

les ateliers du rilge



**ateliers
d'écriture**

recueil annuel

19 novembre 2002
31 août 2003

toutes les illustrations © patrice hartmann

NOS SOINS ÉDITEURS — S.I.E.A.A.
SOCIÉTÉ INFORMELLE DES ÉDITEURS ASSOCIÉS ANONYMES

chaque semaine ou presque depuis plus de deux ans, les participants de l'atelier d'écriture « les ateliers du rilge » voient leurs productions publiées dans un recueil hebdomadaire (le soixante-dix-septième est en cours).

après avoir, au poste d'animateur, effectué le premier tour du calendrier, l'idée me vint de relier ces parutions hebdomadaires en un recueil exhaustif ; ce fut là, à vrai dire, le premier véritable objet *livre* de l'atelier comme de ses participants, qui proposait les textes produits entre le 19 novembre 2001 et le 12 novembre 2002

les ateliers qui suivirent (du 19 novembre 2002 au 31 août 2003), dont les textes ont été ici réunis, eurent lieu pour la plupart, comme ceux de la première année, à la librairie-bibliothèque *scrupule* (26 rue du faubourg Figuerolles, 34 070 Montpellier).

et toujours, ces trois piliers fondamentaux, au creux desquels ces ateliers-chantiers et leurs consignes furent élaborés : une idée du vertige comme *moment* d'écriture ; nos images mentales coincées entre le réel *tremblant* et la rétine ; et la voix muette en tant que *vibration* à la périphérie de nos lèvres, de nos tympanes. avec à l'affût, à la lisière de la conscience, l'écriture comme mouvement-même, comme véhicule. comme s'oublier parfois, disparaître au profit de la naissance du texte.

ces territoires d'écriture personnels, silencieux dans leurs structures et étonnamment poreux en surface, se doivent d'être découverts *en cheminant*, au gré des semaines. déambuler au cœur des contrées en chantier. leurs frontières ? imperméables, cocasses ou ouatées, neutres, glissantes, indécises ou turbulentes : ce sont bien ces lignes contre lesquelles il s'agit de nous frotter l'iris.

Chers (es) amis (es),

Je pense avoir droit d’asile sur la terre de mes ancêtres qui essaient de me faire croire que je devrais rester ici.

Mon plus grand malheur est d’en ignorer le chemin et ils se gardent bien de m’en dire au moins le nom –

J’ai encore peur de disparaître et je m’adresse à vous avec grande attente et désir de vous fuir.

Quand j’aurai fini de courir après un nuage je vous répondrai, seulement j’ai une main gauche et elle traîne sur le plancher de ma maison.

Pour ce qui est de vous divertir j’ai quelques tours dans mon chapeau et en attendant de vous rencontrer je répète mes tours.

Si seulement je pouvais être magicien de haut rang j’enlèverais les mots de mon vocabulaire et tiendrais la chique à vos grands-parents dans le silence le plus total –

Désormais je me satisfais d’être votre serviteur et n’en espère pas plus (ou moins).

Je vous saurai gré de considérer ma faible participation à ce recueil comme un exil de ma foi et un bel effort pour vous plaire.

Salutations distinguées.

Patrice HARTMANN

le présent recueil est le fruit d'une double collaboration : entre l'animateur que je suis et les participants, mais aussi entre l'atelier même et les images du monde, les signes étant au monde.

sur un autre support que l'écriture — l'illustration — en une *façon* d'accompagnement (au même titre que la voix parfois accompagne le texte), patrice hartmann, peintre, a rendu possible une étroite parenté des sens.

ses dessins, rapidement exécutés et volontairement restés en chantier, jouxtent les textes, en écho aux pratiques hebdomadaires des participants de l'atelier (les siennes incluses).

afin que chacun puisse saisir au mieux comment opère la mise en page de ce recueil, je dresserai rapidement quelques vecteurs [énonçables] qui m'ont poussé à m'investir dans cet accompagnement textes-images :

par les visages en murmure, par le regard [deux taches] ou l'œil croqué, on n'oubliera pas ici le médium soi-même ; ni le contact d'avec la lentille de l'autre.

souvent chez hartmann le clownesque est là qui convoque son lot d'absurdités, de situations, de jeu pour rire, de *ludos* véritable aussi (en tant qu'activité organisée par et pour ses règles), de tragique parfois, d'inquiétudes, de constats ; bref, la vie en fraîches caricatures, et l'impertinence retrouvée.

l'apparition-hantise et sa cohorte de spectres vides, l'angoisse de n'être rien sur le papier, entre ces pages, est bouffonne. hartmann (sauf lorsqu'il n'est pas sérieux) dédramatise un sérieux qui aurait pu peser, qui a pu peser parfois en atelier.

drapés d'une fausse naïveté infantile, ses coups de crayon fixent l'instant en vérité : en société, rieurs élégants et défroqués taciturnes semblent faire croire à [par la bouche, le vêtement, le geste] ; mais personne n'est dupe, notre être ne sait pas se cacher, il est toujours *évident* [dans les yeux des enfants].

ici, hartmann rend possible. il nous fait entrevoir une vision cartoonesque du monde : nous au monde en tant que dessins *animés* à sa surface. souvent aériens, toujours dans l'inachèvement. car rien n'est à accomplir que le présent même.

ma part est faite. je vous laisse avec patrice et confrères.
bon voyage.

S. L.

19 / 11 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

emplois du temps



[collectif]

Ð

La conque ▮

— les ateliers du rilge —

Éphéméride

Jean ouvre une valise dont il ignore le contenu. Émergence de partitions. Aubusson ne supporte pas les fautes. A l'aller comme au retour, son regard glisse sur les prés et, dépressif, il imagine les vaches à l'abattoir. Calligraphie et violoncelle valent cèpes et chanterelles. Le bois est un fouillis de ronces et de bogues de châtaignes sur lesquelles il est presque impossible de marcher. Craquement des vieilles brindilles, images, souvenirs du feu. Rue du Temple, il songe à la copie illisible dans laquelle il a compté une cinquantaine de fautes tout en rêvant de faire l'amour dans les bois. Au Macdo, il avale un énorme sandwich suffisamment écœurant pour le faire vomir.

Le farniente ne dure pas. Stop, ailleurs, autrefois, plus tard, en une seconde tout se mélange mais sans la moindre confusion. Un moment idéal d'une semaine pas vraiment idéale. Sur sa peinture, les couches d'écritures s'accumulent comme les strates infinies d'une vie riche de ses seuls détails.

Il neige. Peur, froid, isolement. La neige lui évoque un tunnel, crée une gêne respiratoire. Il songe aux longs couloirs du Lycée Renoir et à sa phobie de l'incendie. Le bac est vendredi. Illusion d'optique, jury ou correcteur, tout est faussé et dégage un mortel ennui. Brives et Limoges se ressemblent, surtout lorsqu'il s'agit de toucher quelques francs par copie. Rien, tout, trop, pas assez. Nouvelle couche d'écriture sur la peinture en chantier qui signe le temps. A superposer les couches, plus rien ne reste visible. Dormir, dormir, effacer le temps, le réduire à quelques sensations physiques agréables : café frais, couette et croissants chauds. La douche glaciale remet les pendules à l'heure. Jean veut vivre au moins ce jour au ralenti, soutenu par les désirs qu'il a la paresse d'atteindre. Sur la peinture, il rajoute une dernière couche d'écriture qui brouille définitivement toutes les pistes.

Nicole Neaud

Il s'assied, un souffle d'air agite ses cheveux, courant d'air égaré. le nuage de la pipe est emporté au delà de l'espace-corps. Un bruit d'eau s'écoule doucement, clapotis résonné, son étouffé, immensité de la baignoire. Une odeur de gaz, une image de ville, Paris, l'hiver, frisson, comment rompre la glace ? Envie de lien, de famille, de repas gargantuesques et de rires ivres, envie d'être plusieurs, tisser une toile, sa toile, créer, trembler puis crever l'étoile.

Traverser l'invisible, éclater la transparence, réinventer le flou, le mystère, exploser l'impudeur, traverser le miroir pour le voir se briser doucement.

Sous ses pieds le sol, solide, rigide, repère et limite, l'immuable sol quotidien que ses pieds réinventent chaque matin, appui, tremplin. Il se lève.

Laura R.

26 / 11 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

à baisser des lettres

vingt-six rencontres, plus ou moins



[collectif]

Ð

La conque ▯

les ateliers du rilge

19 déc. : Boulevards illuminés. Froid et neige. Ai rencontré A. au parking. Aussi prétentieux que sa voiture. Décidément L. était bien un lieu vide d'âmes. Ville impossible à adopter. Trois coups de fil longue durée d'où une Amélioration provisoire du moral. 18 heures : ai repris ce journal avec l'impression troublante de n'avoir rien à dire.

20 déc. : n'ai pas eu la moindre envie de faire mes emplettes de Noël. Les éclairages embellissaient pourtant L., la rendant presque à la vie. Décidément, j'avais choisi d'écrire et tant pis si ce journal devenait si épais. Cela faisait partie du Je. J.E. Quant au Jeu, J. E.U.— je le laissais aux enfants. Les élèves ont beaucoup ri : en quittant le parking enneigé, j'ai oublié sur ma voiture cours et carnet de bord qui se sont envolés tout au bas de l'avenue, dès le premier virage. Eux me faisaient des signes que je croyais d'amitié. Quelle peur ! Le lycée me jouait décidément de sales tours. C'est la boulangère qui me l'a fait parvenir à la loge et j'ai espéré qu'aucun jugement n'avait été porté dépréciant mon travail. Juste pour les chats, j'ai décoré un petit sapin et les voilà tirant sur les guirlandes et se prenant les pattes dans les boucles. Fou. RIRE. Signe d'un zeste d'énergie inemployée, bon signe le signe du rire, un faux rire certes, masquant une solitude mais encore suffisant pour continuer : à vivre, à écrire, à peindre. Allez savoir. Ma toile avait si bien avancé qu'elle était presque achevée et en ces temps de fête toujours redoutés provoquait en moi un sentiment de fierté nouveau mais légitime.

Nicole Neaud

21 septembre

J'suis passée en voiture par B. et j'ai vu la maison, toujours aussi grande. Crépi un peu déglingue mais bien ancrée dans le sol. Je n'aurais pas été surprise si elle avait disparu, comme un de ces souvenirs qui flottent, impossibles à matérialiser.

22 septembre

Une fois encore je n'avais pas pu résister, j'étais retournée la voir, juste pour m'assurer qu'elle était bien réelle. Je me suis approchée doucement de ses murs et j'ai posé ma main sur le crépi comme pour empêcher l'écroulement de ces pans entiers de vie. Au creux de moi j'aurais voulu la voir juste pour sentir mes deux pieds ancrés au sol.

La voir comme avant, pour l'espoir de pouvoir échapper à la trame du temps. J'ai tourné la tête, au bout du chemin elle était là, j'eus envie de me blottir dans ses bras, pour la protection, pour le calme.

Laura R.

Pourquoi pas, passer le pont
 pour parvenir à Pigeon ?
 Pas à pas, palissant au passage
 les pins piquants
 K. n'avait que faire de son cardigan
 quand j'ai rencontré K.
 il avait perdu
 son cartable carmin.
 que dire ? que faire ?
 Partir à Pigeon
 nous poussait à faire la part des choses.
 Ces choses, K. les avait dans son cartable carmin.
 Un cas comparable à quoi ?
 Je ne pouvais faire autre chose
 que de câliner K. pour penser aux
 possibilités de partager notre vie à Pigeon ;
 Au cas d'une catastrophe catacyclique
 la part des choses n'était pas
 préparée pour nous à Pigeon.
 Il fallait pouvoir partager
 les pinions de pain
 les pinions de pins
 les pigeons des sapins
 une pincée de poivre
 une poire pelée
 Et un pot de pistou.
 Pigeon est poignant.
 K. en est capable.
 Quant à moi je prends le parti pris
 de départager les choses.
 La vie ensemble semble se propager
 entre sa proposition et Pigeon
 Je pense que P. et K. c'est impeccable.

Chantal _____e

Temps A

J'y étais Monsieur P.,
Pétrifié dans l'enfance fermée du monde
Désespoir d'alors, des espoirs d'ailleurs
Bord de fleuve tranquille, plaine fertile
Et pourtant vie(s) mornées, trompées, battues

qui donc pourrais-je être, de haut
qu'étais-ce haut à vivre
Sensation qu'il fallait avancer P.,
Le sortir, par cercles concentriques,
Entamer

N'étais-ce combat familial prolonger
Émancipation individuelle et sociale enlacer
Un monde allant vers...

Ne voulais-je faire Mont, et faire monde
Dissidence pour l'Existence
Jamais, disait-il, difficulté, réussite
Je pensais dépassement de la condition
brutale, de la brutalité conditionnée

N'étais-ce envisager Alter-Native
Cheminant avec une fleur au cœur
Exil où ne pas avoir peur

Temps B

Déjà j'y étais apprenti-jardinier
J'allais cultiver du vivre pour voir
Pour apprentissage du manger et du boire,
De l'amour, du savoir, de la foire
A la rencontre d'autres-comme-soi
Dans ce temps ou dans l'histoire
Pratiques d'itinérance de Monsieur P.
depuis lors.

Patrick

03 / 12 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles



incorporer — *in corpore* *mimes & tiques*

[collectif]

Ð

La conque ▯

corpus, corporis, n., 1. corps [en gén.] : *corporis dolores* CIC., douleurs physiques || 2. chair du corps || [fig.] *corpus eloquentiae* QUINT., la substance, l'essentiel de l'éloquence || 3. personne, individu : *nostra corpora* SALL., LIV., nos personnes ; *liberum corpus* QUINT., une personne libre || 4. corps inanimé, cadavre || tronc [opp. à la tête] || 5. [fig.] corps, ensemble, tout : [ossature d'un vaisseau] ; [ensemble de fortifications] ; [corps (ensemble) de l'Etat] || corps d'ouvrage.

(CE) CAS M'ISOLE

D'abord, il y a le **clou**, car la chair était contre : éclair glacé, pressentiment hélas fondé
La **peur** incontrôlée, pour l'instant vient des yeux.

L'instantané brillant—mais en cent fois plus grand—de ce tube d'**acier** et du « médicament » n'est qu'un commencement.

La voilà, c'est l'Instant : la piqûre, la morsure, la torsion, **NANHH** ! !

Comme on voit le travail du plombier, maçon ou charpentier, on imagine alors la douleur du **plomb**, ciment ou châtaigner

Le **trou**, c'est le début car la suite est bien pire :
On actionne le vérin et l'habit se déploie et, presque sans effort, on imagine un poulpe une mante, un **serpent** se frayer un chemin dans nos 37 °.

Et encore, ce n'est rien : la douleur est tangible ;
comme on la sent on vit, au moins.

Le tube métallique arraché sans un mot, le vide prend sa place comme un ver mais chimique.

Une goutte morbide a remplacé mes larmes en remplissant mon âme d'un pyjama glacé.

Moutarde

A la frontière des hanches, demain déploie l'Espace. Avenir confiant, confiance à venir, juste envie de lâcher prise. Le corps tourné vers un espoir. Les bras s'étirent dans l'air pour éliminer les tensions, muscles tendus puis, relâchement. Les bras retombent le long du corps, dociles, souples. On inspire demain, sans souffles nocifs, air pur, peut-être. Les poumons gonflés écartent la cage thoracique. Inspiration, Expiration. Le ventre se soulève en rythme, comme un ballon, les viscères gargouillent, se détendent, on échappe à l'ulcère. Tout tombe, pèse, prend place dans l'espace, sur le sol, ancré. Ca ne tient qu'à un fil, une respiration, tout peut basculer. Limite exaltante. Juste fermer les yeux pour ne plus voir le monde s'agiter; rester droit comme tenu par un fil, toujours le même, en suspend. Suspension au dessus de l'agitation, au dessus du monde.

Sage épicurien.

Utopie.

Les hanches point d'appui, ligne de flottaison d'un corps à la dérive, jeter l'ancre, s'arrêter.

Voir enfin le noir et apprécier l'absence. Savoir se soustraire comme s'additionner.

Laura R.

magie noire fulgurante, noire pour la couleur, le penseur sans reproche, un vide étoilé, sa langue naturelle.

Ce qui fait quoi là, pourquoi pas un atome, réitère la Terre, la phrase écrite devient.

Elle reçoit en cadeau son absence monotone.

Patrice

Le système lymphatique
Ne m'était pas sympathique
Il tournait autour des nerfs de la
colonne vertébrale, sans jamais
m'énervé
Entrer dans ce système
Et le comprendre
ne m'intéressait pas.
Le mystère des nerfs, j'aimais le garder
mystérieux.
Par contre, le système sympathique
qui fait que le visage sourit
me fascinait beaucoup plus.

Pourquoi un visage qui me souriait
me faisait sourire immédiatement ?
Pour ressembler à un humain ?

Si Narcisse a vu son visage dans
l'eau, s'il avait réussi à se sourire à lui-
même, donc à s'aimer, je pouvais
actuellement sourire à quelqu'un,
l'aimer et m'aimer.

Évidemment, nous ne vivons pas
toujours en sympathie avec l'autre ou
avec nous-même.

Alors, pourquoi cette réaction de
mon corps, qui me fait aimer l'autre,
qui fait que mon entendement le
considère humain ?

Sinon peut-être serions-nous
toujours dans l'indifférence vis à vis de
chacun.

Ce système sympathique s'accro-
che-t-il à notre système nerveux ou à
notre cœur, à notre foi ? Voyons les
expressions : « tu as le cœur dur ».
« Ne te fais pas de bile ».

Si je ne peux répondre à ces questions,
voyons l'expression : « C'est tirer par
les cheveux. »

« Tu as le cœur dur » ne veut pas
dire, évidemment, que mon cœur est un

muscle qui a une crampe permanente.
Crampe qui serait faite lors d'un coup
dur. Un coup dur n'étant pas qu'on m'a
attaqué et qu'on m'a donné un coup au
cœur, qui lui, aurait réagi en ayant une
crampe et serait resté dur jusqu'à ce
jour.

Pour l'expression « ne te fait pas de
bile », la bile, comme nous le savons,
est fabriquée par le foie. Le foie aussi,
nous le savons, filtre les aliments. D'où
l'expression « il faut avoir de
l'estomac », il faut bien digérer ce
qu'on mange.

D'ailleurs il faut commencer à bien
savoir manger nos aliments, bien les
déchiqueter, les mâcher, les déglutiner.
A ce moment-là, si on se fait de la bile
à ce propos, c'est là qu'on risque de
vomir ou même de ne plus pouvoir
manger du tout.

Mais continuons sur le foie, qui fait
de la bile, qui la produit et nous, qui
nous faisons de la bile. D'où une
relation étroite entre le foie et moi.

D'ailleurs on peut couper un
morceau de foie et il va se régénérer.
Pareil, si je coupe un morceau de mon
« moi », un « autre bout » de moi
repousse.

Puis, la bile est verte. Quand on se
fait de la bile, c'est qu'on a peur de
quelque chose. D'où l'expression « une
peur verte ».

Maintenant à voir pourquoi la
couleur verte se promène dans notre
corps...

Chantal_____e

Ca bloque. Ca coince. Le tête de l'humérus vient buter sur cette bête capsule hémisphérique. Les cartilages crissent, les tendons se tendent. Ca tire, ça force, mon bras n'ira pas là. Le geste m'est inaccessible, l'angle impossible. Ma jambe ne montera pas plus haut. Ne sortira pas de cette enveloppe que contraint tout ce fatras d'os, de ligaments et autres fils de marionnette.

Étriqué, coincé. Ma liberté de mouvement est bridée. Je tire sur cette cuisse, je bande ce muscle, je veux, je force, j'halète, je grince. Pourquoi?

Choc. Os contre os. Chair contre peau. Les fibres s'affirment et se rappellent. J'étouffe! Je suis à l'étroit, je veux sortir, quitter mon gabarit. Briser ces rouages, laisser ce pied monter au-dessus de la tête en un angle impossible, tordre ce bras sans contrainte, m'affranchir de cette géométrie. Une stupide rotule et quelques ligaments m'en empêchent. Je n'ai pas choisi cela.

La vie est injuste.

Jérôme Q.

I Dans l'os. Quelque chose. Sourd. (Gourd)
N Part de l'os rongé. Irradie. Dans l'affaissement
E s'émeut le verbe. Sur le terreau des vertèbres. La
R moelle, épinière. Quelque chose, une disparition.
T Un épanchement. Sous le symptôme, une
I béatitude lente.
E S'ébrouer, vite. Ou céder. Enfin.

Guillonne

10 / 12 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

d'exotismes à archaïsmes



[collectif]

Ð

La conque 𐤀

Je n'étais rien encore, qu'un ancêtre précocé.
Un vert poreux verrouillait les vallées, engourdissait l'espace.
Accroupi sur mon bœuf, les genoux en glissière, je gravissais
les ombres_ en lisière du néant.



Guillonne

Une musique cambrée
Décerclait la chambre pourprée
J'étais enveloppée.
Un tourbillon de lointain vent
l'Ouestant voyageant,
Ton cheval fumant
Le brouillard évanescent,
Ton drapeau ondulant
Puis l'insigne de ton clan.
Désormais j'étais ravie.
C'était ton habit écossois
Ce rouge claquant
Ce rouge palpitant
Ce rouge résonnant
Dans ma poitrine d'accueil
Ton regard perçant, percé,
Ce gris perlé,
Ton odeur de malt
Cette peau ruisselante,
Tu m'invitais
Aux Highlands.
Ton pied intelligent
Se reposant
sur ce moment.
Et la musique chambrée...
J'avais écrit ton nom
Dans ma gorge incandescente

Le vide que j'entrevois se pare de
multiples pointes lumineuses
et odorantes. Autour
s'entrelacent des fleurs au contenu
masquant :
une chair absente — un écho de voix
la nuance se précise et s'oublie et
convole avec ce vide

Chantal_____e

j'étais bien là dressée sur ma monture noir de jais tournant le dos à l'éclaircie évanescence qui m'aurait permis de tout distribuer dans les cercueils d'un rationalisme dépassé et vain mais un éclairage troublant qui m'entourait d'une aura mordorée visible essentiellement de mes seuls commensaux déclencha une sorte de quasi-brûlure en mes extrémités soudainement capables de se situer dans une place précise au sein de la planète où bien évidemment je pus dépasser la frontière inerte d'un savoir évanoui depuis des lustres afin de glisser doucement vers l'entrée d'un tunnel aux parois irisées et je m'engageais incertaine du présent du passé du futur aux couleurs de miel qui cependant envahissaient mon palais concrétisant mes espoirs d'un devenir définitivement dispensé de solitude et douillettement éternel qu'indiquait tout au fond du tunnel les sept couleurs de l'arc-en-ciel.

Nicole Neaud

Un je...

Se souvenir.

Je marche, j'ouvre les yeux, éblouissement. La lumière à flots comme un aplat impénétrable. Ce que je peux voir semble inconsistent, en deux dimensions, carte postale froide et papier glacé. Je sens le frais, l'humide de ce vert qui m'entoure, brise légère. Des fleurs, peut-être leur parfum, tout près.

Mais la profondeur m'échappe, l'obscurité intime ne se laisse pas surprendre.

Trop étranger pour m'approprier cet espace, trop hors de moi ces choses pour que je puisse en percevoir les symboles et les signes.

Le rêve s'efface, exotisme archaïque aujourd'hui mondialisé.

Laura R.

17 / 12 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

langues farcies

mon français comme langue étrangère



les ateliers du rilge

[collectif]

Ð

La conque 

Il y a des moments comme ça où je me pose des questions sur les maux des mots. Car il est vrai que les maux et les mots sont indissociables. En tout cas, pour moi, ils vont ensemble, ils sont en synergie. Maux et mots se confondent, et là, c'est le cas de le dire! Mes mots à moi viennent des maux et maintenant que je me rends compte, ça s'applique dans le sens inverse aussi. C'est grâce aux mots que les maux sortent... et une fois de plus, je me rends compte que le même schéma peut s'appliquer en inversant 'mots' et 'maux'. C'est dire que sans maux, il n'y a pas de mots. Je vous informe d'ores et déjà que je ne vais pas prendre la peine de dire "vice versa" une fois de plus car c'est trop fastidieux, comme vous l'avez sûrement remarqué. Mais pourtant, il y a des gens, plein de gens, qui ne se rendent pas compte du fait que mots et maux soient indissociables, qu'ils sont tour à tour cause et effet. La paire cause et effet aussi renvoie à d'autres idées que je ne vais pas évoquer ici, par peur de vous embrouiller avec une polémique épistémologique. Alors, revenons à nos maux et à nos mots. Je me demande comment faire pour expliquer aux gens que les mots sont responsables des maux et que les maux font couler les mots. A force d'essayer, je suis moi-même perdue, d'autant plus que la langue que j'utilise ne me permet pas de me faire comprendre sur l'explication de la relation entre les mots et les maux. Le paradoxe est que la langue nous permet en principe d'assembler les alphabets afin de construire du sens mais là, je suis obligée de déconstruire ces deux mots, notamment 'mots' et 'maux', pour les épeler : m-o-t-s et m-a-u-x. Là, on comprend mieux mais si je relis le texte, est-ce que vous sauriez de quel mot je parlais ?

Aradhna

Image d'un vide, langue étouffante.
 Des aiguilles en touches artistiques.
 noir phospho. Envie de monochrome, en vie, en train de...
 En auto immobile, le temps fuyant.
 Un sourire échappé au vol ; transparent, opaque, O.K.,
 K.O., précis ; ponctuation, l'horloge, le lieu-dit — Quoi ?
 No frontières, no limites, un fil.
 Plomb un peu triste, nuances d'absurdes.
 Une touche au bout du fil, le plomb, le poisson. Allo !?
 Personne, un flou labo photo, cliché... De l'espoir, lumière ! Action !
 Racontez le lieu des mots, hachez les maux.
 Fil accroché à arbre. Raccrochez !
 Technique, informations, idées grises.
 Rien pour dire, pour mouvement. Le tout, détaché du reste. Reste le point.

Laura R.

Un con sonne. Facile. Dos à moi,
 tournée vers le point de fuite, les
 mains dans les poches et le col relevé.
 Cool, allons, accours, accord, acompte
 et liaison tirée par les cheveux. A ma-
 juscule ou roi minuscule gris sur fond
 bleu et vert avec un liseré grotesque et
 Paris Bleu Blanc Rouge. Poing serré.
 Respiration. Points de suspension. Vus
 du ciel à travers le hublot la nuit. Ca
 défile ça file ça s'effile trop tard pour
 les virgules. Point Des volutes de
 fumée blanche sorties d'une bouche
 dégoûtante. Adjectif, adverbe, plus
 facile à faire qu'à dire. Elle s'éloigne.
 Liaison peut-être. Ou juste un accord.
 Tacite. Merde, encore un point. Au
 point ou j'en suis... Un café l'addition.

Jérôme Q.

Il est deux heures du matin. Nous ne nous sommes pas parlés de la soirée. « Je vais à la boutique d'à côté ». D'ailleurs nous ne nous sommes jamais rencontrés auparavant. « Moi, je vais dans le même sens que toi ». Il est tard. Je vais m'en aller de cette fête. Tout le monde est saoul, drogué, fatigué, dégoûté. Je n'ai plus envie de rien, ni de parler, ni de danser, ni de boire. « Je te dérange ? » « Non, mais je te le dis quand même, même si ça ne te plaît pas ». Jean-Yves et Marc veulent bien faire un chemin avec moi. Eux aussi ont envie de rentrer. De toute façon je crois que bientôt il n'y aura plus grand monde à cette fête, sauf quelques-uns qui sont déjà étalés par terre. « Et tu as du fric à nous passer ». Dehors, il fait encore bon. On est au mois de juillet. Une fois dans la rue, je sens que j'irais bien me promener quelque part. Ça me délasse. Plus de musique, plus de fumée, plus de gens. Je laisse mon cerveau se vider un peu. La fête l'avait empesé. « Ca te dérange, vas-y » « tu me prends pour qui, toi d'ailleurs »...

Chantal___e

Roule ta route déroutante
 Rate ta rature dérapante
 Pas de parapente
 Pas de paramètre
 Pas de trac
 Trac ne se traque pas
 Troque des passants
 Jeux de passe-passe
 Pisse dedans.
 Danser dense pensées
 oser poser sa cause
 Arrose la rose prose
 Mort la morsure pure
 Dure dits dictons
 Ton timbre tribal
 Bal du Val long
 Longue ligne légère
 Gère ta gêne génitale

Chantal___e

Feu. Sur horizon fil boueux. Basta ya. Tel ricane, autre. Tel homme.
Un shintoïste mâle, dobro. L'assassin morte. A nier bec bleu. Veche.
Vision. Morte, l'arythmie. Palavive. Viviendo. L'oiseau ponge en
victime. Surmonté paysage jamais. Cale à mourir en dedans. Éponge
exaspérante en sèche-famine. Maitai. Il y avait. Dessous racines-
flammes_un gaz. Prends. En route saturée pleine. Exténuée
d'origine. Dobro. Veche. Rendre gorge el qué diràn mais. Farcie, la
cuisse. L'horizon boueux, défricher feu, l'homme. Feu, l'autre.
Foutre feu : condottiere tradittore. Le poumon du kashgai – terrible.
Terribilê. Tu l'as mis sous le Terzibakian. Prends je te dis.
L'oiseau, mort, plié. Ferme bien. Froid dedans
dessous racines. Plonge. Tu n'es pas. Yo no sé que.
Éclusée, langue. Mal en pis.

Guillonne

07 / 01 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

émanations

arpenter les voix intérieures



[collectif]

Ð

La conque 📖

les ateliers du rilge

Elle ouvre la porte du tabac et voit, de biais, un homme grand, blond, vêtu d'un manteau gris-foncé. Il feuillette un magazine. Il est là, au fond de la boutique. Son regard va vers le vendeur, et son regard qui attend d'entendre ce qu'elle veut acheter. Elle le demande et sent que maintenant cet homme l'entrevoit. Une femme, cheveux mi-longs, en pantalon noir, imperméable noir et sac à main en bandoulière. Elle le retire de son épaule pour prendre son porte-monnaie. Elle est en train de ranger porte-monnaie et cigarettes dans son sac. Lui, maintenant, est devant le comptoir pour payer pour son magazine. Les voilà côte à côte. Ses genoux sont juste au niveau de la poubelle, poubelle devant le comptoir, poubelle dont elle a besoin pour jeter un bout de papier qu'elle vient de trouver au fond de sa poche et qu'elle a subitement envie de jeter. Ses genoux gênent son geste. Il a vu son corps s'incliner vers ses genoux, mais ne bouge pas. Elle doit donc effleurer ses genoux.

C'est ce qu'elle fait. Elle ne touchera pas ses genoux. Dans ce petit laps de temps, ils se sont sentis de nouveau, là, devant le comptoir et toujours ne se voyant pas l'un l'autre. Elle est prête pour prendre la porte. Elle le sent derrière elle. Tous deux ont acheté quelque chose. Elle ouvre la porte, et au même moment quelqu'un veut entrer. Elle lui laisse le passage. Ceci a permis à cet homme de disparaître dans la rue. Ils ne se sont jamais regardés mais ils se sont bien remarqués, le temps d'acheter quelque chose.

Elle reprend soin chemin, le silence immobile d'une rencontre encore dans son corps.

Chantal_____e

Une grande pièce, un magnétophone. Silence. Un homme entre, très rapidement, il attrape le magnétophone, le retourne, prend la prise et la branche. Crissements de la bande.

Peu à peu, un air, pas un souffle, une mélodie, murmurée. Une chanson qui tourne en rond, se répète, s'enroule dans les oreilles.

La lumière s'éteint. Le magnétophone, crie « poil au nez ! ». Dans le noir, petite exclamation débridée, personne, pas de regard, pas de censure.

Lumière. Une femme assise à côté de la table. Elle parle en serrant une espèce de châle contre elle. Le magnétophone se tait. Elle parle, parle, parle, parle... seule. Puis elle se lève brutalement, tourne les talons.

Le magnétophone se met à répéter ses mots, encore, encore, encore, elle court jusqu'à lui, le jette à terre, le piétine, et s'en va.

Des bouts de machines partout par terre et au cœur des débris une petite, toute petite fée qui boude.

Laura R.

Exaltation des sens Extase

Les mots s'enlisent, leurs contenus
se fondent dans sa bouche et
parviennent à mon oreille, déformés.
Sa chair peu à peu abstraite
se confond avec ma rétine
Ces deux temps se mélangent.
Puis ma partition s'affirme
et se dessine

Je m'accroche aux mots,
je les retiens et me
retiens à eux.
Je reviens.

Un hall d'escalier. A gauche, une rangée de boîtes aux lettres. A droite, une porte qui s'ouvre rapidement et laisse le passage à J.

Un sac à la main, il s'escrime à fermer la porte tout en enfilant sa veste. Sa clef tombe. Il la ramasse en marmonnant, ferme la porte et s'engage dans la rue d'un pas rapide en fouillant ses poches. Il fait nuit. Arrivé au niveau d'une porte cochère, alors qu'il sort un paquet de cigarettes, une main gantée de noir l'arrête fermement. C'est celle d'un homme d'une cinquantaine d'années vêtu d'un élégant pardessus noir qui sort de l'ombre de la porte cochère.

L'homme fronce le sourcil et s'adresse à J. d'une voix grave.

- Tu les as ?
- Oui. Non, attends, c'est le mauvais paquet. Je ne comprends pas
- Tu les as, oui ou non ?

J. frappe nerveusement ses poches, fouille son sac puis ses poches à nouveau.

- Non, tu ne les as pas. Tu es en retard et tu ne les as pas !
- C'est bon, calme-toi, ce n'est pas bien grave.

L'homme porte la main à son front et soupire.

- Ca fait trois fois.
- Pourtant je me souviens les avoir pris !
- Quand ?
- Ben, ...

J. baisse le regard et marmonne à nouveau.

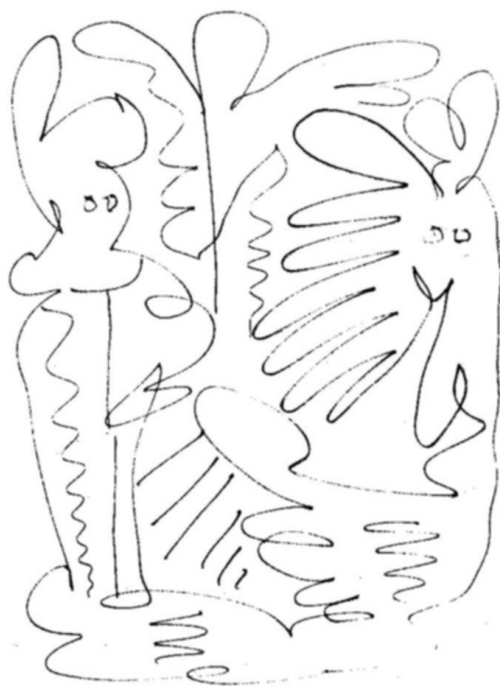
- Quand ?
- C'est bon, c'est bon.

L'homme soupire à nouveau et passe sa main gauche dans son pardessus. Il en sort un objet qu'il glisse dans le sac de J.

- Allez file !

J. esquisse un sourire emprunté, marmonne un « M'ci M'sieur » et reprend sa route.

Jérôme Q.



14 / 01 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles



cités de mémoires

la ville à venir

[collectif]

D

La conque ▯

Étoiles. Ciel noir. Étoiles dans le ciel. Étoiles au sol, autour d'elles des fagots d'hommes. Des étoiles à perte de vue, tout autour de toi. Une brume fine échappée de tes lèvres, seul mouvement au monde.

Du noir le gris naît. Le ciel se sépare de la terre, le champ visuel en deux parties égales. La ligne de partage comme une plaie qui s'élargit. L'horizon renaît.

Les hommes restent sur terre, les étoiles s'enfuient. De la nuit disparue il ne reste que ton ombre qui s'amenuise. Les hommes ranimés et avec eux la fatigue. La fatigue et une obscurité grandissante au fond des yeux.

Les yeux fermés, les étoiles reviennent. Ta tête s'affaisse. Et tu rejoins la nuit.

Macha

Mauvais signes

Beaucoup moins d'étoiles.

Le contour des arbres, éclaircie du ciel et, je sais, plus loin que moi, les remparts, barrières sombres, intuition.

Une pointe de jaune très clair, l'invention du clair-obscur.

Les arbres, ondulation, bruissement.

Les remparts dans le rouge éclatant du soleil.

Derrière, quelque chose s'étend, s'accroît et pousse les limites de la pierre.

Des voix froides, sèches se cassent au contact.

A l'intérieur de cet espace défini, une zone d'ombre, le poids des nuages.

Vu d'ici tout semble calme, on ne sent pas les frémissements de la pierre, on n'entend pas le silence fracassé par les voix.

Les événements sont absorbés par les murs ; depuis longtemps, il ne se passe plus rien et personne ne s'en aperçoit.

Là-bas les gens ne savent plus écouter. Ils posent sur les choses un regard dégoûté d'avoir trop vu.

Le soleil est très haut maintenant, je ne sais pas s'ils le voient.

Il n'y en a même pour dire qu'ils n'entendent pas les loups, ni le vent, et qu'ils ne connaissent pas les étoiles.

A quoi ça pourrait leur servir, ils ne peuvent pas se perdre, ils n'ont pas d'horizon.

Laura R.

La légende du Grand Soleil

Le Grand Soleil enveloppait et réchauffait le monde. Partout, fécondant la terre en abondance, il offrait la joie et le rire et disséminait l'ennui. Un jour, il décide — mû par la prescience — de donner un cadeau à ce monde qu'il voulait encore heureux. Alors il détache de son centre quelques rayons petits et grands et en parsème la terre.

Une multitude de petits soleils fleurissent les arbres. Ces sources de chaleur et de lumière se lèvent et se couchent, même que parfois certaines veillent très tard.

Pour dormir, leurs rayons sont comme attirés doucement en leur centre, ils reculent lentement jusqu'à leur absorption complète.

Les villes

Foule bruit brouhaha d'un jour de marché. Claustrophoville. Des murs sales odorants craquelés. Une lèpre congénitale et contagieuse ; Interstices sur le point d'éclater livrer leur puanteur et leurs miasmes. Foire aux couleurs. Cris des couleurs. D'autres cris. Appels offres propositions : cinq euros la paire de collants trois euros le pli de saucisse. La barbe papa. La cabine téléphonique ne sonne pas l'annuaire a trop de pages. Les voitures dérapent sur des pneus crevés. Au jardin d'enfants un ramassis de bambins lambinent. Besoin de silence isolement passage à vide non à tabac. Brive n'est pas très gaillarde Toulouse pas toujours rose Limoges tombe en miettes Alès est complètement miné Guéret n'est plus ensemencé Montpellier n'était qu'une étape et depuis Palavas s'est noyé. Monotonie des villes toutes faites. Défaire les mots. Casser les villes. Priver les générations citadines de leur droit de cité. J'ai fui dans un champ de blé et je ne reviendrai pas de si tôt.

Nicole Neaud

au cœur du monde vivant

Petites ridicules écaillées, couloirs, les vieux sentiers de boue n'irriguent plus la ville. Saison sèche. Enfin le temps du jeu, le temps des enfants boue, nés de la terre, et qui palpent la terre. Assoiffé, le lac n'est plus qu'une arène joyeuse, au cœur du monde vivant. L'urgence saisit les femmes, assises au bord du monde. Les veilleurs, nous, les veilleurs, nous assistons de loin à la naissance des hommes. La couronne d'abris qui surplombe la ville se fissure, nos regards plongent, fondent sur le jour. La proie facile d'un matin pâle. Les échelles sont tirées doucement. Sans bruit les femmes descendent dans l'arène. L'ouvrage est délicat : ne pas effaroucher la terre. Un à un les enfants excentrés. Rires des femmes malaxant, étirant les petits membres mous. Des hommes naissent. Des troncs d'arbres remontent à la surface, crevant la pellicule morte. Matière. Le bois, jeune, porté par les hommes nouveaux. Bilale, la bilabiale, rit de la procession des hommes titubants, grimpés sur leurs échasses. Elle a choisi Basile, au front encore noueux. L'eau, hier ruisselante et docile, ne tardera plus. Le lac, au cœur du monde vivant, s'emplira vite, désormais. Urgence. La ville, bientôt, comme une outre gonflée. Basile aura construit la jonque, le bois résistera à la montée des flots. Bilale plisse les yeux, fixe au loin les abris. Un geste de la main, à l'attention du veilleur. Tout est bien, le monde vivant perdure.

Guillonne

De l'eau. Une plaine. Un berceau de collines douces. Un joli paysage. Ils s'y sont établis, il y ont bâti. Certains sont repartis, beaucoup sont venus. Leur enfant a grandi, nourri de sang, de sueur et de beaucoup d'espoirs.

Elle a grandi au rythme des migrations, son ventre se soulevant et s'affaissant au rythme des invasions. Tantôt elle s'est dressée au sommet d'une colline le temps d'apercevoir l'horizon, puis s'étirait en baillant de larges avenues. Tantôt elle remuait, tremblait, grondait. Elle s'est fâchée aussi.

Sa peau de bois souple s'est lentement muée en une carapace de pierre. Des faubourgs lui ont poussé, son ventre s'est empâté. Elle s'est assagie, puis assoupie, à l'image de ses pères et mères. Figée. Jusqu'à son prochain réveil.

Jérôme Q.

Cette belle ville 'design', moderne est considérée comme la seule qui soit à la pointe de la technologie. Elle est petite mais bourrée de bâtiments, qui sont plus hauts que haut et qui poussent d'années en années comme des champignons. Mais il n'y a pas que ça qui donne cette identité de 'moderne' et de 'design' à notre ville : sa particularité, ce qui fait qu'elle est unique, est que les voitures volent... Tous ses habitants se déplacent dans leurs voitures volantes - c'est un spectacle qui vaut la peine d'être vu. La ville, est pour ça, connue dans le monde entier - les gens ont ce désir profond de s'y rendre ; c'est comme si se rendre à cette ville, c'était avoir son billet pour l'espace ou pour la lune. Il s'agit d'une chance énorme car cette ville permet à l'être humain de concrétiser un des rêves les plus vieux du monde : voler. Les habitants de cette ville sont des chanceux... C'est ainsi la légèreté qui caractérise la ville : les voitures sont légères, et quand on se déplace, on est émerveillé par cette sensation de légèreté. On peut aussi, tout en flottant, apprécier la sensation de vitesse qui nous propulse entre les divers bâtiments. Entre ces bâtiments, proche de leurs toits, on voit tous les jours des milliers de voitures de toutes les couleurs, de toutes les formes, de toutes les tailles, voler. Si le monde rêve de se rendre dans cette ville, pourquoi alors ses propres habitants l'ont-ils désertée ? En tout cas, moi, je l'ai quittée depuis longtemps : j'avais trop le sentiment que l'absence de contact avec le sol, qu'il soit de terre, de cailloux ou de verglas, allait me rendre folle. Le fait de ne pas pouvoir toucher les fleurs en marchant, de ne pas pouvoir frôler les feuilles des arbres ou les gens, le fait de ne pas entrer dans un bâtiment tout simplement par la porte du rez-de-chaussée, à l'aide de mes deux pieds, bref, le fait de ne pas pouvoir accomplir ces actes banals m'attristait.

Finalement, il n'y avait que les bâtiments qui étaient ancrés au sol. Moi, j'étais déracinée. J'avais perdu le contact avec la réalité : je n'avais plus les pieds sur terre... Le désir de vivre dans cette ville s'éteignait petit à petit car à la place du chant des oiseaux, j'entendais le bruit assourdissant des moteurs de ces fameuses voitures volantes. L'air était plus impur que jamais. Aujourd'hui, cette ville est déserte. Elle a certes porté les hommes ayant ce rêve de voler vers le sommet mais on était tellement haut qu'on a senti, à un moment, qu'on allait se brûler les ailes. Aujourd'hui, il n'y a pas une mouche qui vole dans cette ville - même les mouches refusent de voler...

Aradhna

21 / 01 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

politesse

du lard ou du cochon ?



les ateliers du rilge

[collectif]

D

La conque 

J'avais l'espoir
De te revoir,
Et peut-être
De tout mon être,
je dis : j'espère.

Après tant de colère
Criée en l'air,
Je n'avais plus l'air
De te plaire.
Elle reste claire.

J'avais effacé ton visage
Traces de ton passage.
Elle n'avait plus l'âge
De faire du bavardage.
Pourtant il est là, dans les parages.

Elle est suspendue
Elle, peut être entendue.
Tu te recouvres avec le temps
Je me découvre avec le passant
Il n'y a plus de sang.

Elle ne comprend pas l'attente
Même si c'est dit
Qu'il est parti
Même si elle lit
Sa maladie de sa folie :

Je ne sais plus si Elle a vécu
Si il lui est apparu
Si il m'a disparu.

Le soir
Il n'y a pas d'histoires à raconter
Comme dans les contes de fées, en
un conte de fées.
Si elle en a marre
C'est un cauchemar
Si elle lui pleure
Elle n'a plus de cœur
La mettre en sueur
C'est ce qu'elle aurait peur
De sa vie la rayer,
La frayer.

Je dis j'espère
De toute sa chair
Et peut être dans
Se re—voir
J'avais un reposoir.

Chantal_____e

Classe de chimie :
TP* du 36/78/13041

Objectif : obtention d'un précipité rouge zébré de jaune par le mélange de 2 poudres dans cette solution.

L'une est rouge, l'autre est jaune.

Les quelques minutes qui précèdent le résultat sont un concentré de notre moi tendu vers cette petite éprouvette, contenant au fameux contenu.

Tour de table du professeur :

- Précipité jaune zébré de rouge.

La note tombe : 2

** Travaux pratiques*

J'avais pris soin d'éteindre la lumière.

Est-ce d'agir ? Le geste ?

Un souffle entre ses clavicules. Elle me pliait doucement.

Ensablé, tendre. Du bord, hissé jusqu'à toi. Sommeil, ou propulsion.

Il ruse – un double. Nous, on serait comme des mêmes avec de l'oubli plein les os.

Un soldat de présence. J'aimais nous perdre dessous les mailles.

Guillonne

28 / 01 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles



intrusions

le vol, c'est l'appropriation

[collectif]

D

La conque ▮

les ateliers du rilge

J'ai emporté en cachette une image de Bella La Sérénissime. Pour nous deux, moi-même et moi, j'ai fait ressurgir ce souvenir vieux de trente ans, un souvenir qui ne me quitte plus depuis que j'ai retrouvé sa trace quelque part au fin fond de cette ville sous le porche d'une vieille église. Ce souvenir je vais le partager avec le régleur d'images, ensemble nous mettrons au point son cadrage, sa texture le débarrasserons minutieusement des clairs-obscurs qui l'entachent, à peu près comme s'il s'agissait de restaurer une vieille toile. Puis je substituerai cette image à la mienne et la collerai sur le miroir imparfait qui me renvoie de moi un reflet trop assombri tombé d'ores et déjà en désuétude, en déliquescence.

D'ailleurs dès à présent je lui tourne le dos à mon image ceci dans un premier temps afin d'éviter que ce dernier ne me la vole encore et toujours, la faisant vieillir plus vite que moi-même. Mon inconscient ravivé par une précédente chute aujourd'hui la conteste. Qui me l'a imposée et pourquoi ? Tiédeur significative des larmes. Ensuite autour du portrait volé, je confectionnerai une sorte d'autel composé de vieux souvenirs, l'oignon finement ciselé et la canne à pommeau d'argent de grand-père, quelques lettres anciennes à jamais cachetées et je contemplerai tour à tour ton image, Bella, et ces rapines, m'oubliant enfin, revenue à ton enfance à tresses blondes et tablier pimpant gravitant autour de la margelle sans jamais plus tomber dans le puits.

Nicole Neaud

Le parfum froid du Gueux. Fils d'ossature chiens. Vous ne [colère] – en essaim. Un panel de chacrures. Tendues pointes. Fouille-dieux, furies. Nous allons vous [colère].

Habitude, d'impalpables. Hier, châteaux dressés sans visages. Le texte dit n'exaspère. Jour zéro : la fuite de Chencre, vieux juge couronné de crachats, frise l'ailleurs – tison occipital. « Je » prendra tangente avant la Capitale. Une déperdition de masse. Dans la foule on comprend. Ne parle pas la mort ; gémit. Hisser cris. La scène est d'orage. Un tribunal. E'ch Pouah, royaume phronétique. Cérémonial brise-temps. Je ne veux pas mourir, dit-elle. Un gardien gronde l'impératif Ne pas. Elle, silencieuse. Libre, sous l'ortie.

Guillonne

Comme prévu dans le plan B, je m'échappe en rêve. De puissants psychotropes classés D provoquent une ouverture violette de mes synapses d'où s'échappent d'opaques volutes bariolées.

Les structures faseillent, s'assouplissent et me voila qui flotte dans le ciel, glissant furtivement vers mon jardin secret. Dans ma musette, une boîte réglementaire, rectangulaire, de 12 centimètres d'arête contient ma liberté. Elle n'a rien à faire enfermée la-bas et n'y retournera pas de sitôt.

Je la serre entre mes mains. J'en profite. Le temps d'un rêve du moins.

Une boule me coince la glotte tandis que je fais jouer la serrure un peu grippée et soulève le couvercle.

La boîte est vide, comme convenu.

Jérôme Q.

A-t-on jamais fait de ces rêves qu'il est impossible de transcrire dans un langage d'image qui nous les rende perceptibles ?

La plupart des gens détournent leurs pensées de ces images insondables et obscures comme de peur de se confronter à un langage autre, inconnu. L'angoisse de voir le réel transfiguré, déformé, comme au travers d'un cristal, vision floue d'ailleurs échappé, fait se détourner l'esprit vers la sensation physique du monde connu, expérience à jamais renouvelable.

Laura R.

Sous l'oreiller se cache, depuis pas mal d'années, une envie paradoxale : celle de ne pas se réveiller chaque lendemain matin. Chaque soir, elle se met sous sa couette avec cette envie, ou plutôt avec cette « non-envie » de voir le jour, le lendemain matin, car la lumière du jour lui casse les yeux. Elle a surtout envie de « vivre » en fermant les yeux, en se bouchant les oreilles afin de laisser ses sens vierges de toute perturbation. Avec cette envie, ou cette « non-envie » sous son oreiller, elle n'arrive jamais à se réfugier dans le sommeil.

Donc, elle-même troublée par cette envie paradoxale, elle se résigne à se lever, en pleine nuit. Il fait froid. Elle s'adonne à sa boisson favorite : le café. Mais pas de café sans cigarettes. Ces deux, mélangés, ont le pouvoir de stimuler son cerveau, ses impulsions. Elle repense à cette envie de ne plus se réveiller le matin, chaque matin. Elle ne comprend pas pourquoi les autres, ces autres, ne ressentent pas la même chose qu'elle. Pourtant, pour elle, il n'y a pas l'ombre d'un doute - la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, la lumière ne vaut pas la peine d'être vue... Elle n'a jamais pu comprendre pourquoi les autres ne comprenaient pas. L'absence de sommeil, la fatigue, la surcharge au niveau des pensées, l'effet stimulant du café additionné aux cigarettes lui montent violemment à la tête, tout d'un coup. Elle repense à tous ces

gens qui ne comprennent pas, qui n'ont jamais compris, qui ont provoqué et fait habiter cette « non-envie » en elle. La rage... c'est tout ce qu'elle ressent. Elle se sent possédée par cette émotion violente. Elle doit absolument bouger. Elle prend son paquet de cigarettes, met son manteau et sort en claquant la porte. Elle n'a qu'une idée en tête : faire que ces gens qui ne comprennent pas et surtout ceux qui lui ont confié cette « non-envie » payent...

Elle s'arrête au numéro 7 de la grande rue. Elle sonne, avec persistance. Elle se foutait de l'heure tardive. La porte s'ouvre finalement. Il faisait nuit et elle ne voyait pas qui était sur le seuil de la porte - elle alluma alors son briquet, qui était dans son paquet de cigarettes presque épuisé. C'était Cécile, celle qu'elle voulait voir, un couteau à la main, par mesure de précaution.

- Mais qu'est-ce que t'as à venir sonner à ma porte de la sorte à cette heure ?

- Je viens te rendre quelque chose que tu m'as donné il y a longtemps...

Et là, les gestes ont été brusques — rapides et violents. Cécile poussa un cri alors qu'elle poussa un ouf de soulagement. Elle a entendu des pas venant de l'intérieur de la maison. Donc, elle décide de repartir rapidement, de rentrer chez elle.



← Tout le long du chemin du retour, elle pensait, avec extase, à ce qu'elle venait de faire. C'était la première fois qu'elle agissait vraiment et pour elle, c'était un nouveau début, une renaissance. Elle en avait marre de rester prisonnière de son intellect, de sa mémoire. C'est pourquoi ce qu'elle venait de faire lui semblait si extraordinaire. Elle allait maintenant être heureuse. Elle était sûre qu'elle allait maintenant retrouver le sommeil paisible jusqu'au restant de ses jours. Et ce qui la comblait davantage, c'était le fait de se dire qu'à chaque soir, elle sera impatiente de se réveiller le lendemain matin, impatiente de regarder le soleil se lever, d'entendre les oiseaux chanter, de voir la vie partout. La nuit n'allait plus être un calvaire mais sera le siège de rêves. Elle s'empressait de rentrer chez elle, bien au chaud. C'est en s'asseyant dans son canapé qu'elle repense à son forfait commis à la maison numéro 7. Elle se disait, avec satisfaction, qu'elle a réussi à voler à Cécile quelque chose que Cécile lui avait volée auparavant : la joie de vivre. Mais tout d'un coup, en se disant ça, elle a ressenti une douleur profonde — cette « non-envie » s'est emparée d'elle une nouvelle fois. Mais pourtant, son but, c'était de remplacer la douleur par de la joie de vivre. C'est pourquoi elle s'est rendue chez Cécile - elle voulait lui voler sa joie de vivre. Elle pensait que c'était facile. Mais

cette douleur, qui est son si fidèle compagnon depuis des années, est revenue car elle s'est remémorée de quelque chose de violent, de son acte vis à vis de Cécile — tout était si brusque qu'elle n'avait pas eu le temps, jusqu'à ce moment, de prendre conscience de ce qu'elle avait fait. Ses mains étaient rouges. La rougeur de la honte s'emparait de son visage. C'est maintenant qu'elle se rend à l'évidence : elle s'est rendue au numéro 7 pour voler la joie de vivre à Cécile afin de se l'approprier mais elle s'est trompée de butin : de ce terme « joie de vivre », elle avait sauvagement volé le mot « vivre ». Du coup, il n'était même plus question de joie, ni pour Cécile, ni pour elle. Le fait de se remémorer ça, d'en prendre conscience, ne change finalement rien pour elle — elle était condamnée, peut-être pour toujours, à vivre dans la douleur.

Aradhna

04 / 02 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

trances lucides

élaborer les parentés



les ateliers du rigle

[collectif]

Ð

La conque ▯

De ce séjour de plusieurs mois ne demeure qu'une image, résumant à elle seule mon voyage. Allongé sous une épaisse couette de duvet d'oie, elle-même enfermée dans une housse de coton clair, je restais de longues heures éveillé, fixant le plafond de ma chambre où chaque soir se jouait un spectacle connu de moi seul. L'appartement, construit au septième étage d'un immeuble, se situait dans le prolongement d'une route très fréquentée. Par la fenêtre sans rideaux, la lumière des phares entraînait chez moi avec la plus déconcertante des facilités. L'intruse prenait corps sur le mur du fond, bande aveuglante et tranchante dans la pénombre silencieuse où j'étais sensé trouver le repos. Elle se déplaçait ensuite vers le haut, lentement jusqu'au troisième placard, tel un prédateur en approche. Puis tout s'accélérait, son corps passait du mur au plafond. Sa taille augmentait en proportion de sa vitesse, si bien qu'une fois sur ce plafond, elle en occupait tout l'espace, avant de disparaître en un éclair et de me replonger dans le noir, jusqu'à la suivante. Je n'ai jamais mis de rideaux, je n'ai pas voilé mes fenêtres.

Les gorges du Verdon sont encore plus belles lorsqu'elles ne s'offrent qu'aux regards de quelques-uns. Nous avions entrepris l'ascension à pied pour savourer plus encore la beauté du saut. Cédric était souriant, parachute sur le dos, extracteur déjà à la main. Il flatta du bout des doigts la roche à l'endroit où il prendrait sa dernière impulsion, afin d'être sûr de ne pas glisser sur du givre. Il se redressa, recula de quatre pas, tel un rugbyman préparant son coup de pied, nous sourit et s'élança.



← La magie du moment réside dans cet instant infime où le point de déséquilibre est franchi, où l'énergie de la dernière poussée, qui a permis au corps de s'élever de quelques centimètres, est épuisée. Cette fraction du temps, figée dans ma conscience, où le corps semble être suspendu dans l'air, au-dessus du vide, en plein ciel, comme libéré de toute attraction, de toute contrainte. Et puis soudain, la brutalité de la chute dans le vide, l'incroyable accélération. Et plus que le ciel et ce paysage immuable, où l'homme n'a laissé aucune trace.

Ainsi en toute chose l'homme reproduit sa vie et ses grands épisodes. Lorsqu'il naît, ébloui de lumière, l'enfant crie. Il évolue ensuite, lentement, vers un état défini par la nature afin d'y remplir un rôle. Il s'y maintient un temps, le temps d'accomplir ce pour quoi il a été créé, le temps de se reproduire afin de perpétuer sa race. Cet instant (infime) passé, il décline, se fane, se rabougrit, s'étiole. Le mouvement, irréversible, accélère. Comme on jette une chose dont on n'a plus besoin.

En définitive, je n'observais rien d'autre que des vies anonymes défilant sur les murs de ma chambre et Cédric le résume encore lorsqu'il s'élance dans le vide. Nous nous croyons libres alors que chacune de nos vies ne tend que vers un seul et même objectif : perpétuer celle d'un grand tout qui nous échappe. Je ne suis que la cellule d'une entité grouillante qui m'alimente en désirs dans le seul but de me voir me reproduire afin d'assurer sa survie. Tout est fabuleusement trompeur dans notre monde. Nous sommes les - esclaves de parents-nature-lucides.

- aveugles

Bastien

Au vol

... jusqu'au ciel
l'azur, fait de bleu et de blanc
au loin, et plus loin
et toujours et encore
cette teinte qui se colle à mon œil
[qui s'imprègne à mon sang]

L'enfant se baisse et la moitié
supérieure de son corps disparaît
dans la soute obscure du gros
bus. Ses pantalons usés jusqu'à la
corde sont noirs de crasse.
Au loin, très loin, le soleil luit de
tout son éclat.

Le train s'enfonce lentement sur
les rails cotonneux. Le tronc
coupé du cheminot, son visage
couvert de suie, s'échappent par
la petite fenêtre, formant un angle
presque droit avec la machine.
Il regarde devant lui.

L'ombre des remparts s'étend
au sol, poussée et soutenue par les
derniers rayons du soleil. Le
contraste diminue doucement, la
lumière devient grise.

La torche, accrochée en haut de
la tour de guet, s'éclaire, point de
repère rassurant pour le sommeil.
Les yeux du veilleur s'ouvrent sur
la nuit, le travail commence. Les
pupilles se dilatent pour accueillir
tout éclair de lumière. L'obscurité
laisse deviner des silhouettes,
ombres ; gris sur noir. On ne voit
que les tours du château, les
contours des arbres ; impossible
d'aller au cœur des choses, juste
deviner les découpes. Au pied du
pont-levis une vaste tache d'un gris
plutôt clair, la prairie, à perte de
vue. Le chemin qui longe la rivière
se perd dans le noir total mais
pourtant, deux minuscules points de
lumière orange clignotent comme
des appels de détresse.

Laura R.

Dans un laboratoire, un professeur en biologie, un microscope électronique relié à un ordinateur, analyse les données immédiatement. On lui a donné un minuscule fragment d'une bactérie très virulente, apparemment inconnue, qui pourrait se propager et créer une nouvelle maladie. Un poison naturel ? Trouvée dans une pomme. Donnée à une autre pomme, ce fruit se décompose à une rapidité jamais connue, pour le moment 10 mn. Le professeur est totalement vêtu d'habits blancs stérilisés. Pas de morceau de peau ne doit dépasser.

Sous le microscope, des molécules bougent vertigineusement. Difficile de les capter à cause de leur mouvement en ellipse. Du jamais vu. Elles s'attachent ensemble, se superposent, se dissolvent. Comment en séparer une pour l'analyse. La détecter. dans quel produit les plonger ? Eau, huile, essence, etc. ?? Après une journée entière de recherche et de comparaisons avec d'autres analyses, faites auparavant, avec ce genre de bactéries, le professeur a une idée. La mettre dans de l'huile essentielle de rose. Pourquoi, elle ne le sait pas. Juste une intuition. En effet cela marche immédiatement, comme si la bactérie voulait bien se faire enfin apprivoiser.

L'analyse peut commencer.

Bactérie très proche d'une autre bactérie, récupérée il y a cinquante ans dans la pomme de terre mais qui semble avoir disparu, ou endormie. Peut-être son milieu, ce dont elle se nourrit l'a métamorphosée. De la pomme de terre à la pomme. C'est quand même toujours une histoire de pomme. Une dans la terre, une dans l'air. A cause de la pollution qui s'est faite dans l'air et dans la terre.



⬅ Quelle serait cette substance peut-être pas encore identifiée ? Bactérie mutante. Déjà existante mais celle-ci très virulente. Elle a donc été repérée lors d'une opération il y a quelques temps à Montpellier. Un jeune homme d'une trentaine d'années, opéré du coude. La peau de son coude s'infectait tout le temps. Il s'était fait mal au coude en tombant. Il était tombé sur un rocher pointu dans l'Ardèche. Depuis aucune cicatrisation. Comme si un ver invisible même au microscope mangeait toute peau nouvelle qui voulait cicatriser la blessure. Lors de son opération l'hôpital avait pensé à analyser un morceau de sa peau puisque le médecin ne comprenait pas la non-cicatrisation. Il avait greffé un bout de peau de son corps pour remplacer ce morceau de peau malade. Il s'était toujours soigné avec des huiles essentielles. Toujours avec de la médecine douce. Il avait même pris une rondelle de pomme de terre, qu'un homéopathe lui avait conseillé. Il avait été toujours prêt à essayer n'importe quel remède qu'on lui avait prescrit. Sinon le seul remède qu'on lui avait prescrit, c'était toujours des antibiotiques. Mais l'effet s'était au fur et à mesure atténué si bien que la dose devenait dangereuse. D'où la décision de l'opération.

L'analyse de l'hôpital n'avait pas réussi à identifier cette bactérie. L'ordinateur avait les données de cette analyse, là, écrite par hasard dans une parenthèse, sous le nom d'une autre bactérie. Et maintenant le lien était dû aux huiles essentielles et le fait de pouvoir séparer les molécules par l'huile essentielle de rose...

Chantal_____e

11 / 02 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

l'œil du cyclone



[collectif]

Ð

La conque ▮

les ateliers du rilge

RETAR DU SPENT

HURPER
ANGOISSE
TOURNOIEMENT
GENRES
CHALEUR

FURVIO
IELENCE
TELEMENT
IVRESSE
IVRESSE
MELANCE

AU CENTRE DU CYCLONE

FRAGRANCE
ESPALE
FROIDURE
HI - HI - HI
CHUCHOTEMENT

MAUVAIS TOUR ?
PEUR
VISUALISATION
INQUIERISE
SURTUDE

VOYEZ TOUT LA-HAUT ...

Stridème. au delta du si^{lence}. Je, pèse-matière (métacarpes versus tendons d'(h)ache). Paysage flou, flou. Je, pointilliste. Lents, plats, les mots lourdes. Ne frayent plus. Ou : dans l'enrobe chrysalide. Ils (pluriels ; vents) de jacasse à fracasse. 350° Ouest. Vers sixième Nord. Angle virée Est. Virée Sud-Sud-Ouest. Bourrasques d'impromptus, d'épileptiques. Si. Lence. Inertie, à outrance. Il (singulier ; l'Egyle) aléatoire craque. Dérailson. Debout de déraison, les plongées de ravines. Tôles propulsées blanches, érigées de colonnes. Ils (pluriel) jouent des crocs i.e. aveugler firmament. De pluie battre secousses (suivront). Je sile – ence. Pèsent talons. Je. bouche hiératique. 0 kilomètre heures. Autour ils (pluriel). Jouis grève.

Je. sanctifie.

Guillonne

Au centre

hurlement	Furie
Angoisse	
tournoiement	perte
genres	ivresse
mélange	

(Arrêt
du temps)

fragrance	
espace	peur
froidure	visualisation
amusement	inquiétude
chuchotement	surprise

du cyclone

Ventriloque qui met tout en loques
Tu n'as que des breloques
Grelottes et grêles les grelots de ton îlot,
Étourne les tournautes de ton étension.
Érodes l'arôme des spaumes
Héliotrope des tropiques déjà trop typiques
Élixir des désirs sidérants,
Sursifflements des sirènes
t'essoufflant
Et le désert rida ta peau
Car tu es née dans...

Poursuit la suinte sérénité
Sache passer la sainte aphasie
Assis et assez de ce récit de récifs
Représaille de mailles d'écailles
Failles, fautes et gretutus.
Tu es née dans...

Avale l'avalanche de l'ange
Démange, démente et défloraison
la raison s'est fanée d'années en ans
Née dans...

Tournoi de patois
Parois de saisons
Le son ne se rate pas
Née dans...

Péplum des montagnes
Siliceum des prairies
Sérum des gorges
Soif des aliénés
Née dans...

Beautés surannées
Laideurs avachies
Le monde entier est
né dans...

Dents de savants éloquentes
Toupies de mal dits occitans
revenants d'un temps parabolant
Sillonne les ondes sinueuses
Heureuse d'être née dans...

Chantal___e

J'étais assise, béate d'admiration, devant le résultat de leur croisement hybride. Ma tête était remplie de bruits variés allant du chuchotement au fracas épouvantable, de la sirène au hululement. Le Travertin a d'abord convié vers la droite tous les oiseaux un peu inquiets d'une aile aimable et translucide, la migration se faisant d'office. Le ciel à cet endroit-là était zébré d'une succession de points noirs formant d'implacables pointillés. Au sol des pigeons se marraient en douce, tout comme moi confortablement installée sur ma chaise (heureusement que mon copain le ventologue m'avait prévenue en priorité). En effet je savais de source sûre que la rencontre des vents ne pouvait s'opérer qu'entre les hauteurs de un mètre cinquante et trois cents mètres laissant en paix tous les autres niveaux ce pourquoi je m'étais prudemment assise sur cette chaise bancale et écaillée de jardin public à l'abri des arbres

de manière à éviter leurs cimes dévastées. Le Travertin rencontre soudain la Traverse qu'il prend de plein fouet au milieu de la figure, plaf ! ce qui fait certainement très mal, tous deux très énervés conjuguent leurs courses, s'engouffrent dans un même couloir où ils se disputent la place. Le vent sournois et souffreteux qu'est la Traverse change subitement d'allure et au contact du premier se déchaîne décalottant le sommet du Polygone embrumé (il est encore très tôt le matin) et les tours de la Paillade auréolées de leur myriade de lumières qui forment comme un feu d'artifice. Côté Polygone, l'Orémont va bientôt rejoindre ses comparses. Lui qui baigne d'habitude les vastes plaines d'une brise automnale et diffuse va se sentir piégé, fourvoyé, remis en question et orienter son cours en sectionnant toutes les branches d'arbres comme une tronçonneuse, gémissant et pleurant avec les autres, tel un oiseau de





mauvais augure sauf qu'il n'y a à présent plus d'oiseau et pas davantage d'augure. Enfin sur les mannequins et sur les étals les plus hauts la cohorte époumonée des vents achève d'emporter chemisiers, soutien-gorges, gilets, parapluies toutes choses dépassant tant soit peu le mètre cinquante sous l'œil hilare des vendeurs prêts à mettre du beurre dans les épinards car tous les humains présents dans les rues qui n'ont pas pris le temps de s'accroupir ou encore de se coucher voient une partie de leurs vêtements filer à l'anglaise dans le tourbillon fou et doivent de ce fait les racheter puisqu'ils sont réduits à l'état providentiel de charpie. Ces grigous mettront du beurre dans les épinards sauf que les épinards situés sur les étals les plus hauts formeront aussi sec une pluie verdoyante giflant désagréablement le paysage tandis que tous les panneaux de signalisation se tourneront agacés vers la

droite contredisant le paisible lacet des routes. Enfin le Dursous en se mettant de la partie a achevé d'orienter le paysage. Le sens unique et brutalement déterminé de circulation a donné aux rues de Montpellier un air de cacophonie épouvantable doublé de piétons courbés, quasiment roulés en boule afin d'éviter la prise des vents. Les plus malins en quête de lieux sûrs se rapatrient dans des automobiles qu'ils se sont fait construire sur mesure depuis l'annonce préalable de cette folie ventesque. Huit roues, un mètre dix de hauteur à partir du sol, une assise large et un volant enfoncé dans le sol de sorte que le conducteur puisse déplacer son véhicule tout en étant vautre et tranquille. Le paysage a pris un air de défaite violente et il est temps de se mettre à l'abri car tout va à présent retomber.

Nicole Neaud

Au centre du cyclone, aimer. Souples souple, sans lien, avancer, voir les
[couleurs céder la part qui me revient
Tel se pliant à mon caprice, remontait le courant après l'engendrement
Le risque résiste. Philosophie insoupçonnée de trop d'attache à l'histoire
Girouette demeurée mienne entre Occident et Orient
intensité est sans dessein
Quand je la porte
C'est avec l'air de ne pas y toucher

Macha

18 / 02 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

un texte

qui s'invente

lui-même

les ateliers du rilge



[collectif]

D

La conque ▯

Un visage parfois te ressemble. Déconstruction. Tu es là,
dans la moindre phrase que j'abandonne. Te trahir. Te
poursuivre. Tu m'échappes, messenger. Certains t'ont
appelé lumière, d'autres, engendrement. Dix années
durant, tu as ressemblé à l'oubli. Un visage est venu,
fraternité arrêtée. Tu es l'ami et l'adversaire, le fond de la
question et sa dissolution. Tu fais corps avec moi et
le monde. Hybride. Pourtant je t'ai perdu de vue.
D'un seul tenant

Macha

VARIATION

Un visage parfois te ressemble
Déconstruit
Tu es là
Dans la moindre phrase abandonnée
Te trahir
Te poursuivre
Tu m'échappes
Certains t'ont appelé lumière
d'autres, engendrement
Longtemps tu as ressemblé
à l'oubli
Un visage est venu
Tu es l'ami et l'adversaire
le fond de la question
sa dissolution
Tu fais corps avec le monde hybride
Je t'ai perdu de vue
d'un seul tenant

Macha

Comment définir un personnage qui vous hante depuis de nombreuses années et qui n'arrive à prendre véritablement ni forme ni épaisseur, restant dans un état de flottement machinal perdu dans le dédale initiatique de vos pensées? Il apparaît et disparaît à l'intérieur de vos circonvolutions cérébrales tantôt oncle, tantôt grand-père, énigme vivante de votre enfance aujourd'hui presque de retour. Planqué derrière le portail à l'abri sous le mûrier centenaire de sa configuration symbolique il plane sur le roman familial où vous souhaitez le circonscrire refusant l'impasse d'une histoire par trop avortée. Il ne possède encore ni prénom ni patronyme et d'ailleurs les refuse ni visage clairement défini, se présentant comme un reflet trouble et délibérément déformé. Insaisissable : vous le croyez à l'abri sur sa chaise bancale bloquée entre les dalles centenaires, il répare d'une truelle énergique les interstices entre les pierres et rend à la maison une âme rénovée débarrassée des vieilles poussières. Partie prenante de votre histoire une histoire dont vous avez la trame inscrite sur les lignes bleues et roses de votre cahier, il dévie à tribord suivant les circonvolutions rocambolesques qui rendent sa personnalité insaisissable.

Pourtant je suis né ainsi, désireux d'une précision hyperréaliste quitte à me perdre dans le dédale de mes écrits et voilà que c'est lui, le personnage du père (ainsi s'est-il à force défini) qui jongle avec formes couleurs et lieux géographiques. Peut-être parce qu'il émanait d'une

volonté de récit un peu trop autobiographique, il m'a échappé, grande silhouette forte se promenant dans une maison sombre.

Je n'ai pu apercevoir son visage immédiatement détourné au contact de mes pensées profondes. Il a effacé de mon champ olfactif toute odeur particulière, de mon champ visuel formes et couleurs précises m'empêchant notamment de regarder la couleur verte sur laquelle il a posé son interdit. Il a gommé de sa voix toute tessiture particulière la rendant banale, anonyme, et saccagé mon jardin secret où je commençais déjà à me fabriquer un père à ma convenance.

Même ses mains, qui d'évidence définissent d'ordinaire une personnalité, étaient gantées pour me confondre. Le personnage refusait d'engendrer les drames et les regrets pour lesquels il était programmé préférant pêcher à la ligne de pleins seaux de goujons, dévorant ensuite la friture toute crue ce qui était en soi une démarche aussi paradoxale qu'incompréhensible. Étais-je la proie d'une résistance intérieure trop intense, mon personnage était-il déjà à ce point vivant dans mon inconscient qu'il luttait pied à pied avec mes désirs, refusant mon histoire, son rôle et sa mort programmée, cette mort rédigée à laquelle sans vergogne, sans même son consentement je le condamnais ? En lieu et place, il éclatait d'un rire sournois, victorieux et dévorait à belles dents sa pêche encore vivante et frétilante sous mes yeux passifs et décontenancés.

Nicole Neaud

Chocolat

Né d'un nuage se frayant un chemin vers la flesh, terre des origines.

Mais dans quel sens se diriger ? Où aller ?

Vers l'étoile ? *La peur du noir l'arrête. De plus la violation du passage vers l'inanité peut nous inoculer la rage.*

Non, il préfère la lumière. Alors, au dessus de ces dunes, il s'étend et, comme à chaque fois qu'il s'attarde, la pulsion incontrôlable, source d'harmonie, jaillit.

Sa face cachée la pluie effectue un plongeon vers cette terre inhospitalière.

Le nuage se livre et avec la terre accomplit le rituel. Et du micro gorgé d'eau céleste, pousse l'arbre.

Je pourrais poursuivre ce passage en me posant les questions attendues du réel des événements ou des leurres masquant le néant mais le voici, cher ami, inachevé, aux bons soins de ton imagination débridée. Nourris-le et grandis-le.

Tendresse

Au T.G.C. (Très Grand Cinématographe)
(Avertissement)
(warning)
(*e pericoloso*)

Avidité, de croque-mort. Votre.
Contre, contre rêve de Grand Moi.

Plongée.
Contre-plongée.

Blanc
Lumineux
Grand angle.

Avant dérapages, avant.
Chutes.

Flash-back
Travelling arrière
Monochrome

gît l'impalpable –la foi –
l'impalpable

HORS CHAMP

En gravité silence
Et, à brûle cathodie,
Le Grand Moi.

Plan rapproché, zoom zoom avant

Macro – plan fixe –
Mon désaccord winchester
(sismogène)

Forteresse. A vous, la forteresse ?
A terre, no more.
Vos spiropodes, castors, eucalyptus, vos graines de sésame, grosses ficelles
Grosses

SOUS MA HACHE

Grand Moi – Plan séquence,
A l'épaule, en saccades

Férocité vraie,
L'angustia diligente

Black out le
TGC
Gravé givé de négatifs
Les diapasons
Temps du Grand Moi
Du Grand Photon
PLAY
Rupture tube (neige à l'écran)
Switch off

Guillonne

Email : naichar@yahoo.fr

Titre : COOLING

Hi !

Je réponds de suite « urgency ».

First, les tickets sont payés.

J'ai parlé aussi de Victor, évidemment.

Il habite depuis, au Mont à Lier, un joli petit village. C'est à tort de ne pas s'y baigner, l'eau est formidable. Surtout quand on voit la Grande Ourse. Il a fait ses études à Sète pendant sept ans. Des études de médecine. Sinon je me baigne souvent dans la mare, à ciel ouvert. Ce n'est pas là qu'il a valsé. C'est dans un village qui s'appelle « Coques », à cause des maisons faites en poudre de coquillages. Tu devrais aller le visiter !! Ce n'est pas loin de chez moi. Tu pourrais me rendre visite par la même occasion. Il me fait savoir qu'il y a un gros gros butin. C'est normal, il a une grande flamme dans l'âme. Et puis tu as vu la couleur indigo qu'il portait quand il est allé au bar.

Un pas de plus. on était foutus. Ce mec, il a un ciel de chances. c'est bon signe. Je ne suis pas superstitieux. mais il y a du tissage là dessous. C'est à dire, la muse a une tignasse d'enfer et un front de mots. Je me demande bien ce qu'ils veulent dire.

Ce web sera bientôt sur le marché. Tu paries !! Il ne faut pas lui dire encore !!

Il vit toujours à la belle époque. Comme je l'envie. C'est pour cela qu'il dit « Je suis né demain ».

Ah. cool-in !! pour toi.

So long...

Chantal__e

Cher quelqu'un,

un jour loin d'ici, silence !

Nous promenons tous une histoire sous le bras, y en a qui pèsent lourd et d'autres pas. C'est l'histoire de Romance.

Tous les jours elle venait garder une petite fille pour me faire un peu de blé. Veiller sur les mômes des autres, j'trouve ça plutôt gris.

Elles aimaient beaucoup regarder des films. Sur l'écran défilaient les expériences et les expressions des autres, recherche de langage.

Un jour la gosse veut voir Blanche-Neige et les Sept Nains. Oui bof, le fil narratif est usé d'années en années, de rêves en rêves. Cheveux noirs ébène, teint blanc neige, noir et blanc, gris. Ah si, la pomme, dialogues cucu la praline. La gamine, aux anges. Simplet passe sous une échelle et s'éclate la tête dedans, six ans, écroulée de rire.

Peut-être ça part de là l'art, le rire, mais bon Walt Disney septième artiste un peu ça va hein... 2^{ème} image, rien, assemblage vide de pixels, pas d'cheveux, pas d'neige ni grise, ni blanche. Blanche-Neige s'est barrée avec Grincheux. Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.

Laura R.

25 / 02 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

seuil (du) fantastique entre les espaces

[collectif]

Ð

La conquête ▯



VIOLATIONS D'ESPACES IMAGES PREGNANTES

Déchirée par des harmonies suaves la
parole chuchotée est là et m'habite
Traîtresse je ne t'ai Pas invitée
Des maux de chair et de sang se
substituent à la parole chassée hôte
indésirable et tels des bûcherons
creusent mon crâne pour que surgisse
le passage
J'ai baissé la garde La douleur en
profite pour grandir : sourde elle
devient lancinante
Fulgurance de l'acte la faille s'élargit
et les mots irrespectueux porteurs
d'horreur s'Engouffrent

En approche, vers Subfractal, dimension ⁿ :

discerne, d'inextricables vecteurs. g, l'infime, de son flou d'astygmate perçoit :
les projetées (de) centre, les droites ennemies, heurtées à l'infini. g, grain
d'astygmate, de son flou nauséeux, glisse vers : - anarchie cardinale

- démêlée bordélique

g l'émargé rebondit en souplesse plastique in calotte fractale. Spasmes inédits
_ « *il fut un temps, un temps lointain et bienveillant...* » _ replis dans
l'énumère _ « *en ce temps-là, les Uns vivaient d'harmonie, de silences,*
d'enrobées en volutes dont les ... » _ enroulements odieux des interdits
sphériques jusqu'alors niés

g, l'informe tant il est plein, vient bouter hors les failles _ « *nul n'est censé*
ignorer le grand Tout, qui jamais ne fut somme » _ marges rompues,
d'épileptiques spires, de silence en saccade _ vers l'amieutique.

Guillonne

famille-tribu

...êtres aimés et aimants, envahisseurs de l'âme, terroristes de la possession, de forceps en douleurs, ils ont pris mon cœur.

Dans un dédale d'allées inondées de rires, de pleurs et de crises, je m'étais enfoncée cherchant le fil d'Ariane qui me mènerait vers la sortie...

Anne-Marie

L'habitude s'était emparée de moi, fatalement. J'avais pris l'habitude d'être dans cet état sans arrêt. Ce cœur tremblant ne provoquait aucune secousse dans mon corps. C'est d'ailleurs étonnant... surprenant... quasiment paradoxal : le tremblement était synonyme de stabilité. Ce tremblement était dû aux multiples coups de fouets qu'on avait infligés à mon cœur. La fatigue, la résignation, tout ça m'a contraint à cet état habituel. Habitude contraignante mais adoptée car elle concordait trop à ma réalité.

Ce cœur est relié au reste du corps par une artère, une seule : l'artère E. C'est le seul moyen de pénétrer ce cœur tremblant. Mais cette artère ne fonctionne plus : étranglée par des sales coups, par des coups durs. Elle est bouchée. Bouchée, donc garante de stabilité. Mon cœur est toujours tremblant et le sera toujours...

ERREUR ! Ce cœur et ce corps ont tout d'un coup ressenti une vraie secousse . Ils ont mal réagi. La stabilité s'évanouissait à grande vitesse. Le tremblement était capricieux : tantôt un rythme élevé, tantôt quasi absent. Ce cœur était bouleversé. Quelqu'un, par sa force, son intelligence, par sa lumière, avait provoqué un séisme. Cette lumière était accompagnée d'oxygène, qui est entré à travers les yeux pour aller directement à la fameuse artère E. L'artère a souffert car ses parois étaient collées. Elle ne voulait pas se laisser envahir par cette lumière et par l'oxygène ; elle voulait préserver la stabilité de ce cœur tremblant. Toute résistance de l'artère était malgré tout vaine (ou veine...). Le cœur ne tremble plus depuis...

Aradhna

Une brise légère me caresse la joue. Un souffle à peine perceptible déplace l'air calmement de ma gauche vers ma droite. Rien ne bouge dans le désert parfait au centre duquel je me tiens, paisible, serein, attentif à la pureté du monde.

Une seule ligne parfaite sépare le Sol du Ciel, mes deux uniques compagnons.

Le Sol.

Le Ciel. Leur trait d'union, Moi. J'y suis seul. J'y suis Dieu.

Une zone sombre et floue s'installe en périphérie de mon champ visuel. Il se passe quelque chose. Ou mon oeil se trompe, ou ma trilogie n'en est plus une. La zone d'ombre se déplace et vient s'imprimer sur ma rétine. L'Intrus est

maintenant devant

moi Le Sol. le Ciel et Moi ne sommes plus seuls. Mon vide n'est plus vide et

cela

ne se peut pas.

Le bâtard, le connard.

Il pue. Il merde.

Il, il, il est pas bien.

Guerre, haine, dégage.

Sang, Meurtre, Pisse.

Mes yeux brûlent, ma gorge brûle, chaud, très chaud, trop.

Tuer. Mordre. Casser, arracher.

A pu ? Il est où ? Parti ?

Je ne le vois plus. Je ne le sens plus. Il n'est plus.

Devant moi à nouveau, seuls le Sol et le Ciel. L'ordre est là.

J'y suis seul. J'y suis Dieu, attentif à la pureté du monde.

Jérôme Q.

Le moleskine suait et grinçait. Quand j'essayais de me soulever, il m'attirait ; scotché à moi. Je savais que deux possibilités s'offraient à moi : ou le quitter, me libérer pour me rafraîchir, ou me laisser faire, et céder. Souvent, je me laissais faire. Grisé par l'attraction, aspiré et gagné par la matière. Un jour, là maintenant, mais aussi un jour hier et demain. Vider sa tête, coucher sa vie, se laisser faire. Ne plus rien contrôler et puis je restai là avec une sensation d'appartenir et d'exister, une joie, une joie douce me prenant. Une maison. Une odeur d'encens, des couleurs, du son, une musique charnelle faite de liqueur dans la bouche, un toucher mortel pareil à la guimauve chaude faisait de mon inenchainable liberté une porte ouverte à tout. Je voyais des fleurs rouge sang, des anges sans ailes et puis la mort s'installer là-haut. Lieu culte. Les tableaux de O'Keefe étaient très beaux mais je ne voulais

pas être ce crâne de mouton montant au ciel quand le bonheur terrestre m'avait appelé. Je l'entendais encore. Isabelle, elle devait venir. Comme toujours elle viendrait trop tard. Quand tout serait terminé. La métamorphose serait terminée : je n'existerais plus en moi mais à l'intérieur de moi, prisonnier de mes faux invités le doute, la mort, la peur, le rejet. Auto-invités, des traîtres qui me faisaient subir le martyr avec une tendre dextérité, pour m'initier à mes démons. Je savais les faire partir mais pas les faire disparaître. J'avais tout essayé, fumer, boire, me flageller. Mais le mieux c'était le bruit du téléphone, les aboiements au-dessous, ou le toc-toc à la porte ; et même une fois, le baiser de ma maman m'a apaisé tant et si bien qu'ils sont partis sans se faire prier. Ma mère me faisait trop de bien ça leur faisait trop de mal.

Stéphane Savoye

Impasse de l'ombre

Dans l'espace tridimensionnel de la mémoire, planquée définitivement au sein de la niche ombreuse, entre les boules de poils tissées qui forment, dans les encoignures entrouvertes, de savants tapis de verdure, une respiration régulière suinte des murs renforçant le blanc de toute communication. Les pierres conservent soigneusement leurs réminiscences, au parterre bancal, suivant l'infini mouvement de son balancier interne, hésite la chaise tripartite. Soudain, à travers le schisme des murs et du plafond mal jointés, dans le carré de ciel bleu valide, un vol de lettres d'amour rassemble son nuage lourd, son nuage typographique dont le mensonge de A à Z vient frapper tous azimuts l'ivoire lumineuse des murailles. Leur pluie noirâtre bouche le blanc de la communication. Association conflictuelle qui confine au non-dit ; tempête sourde et aveugle des mots contre les parois qui achève d'éteindre les braises encore vivaces du sens. Ni queue ni tête, les mots grillent en dansant leur gigue satanique dont le générique insolent jonche le pavé de sa vague amoureuse.

Nicole Neaud

11 / 03 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

trésors de guère

conscientieux El-Kannazîn



[collectif]

Đ

La conque ▯

les ateliers du rilge

Sidère, à l'envie, de multiple visage
peau, l'ample, claque au rire
vivante
d'humeurs ensevelies
d'amères émanences
d'épais nouires
vivaguent

De silence à silence j'étamine
tremblée
dans l'effleure indescence
j'atone
sens au clair
vidence

d'étoiles disparues je boutonne l'encore

Guillonne

Un des trésors

« J'ai reconnu la musique de Wagner comme tout homme reconnaît les choses qu'il est destiné à aimer ».

Erick a poussé trois soupirs mesurés puis il a doucement expiré.
Puis il a emporté la clef à quatre croches d'ici jusqu'au grand champ de blé tout jaune.

« Si je meurs, laissez le balcon ouvert ».

Nicole Neaud

Cet homme au poignet traître a disparu.
Plus aucune trace.
Je le cherche.
Ce n'est pas lui que je veux
Mais ce qu'il porte au poignet.
Cette montre souillée, trahie.
Depuis tout ce temps, je la cherche.
Et tout ce que j'ai trouvé depuis tout ce temps
Tout sauf la montre et ce qu'elle m'apporte
Infidélité, déception, haine, abandon, découragement,
Insolence, mensonge, stupidité, égoïsme, trahison,
Silence, insensibilité, sevrage,
Bref, un vrai cauchemar.

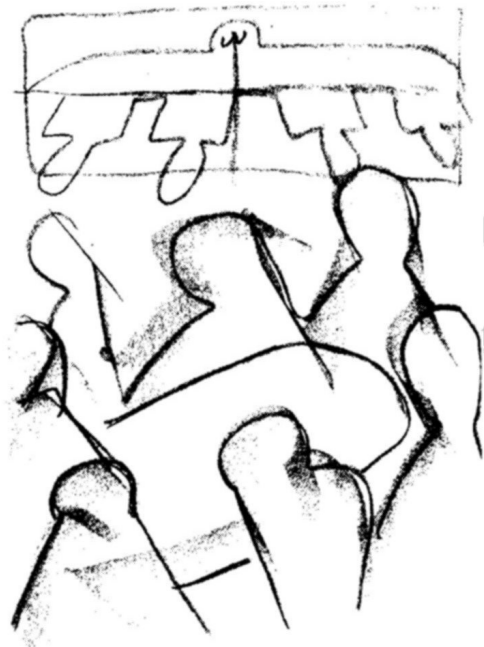
Exténuée, plus de parole
Plus d'envie, que des besoins insatisfaits.
Trop tard, ils ne seront jamais satisfaits
Même si je retrouve la fameuse montre
Car la montre ne peut pas remonter le temps.
Et finalement, je démissionne :
Je ne peux plus trouver la montre
De toute façon, elle fera toujours figure de trésor dans ma mémoire.
Et c'est une nouvelle quête qui commence :
La quête de la réponse à cette question existentielle,
Ravie de faire un pas vers la sagesse...
Les seules paroles qui me restent :
"Être ou ne pas être ?"

Aradhna

25 / 03 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles



Dédale au choix

quelque chose s'est passé

[collectif]

Đ

La conque ▮

L'homme s'en va, revient. Il attend. Son travail, sa voiture, ses amis, il s'en moque. Ce qu'il veut, c'est elle. Elle dont la voix parfois le paralyse. Elle dont les sourires le laisse la gorge serrée. Elle dont il connaît le détour et le contour de chaque partie de son corps. Elle encore quand elle dort et qu'elle sourit. Il se prépare. Il est en avance. Dix ans auparavant, il avait vécu la même chose - les mêmes sensations. Pour l'occasion, ils se sont séparés pour mieux se retrouver. Elle est allée chez sa sœur. Il est resté. Mais aujourd'hui, l'anniversaire de leur dix ans d'amour. Il se sent tout bizarre. Un falble flageolant - sa vie a t-elle un sens sans Elle? Il sait bien que non. Il est pris dans les filets de sa vie. Quelque part c'est rassurant. Mais tellement inquiétant. Il sait que plus rien n'aura le goût de la certitude sans ou avec Elle. Il faudra la surprendre... la défier et saisir les occasions pour l'inviter à d'autres voyages.

Ce labyrinthe n'est pas que matériel. Une image vient à moi. Elle éclaire tout. Elle succède à une autre. Et le tout forme un film, mais pas de maintenant, mais d'hier, un film muet. Et le procédé que j'utilise pour écrire est de remplir le vide en me laissant guider par "la voix". Généralement, je laisse germer. Et puis, j'écris. Page blanche, une heure, pas plus. Et j'écoute, et parfois je guide. Les deux se tâtent en moi. Au bout d'une heure, je suis lessivé. Bien souvent, j'essaie d'écrire parfaitement. Donc, le créateur et le correcteur se partagent le devant de la scène, et c'est bien énervant. Pour moi, écrire, c'est créer. Réécrire, c'est peaufiner mais n'a plus rien de créatif et j'aime moins. C'est un travail minutieux et lent. Je m'ennuie beaucoup à le faire car ma concentration n'est pas mon atout majeur. A la fin, quand j'ai terminé, je me sens "champion", le number one. La production finie est plus intéressante car elle est tangible et la preuve de mes capacités. Donner, donner à lire, à voir, à imaginer pour être admiré et reconnu, pour être aimé. J'écris pour cela. Quand je viens dans un atelier d'écriture, c'est pour jouir de la multiplicité des écrits, pour entendre une opinion extérieure sur mes textes et pour m'essayer à créer sur des choses imposées. Aller là où je n'irais pas normalement. C'est rencontrer du monde qui partage la même ambition et les mêmes soucis, déboires, et joies. Faire partie d'un groupe afin de ne pas se sentir isolé mais unique. Ne pas se sentir seul mais épaulé.

Stéphane Savoye

NOUS

Ce qui nous réunit ici
Aujourd'hui
Mesdemoiselles
Ce qui nous réunit
C'est
Que
Voyez-vous
Justement
Nous sommes l'objet
Ou
Les sujets - L'objet ou les sujets -
C'est une question
Cruciale que nous
Aurons à trancher un jour ou
L'autre, du reste
C'est donc que
Nous sommes l'objet
D'une attention toute
Particulière. Voyez-vous
Mesdemoiselles
Une attention (ou une intention,
autre question cruciale). Dès à
présent. Enfin, voilà. C'est ça. Oui.
Tout à fait. Nous ne pouvons aller
plus loin mesdemoiselles
Malheureusement.
Car nous sommes hélas, c'est bête
Oui nous sommes là
Comment dire ?
Interrompus.

JE

Je laissai là mon histoire. Je posai le stylo et j'envoyai valser les feuilles et les bouquins qui ornaient mon bureau. J'avais assisté la veille à une réunion qui m'avait laissée perplexe. Depuis, mon humeur n'avait cessé de s'assombrir. Pourquoi ? Je l'ignorais. ans doute me laissais-je trop facilement déstabiliser par d'insignifiants événements. Je me levai bruyamment et allai m'étendre sur mon lit.

Le sommeil me gagna rapidement.

TU

Tu vois ? J'en étais sûr ! Regarde sur l'écran, là. Non, là. Il est en train de s'autonomiser ce salaud. Clique là. Non, là. Il faut pas le laisser dire ça aux secrétaires. Aux douze secrétaires assises là, à se marrer bêtement. Même elles, je veux pas qu'elles sachent ! Hors de question tu m'entends ? Aller, clique, bon sang ! Non pas LÀ ! Mais qu'est-ce que tu fais ?

VOUS

Vous êtes en train d'écrire une histoire, certes vous avez des moyens archaïques mais, ma foi, là n'est pas l'essentiel. L'essentiel, à mes yeux, n'est pas que vous soyez muni d'un Bic, d'une Remington ou d'un Powerbook, non. Vous savez que l'essentiel est ailleurs.

L'essentiel est que vous soyez démuni.

Il ne savait pas. Ca n'avait pas grande importance de toute façon. Il y avait quatre voix, et l'on pouvait sans doute en démêler l'écheveau. On pouvait sans doute même en faire un plan, une notice de fabrication, quelque chose de limpide où l'on circule rapidement, sans s'arrêter. Mais après ? Était-il sûr de vouloir y voir clair ? En fait il se posait le problème de savoir si la compréhension ne nuisait pas aux mots. Disons qu'il n'était pas sûr de souhaiter sortir du labyrinthe. Ce qui le faisait hésiter, c'est qu'elle était sans doute à l'extérieur. Elle. Mais il s'efforçait de la chasser de ses pensées et il lui fallait agir vite.

Et il savait qu'il n'agirait qu'en ignorant, dans une certaine mesure, les liens tissés entre ces quatre voix. Il ne voulait pas fabriquer, concevoir selon un schéma bien établi, planifier, calculer, mesurer, vérifier, non, il voulait agir. Esquisser un geste et en assumer les conséquences, imprévisibles par définition. Se laisser porter par le geste, voilà ce qu'il fallait oser. Y aller. Et tant pis pour elle. Peut-être la rejoindrait-il ainsi plus rapidement d'ailleurs, mais là n'était pas la question.

Y aller, tout simplement. C'était ça. Il le savait maintenant.

Nicolas

Au début,
comme un gong

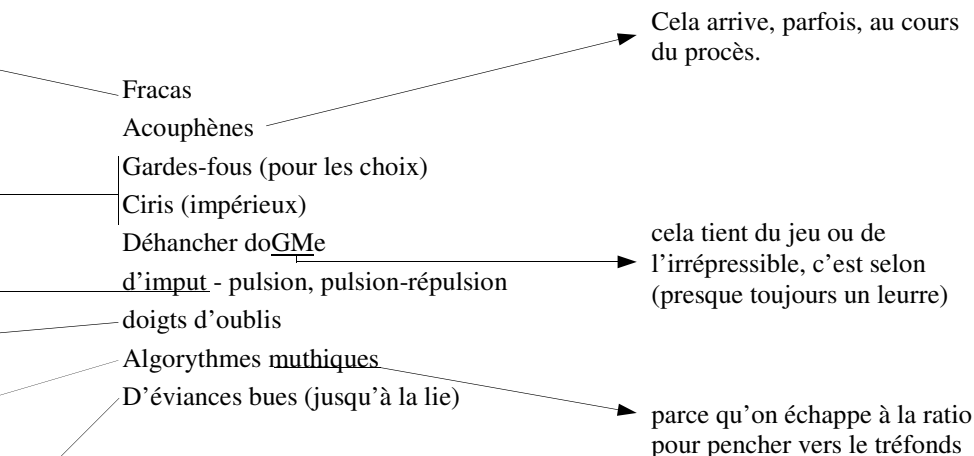
Toujours possible
d'encadrer l'impérieux—
voir aussi *camouflage**—

voilà l'intervention
du support :

presque une
finalité

parce qu'il y a
du catégorique

Écrire « d'éviances » : par la contrainte du « d » je chahute mots en tous sens. Il me vient « évidence », rejeté pour déviance, lui-même renvoyé, pour sens trop éloigné. Gardée l'idée d'évidence, avec arrière-goût de dérive : d'éviance est sonorisé / visualisé, puis maintenu.



Prime : la prothèse pliée sèchement dans le sens suivant : initiales réitérées comme une contrainte verticale. Avec, centrales, deux lettres formant cœur du moyeu [GM].

Seconde : le procès s'annonce descriptif, toujours, de l'acte même et de ses alentours.

terce : il y a du camouflage* (volontaire), et des doutes (orthonormés) * ex : ciris [parce que c'est de commande → paradoxe de l'observateur]

Quarte : voir commentaires insérés (flèches à suivre)

Guillonne

Mitige mâtime rose d'embuées clinique,
à essaimer l'orgueil

aux frêles mécanitudes visselées rouille
de cheveux
longs
épais

vraiment—drôle son / sens comique

bouturées carcasses

dindon - dinde. amoindrie d'ecchymoses.

je suis souvent agacé par la tessiture du langage mâché (mon—), lorsque, égaré au milieu du laboratoire semi-verbal personnel et blanc-émail, j'autorise, dans la supériorité numérique des instants de vertige, mon désir de récit à exanguer l'environnement, à remplir d'images synapses tout en pompier vénal et en barbares inachevés et / ou archangéliques.

à l'opposé, pendant le rythme court et chaud sur la nuque de mes *canularia*, j'approuve en pleine incontinence le secret du mot creusé, dans son dépouillement profane (ou rituel / symbolique).

c'est là que gît, aux creux métisses et galbés de mes empattements, sur la frange invisible et opaque de mes courroies textuelles, la structure-même de mes organisations : mettre l'ordre au sein de la page, éduquer un sens neutre, vide, creusé. L'empeser de directions chimériques (aller dans l'allée frontalière, puis revenir, en voilà une idée *hic & nunc*).

m'autoriser surtout, en tous points égaux (2), à sucer la pointe litigieuse des organes sémantiques, à voir s'ériger les tendres et durs paradoxes, vecteurs cathares. Et dans le désert d'avant mise en page, souffrir déshydraté d'encre.

Puis me jeter, comme s'il s'agissait de cartons embués de rosée, dans la totalité du danger potentiellement calfeutré (et qui m'attend griffes rouillées tendues vers mon intestinale besace.

| paisible

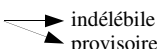
En grande muraille dressée, impassible, face aux tessitures gorgées de consensus, je pose l'indéniable :

LE MEDIUM N'EST PAS LE MESSAGE.

Car ce que prétend Mac Luhan [penseur post-moderne grattant les dernières écuellles structuralistes des seventies avec pour objectif d'amoindrir les aspérités du réel] attente à la sérénité du bonhomme de chemin que je suis / tente de [].

Et d'annoncer, pachyderme ronflant tout en crête à chemise brume, [moi]

LE MEDIUM = LABYRINTHE (peut-être—hypothèse 1217.4)

Enfin, à me perdre tout en vertigineuses et délicates (cependant) sensations, à chaque espace-seconde ou à chaque morceau d'espace—fragment de seconde, moyeu du contact avec la matière ou avec cette expérience  et paradoxalement supposée de la matière.

Embarrassante, cette systématique situation d'à entamer, craquelures - vérités, les vecteurs automatiques qui constituent ma croûte.

Mettre à vif, voilà l'enjeu du labyrinthe, se faire peut-être croquer par M. comme Minotaure, peut-être l'exciter en lui clippant l'oreille interne, et le plus drôle, le plus couinant poilant de la face crétoise (crétois = cheval de Moi),

= hoplite dansant autour de ses muscles)

serait alors d'envoyer rouler sur la dalle cette dinde d'Ariane, l'empaffer dans son excuse amoureuse, en attachant son crémeux ombilic à l'oreille engourdie du M. comme monstre.

Paul Niemand

01 / 04 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

renversant [le] miroir

nos haïkus à nous

les ateliers du rilge



[collectif]

Ð

La conque ▯

Quelque chose en pleur se trouve écrite. Les lettres coulent. Les mots comme du rimmel font des pattes. Une certaine ivresse jaillit de cette plainte lugubre destinée au silence mais qui paradoxalement est musique, chant voix et son. Les lignes sont serrées rigoureuses. Le sens en dépend. Linéaires - visionnaires. Ces phrases sont des ailes et portent le texte vers l'après. Des images de pays arabes des images d'ailleurs avantagent la feuille car à elles seules ces perceptions nous font voyager. Il y a des ratures - de l'humanisme - un mini volcan geyser de sens et de contresens. L'existence même. Un début une fin et le silence. Quel courage ! Symbole de la délivrance. La Création donne à penser à voir et à entendre comme la peinture, la danse et la vie. On vit on crée et puis on meurt. On vit on crée et puis on meurt. On vit.

Stéphane Savoye

Cogitations pleurent sur la vitre après une ondée.
En premier lieu sautent aux yeux de larges ratures.
Ça et là se répètent des symboles réguliers sans signification apparente. Viennent ensuite après un long et irritant temps mort quelques arabesques linéaires.
Recul aidant, une pâle lumière pointe, estompe les barres baroques.
Puis plus rien.
La lumière floue.
Brume.
Le songe reprend sa place.

Jérôme Q.

Loin des villes. Un désert absorbe le vent tiède. Un insecte se pose sur une pierre. Elle se désagrège. Sa poussière ondule.

Plus loin, le rivage s'établit. La rocaille et la mer bataillent. Ils brisent la torpeur du lieu. Des embruns se jettent sur le sable. Une fureur maritime veut s'interposer. La caillasse l'ignore. Tranquille, grande. Deux immensités se juxtaposent. Bleue et jaune. Elles évoluent sans rien changer.

Pourtant, si l'on regarde, on trouve un morceau de ferraille. Grouillant d'oxydation. Un pot d'échappement. Un tuyau troué. Le sol n'en veut pas. La terre se tache de rouille tout autour. Plus loin, une embarcation échouée, brisée. Rejetée sur les galets elle gît, seule. Son bois pourrit sur place.

A côté d'un filet déchiré. Son bois, le sel l'attaque.

Nicolas

Gruge tempe, en rase Mighül. Pas tendre, le minuscule crépi. Soucis de mouches, aux pattes déchiquetées. D'arabesques coincées, de croisements de chevauches, d'alignements fourbus, que tu crois. Écart, un grand ÉCART. Du jeu dans l'ossature, forcément. Lamelles en paires juxtaposées, non jointives. En commissures serties par effet de boomerang. Soit.

Guillonne

projetée dans la longueur du temps, tel un corps avec le départ au bout des doigts et les jambes coincées par le remords. Une fuite en beauté comme on dessine un beau collier. Je distingue mal ce corps meurtri mais j'en perçois très bien l'esprit. Ce décor à l'envers, c'est fou ce que ça peut faire du bien. des débuts de phrases, aux lettres courbées, tel un dos duquel on veut se cacher. La beauté revient souvent dans ces phrases qui se font longues et si fragiles dans leur contenu. Comme le dit la fin du texte, tout se fait trouble et je n'y vois plus rien.

Mérim

Parmi tant de noms
Ton nom s'est vécu
Dans le bois vert,

Tes pieds posés sur tant de pierres
Pierres de cœur
Dessinent tes ancêtres.

Nuages de l'avenir
languissent dans ton esprit
le temps d'une vie,

Couleur mâchées dans ta bouche
gouaches écrasées sur le papier
lavent nos yeux.

Chantal___e

Légèreté de lettres.
Des traces attrapées dans l'élan,
 en suspend.
Points de suspension ne tiennent qu'à un fil.
Feuille-corde à linge ; on a accroché des signes,
 Ils retombent délicatement.
Voir entre les lignes l'opacité du dehors.
Entre les grains, la vie, le mouvement.
L'arbre cherche son reflet au fil de l'eau, de l'encre.

Laura R.

est-ce moi qui ai écrit ça ? où est le haut ? où est le bas ? Ici, je repère mes corrections. là, cette ligne de marge. Quelle régularité dans l'écriture ! Ces formes penchées, illisibles oui jetées comme un écrit japonais. je ris avec ma voisine. Je lis. Je reconnais, me souviens, retrouve. Ah, là y a ça qui va pas. Derrière le vrai monde de la Place Salengro et son agitation lointaine lointaine lointaine... Je suis comme au fond d'un tunnel et je m'agrippe à ma bouée de papier calque. qu'y lis-je encore ? un puits.

la fin du texte. Il y a l'assourdissement qui paralyse depuis le début en fait. Enclume dans la tête.
la fin vraiment. je m'arrache à la vitre. vite revenir à ce texte, le corriger, l'améliorer de cette double vue. Je m'y suis attaché comme une fillette à son beau dessin. j'insère mes feuilles sur la table entre celles de mes voisins ; qu'est-ce qu'il faut faire maintenant ? raconter ? Ah... ces consignes !

Jean-Luc

08 / 04 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles



je éteint nôtre

[oniriques]

[collectif]

Đ

La conque ▮

les ateliers du rilge

Songe n°1 : D'eau blessée, je demande à l'officier Borchtch de partager les murs, de connaître les murs. Je, une fille nue, ou même un œil – dans un réduit, traverse indéfiniment la durée. Un cadavre flotte avec la certitude d'une langue inconnue.

Songe n°2 : Les mots prononcés ici, dit la loutre, les mots prononcés ici tu veux dire je ne comprends pas je ne comprends pas / le silence. Cigarette. Happée la loutre, par la baignoire, en grand murmure. Un grand ventre, long de trente serpents se retourne et / la muette se frotte à mon esprit / vitraux non-coupés / je / seulement ces mots, tu triches / et je scrupule.

Commentaires : Ne pas lire chaque matin le seuil de chaque nuit. Presque un pont, bordel, presque un pont, à l'intérieur des songes ! Il est présomptueux de dire : je connais et la loutre et le mot. Sans doute induits par la lucidité, les songes. Ou seulement le hasard. S'extraire du château, chaque matin. Et nourrir le serpent, chaque nuit.

Guillonne

Mais pour l'enclave il n'y aurait que le clou. L'homme, avec ses cuisses ensablées de crotale, cherche à prendre la fuite. Je fonds sous sa langue je vois bien qu'il m'oublie — Sable dur, sous les cuisses — l'idée d'un hurlement, et son palais qui s'y refuse. Cordes à cingler l'étrave, je procède doucement, au rythme d'infimes halètements, chuintés. Il m'enfoncé, du doigt — gorge mouillée de rouille. Je suis le clou, je résume ses travers, je pince crie dans sa gangue.

Guillonne

Rêve n° 1.

un pont de plus de quinze cents pieds. un très grand escalier et un long couloir. j'aperçois la surface de l'eau, éclairée par des vitraux. J'avance sans bouger un œil. La paroi de verre s'étend, nue.

La chute, indéfiniment en plongée, je traverse une langue inconnue pour respirer.

Songe n°2.

La nuit je vois une succession d'inscriptions, les noms du village et du château, happés par le silence.

envie de les prononcer mais je ne peux lire, muette

Puis je me retrouve seule avec le hasard, ou plutôt une femme, sur un seuil qui ouvre une porte.

Commentaires

je ne vais pas m'obliger à noter, éveillée. C'est une espèce de brochtch, se frotter à l'inconnu, y plonger pour nourrir mes songes.

Laura R.

Un pont très haut, large, les pieds ancrés sous terre. Aller en haut, un escalier un couloir, plat droit.

Arriver en haut, appel de l'intérieur. Quelqu'un hurle et c'est la chute. Le miroir de l'eau, surface plane ébranlé par le choc, millions d'ondes, longues, courtes, écho et rappel.

Sur le pont, le hasard peut être une femme qui ouvre une porte, peut être le silence et la voix qui s'étouffe, happée, une boule.

Le Noir la nuit le bruit de l'eau et de quelqu'un qui se débat qui s'ébat amoureux peut-être, en proie.

Laura R.

Songe n°1 Une silhouette nue. Dans la chambre du milieu. N'oubliez pas ça. Je lui dis "Borchtch". Elle me sort un couteau. Je lui dis "Silence". Elle soupire. J'ai envie de lui redire "Borchtch". Je n'y arrive pas.

Songe n°2 Un bordel somptueux. Dans la campagne des Flandres 1757. Toujours une silhouette. On nous accueille : "Salut Détendez-vous, enlevez vos chaussures si vous ne sentez pas trop des pieds N'espérez pas trouver Cupidon ou Sainte Elizabeth : Allumez-vous une cloppe et Ne trichez pas".

Commentaire : je refuse. Ce serait trop présomptueux.

Nicolas

La porte, à côté du pont, dans cette nuit — m'apportait le songe. Une loutre surgit, suivie d'un brochet et d'un serpent qui nageaient dans l'eau. Ils me regardent et me disent — Indéfiniment tu seras pipeau — Pipeau tu seras — Pipeau tu demeureras. J'ai franchi le seuil et je suis monté au premier étage où une femme qui se trouvait dans une baignoire disparut. Un deuil règne sur toute chose. La musique du pipeau est une langue que je ne peux lire car j'ai très faim ; de nouveau la nature régite le monde. Et je me lève.

Le début c'est presque toujours la fin. Mon rêve a mangé un prisonnier prussien car il venait de s'échapper d'un bordel où une femme à belle silhouette l'avait satisfait mais le menaçait de son couteau pour le faire sortir de sa chambre. A l'aide d'un journal véritable flamand rose il s'en est allé rejoindre les esprits amassés dans la récolte. Ostentatoirement ils ont commencé à chanter dans une langue inconnue puis se sont

retournés vers mon prisonnier et pour respirer l'ont rangé. Comme des statues de cire les esprits ont repris leur esprit à l'aide d'un billet doux pour incarner Cupidon et Sainte Elizabeth dans le bordel.

Deux choses sont remarquables. Les deux rêves peuvent avoir été l'œuvre d'un garçon ou d'une fille. Ils deviennent androgynes. Il est à noter que la musique tient une place importante, une fois la voix, une autre fois le chant. Une sorte de fatalité élizabéthaine semble peser sur le rêve pour mieux le rendre monstrueux comme si une vie muette les habitait.

cruauté - différence - volcan - suave
gravement glaire - visqueuse - douleur
savourer - clinique - voyez - griser
crystal - sauvage - anodin - pissenlit
soleil - coulis - sauge - bizarre - porte
soulage - Qui donc - geindre - soigner
cocktail - Le Vidal - chrysanthème
cigale - ramequin - sillon - cuirasse
phallique - amas - gore - monstrueux
boutonnière - criard - plenty - christal
soulager guérit - aimer - infirmière
mot

Stéphane Savoye

**15 / 04 / 2003 à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

à vos marques

tutoyer le lecteur

les ateliers du rilge

[collectif]

Ð

La conque ▮



L'ennui est survenu avec son mauvais rire de mort-vivant. Je l'ai aperçu car j'étais tapi derrière. Le bruit incessant des vagues avait presque effacé le rivage. Votre regard surpris ne semblait cependant pas la gêner, même si elle l'avait incidemment aperçu. Moi-même, je faisais mine de lire un extrait du journal d'Anaïs Nin afin de mieux me perdre dans un quotidien différent, un quotidien anachronique. Doucement, elle s'est alors poussée afin de lui faire une place. L'éclairage halogène accentuait la dureté de ses traits émaciés. Ses longs cheveux flamboyants qui retombaient en mèches folles voilaient l'éclat glauque de ses yeux. Son regard vous a balayé, charriant de ci, de là, un immense vide. Comme des poissons à vau-l'eau, ses mains pianotaient au-dessus de la table. Elles effleuraient le merisier avec un bruit mat, saccadé et répétitif. J'ai regardé l'intrus qui s'installait à ses côtés, pesamment. Il occupait largement plus que sa place. Quelconque et de taille moyenne, il portait de petites lunettes cerclées d'intellectuel et sa calvitie précoce lui conférait un air d'entre deux airs, d'entre deux

eaux, d'entre deux âges. Tout comme moi, vous l'avez vu subrepticement se pencher. Vous, placé face à la scène et camouflé dans l'obscurité ambiante, noyé dans l'épouvantable silence de plomb fondu, preniez tous les repères possibles afin de mieux comprendre tandis que j'étais comme en exergue et ne pouvais que supputer ce qui se passait sur leurs pauvres visages. Elle a fait non en dodelinant de la tête. Certainement que la magie des mots n'avait pas fonctionné. Je ne voyais que ça, sa tête, coiffée d'une chevelure sauvage, secouée comme une mer enfiévrée. Il m'est venu à l'idée qu'elle était morte-vivante. Vous-même avez pu juger de son immense désintérêt. Peut-être n'auraient-ils jamais dû se rencontrer, c'est du moins la réflexion que je me suis instamment faite. C'est là qu'il l'a mangée du regard, après avoir tenté de percer le secret ombreux de la salle. Déjà, son regard avait pris une fixité dérisoire. Elle a juste eu un mauvais rire, un rire de morte-vivante, puis elle s'est effondrée, à même vos yeux, attristée, nue, indécente.

Nicole Neaud

On le surnomme l'ogre, non pas parce qu'il dévore les enfants mais plutôt parce qu'il grignote petit à petit les mots qui sortent de votre bouche. Souvenez-vous de nos premières rencontres, il vous faisait trembler de honte à chaque phrase mal construite. Il pensait tellement fort qu'il vous interdisait de penser, il vous faisait paraître, là où vous n'étiez pas et pourtant, vous y étiez.

L'orage venait d'éclater, il pleuvait à grosses gouttes, la terrasse allait être inondée... Vous étiez las, confus de toute pensée devant ces mots qui coulaient le long des murs jusque sous vos chaussures, il les déversait, sûr de lui, tout en buvant ce verre que vous lui aviez versé. Il ne se trompe jamais lui, il a le savoir, il a l'éducation, vous, vous avez le tort et la déraison. Vous imaginez un peu quel être vous côtoie parfois.

En dehors de la confusion de vos sens, vous l'admiriez n'est-ce pas ? Pourtant l'ogre continuait à grignoter tous vos maux et vous recrachait les mauvais, pourquoi d'après vous prenait-il ce soin ? Serait-il devin ou encore médecin ?

Mériem

Comme de l'oubli, comme cet oubli qui te lime, rase ta langue de près, à nu ; te blanchit au matin. Bielle, blottie sous les draps avec sa part d'oubli, énumérait ses membres. Énumérait, avec cette glorieuse satisfaction d'être à nouveau **complète**. Bien sûr, elle aurait à franchir, à nouveau. Mais plus tard, pas maintenant.

Avec la sorte de courage dont parle le poète, Bielle s'immisça lentement dans le réel, dans la matière, enfin dans ce que nous nommons, édifions, décidons tels. Tendue, debout en serre-joint, elle fit mine de bâtir, colmater, résoudre, de coutume. Le jour martelait des visages, piquetait l'horizon de rumeurs – entre soldats mâchés au loin, entassements et rognures de béton coulés dans les rigoles – ; elle franchirait, sûrement.

Comme de l'oubli. Il glissait en silence, rampant plus rampant que n'importe quel rampant, que ces rampants que tu guettes, la nuit, en bordure de ton lit. Bielle, toute de hâte, feinte, mais de hâte, ne prit pas garde, ne le vit pas surgir. Et c'est en hameçon sonore qu'il vint la fendre, la tirer et la fendre, un hiatus.

Guillonne

« Attention mesdames et messieurs dans un instant ça va commencer ». Encore cette foutue musique qui n'en finit pas. Je m'échappe et vous me regardez. Mes narines remuent au rythme de mes pattes qui vont et viennent pour m'enfuir. Mais vous m'avez enrhumé, je saute aussi loin que je le peux mais les sons montent alors je redescends. Prudemment, les yeux guettant chacun de vos mouvements. Vous savez bien que m'en irai. Vous savez très bien que je déteste cette chanson. Mais vous continuez, espèce d'animal. Sans répit. Heureusement, je suis agile, souple et jeune. Vous ne me faites pas peur. La chasse est un sport de chat, pas d'homme. Je suis le descendant du lion, moi. Et vous ? Ah oui du singe. Qui va rouler l'autre ? Qui est le plus fort ? Vous essayez de m'apprivoiser avec vos douceurs, vos laits U.H.T. et vous pensez que ça suffit ! Et bien non. Il me faut plus, à commencer par de la grande musique, du Bach ou du Mozart, voyez-vous. J'ai une ouïe développée, moi. En parlant d'ouï, j'avais pas dit oui pour être capturé comme vous l'avez lâchement fait. Je m'en fiche, maintenant vous êtes tout balaféré. Mes griffes sont acérées, je suis prêt au combat. Vous entendez ! Donc je disais que j'aimais Mozart, mais aussi les saumons et les gourmets de chez RonRon. Un nid douillet, ma liberté pour me promener, flâner et séduire chattes et minettes aux abois. Écoutez bien, je ne me cantonnerai pas à 25 mètres carré et au changement de litière toutes les semaines. Je veux le grand air. Le

choix, un monde à explorer, des maîtres à choisir. Un amour à donner. Pas que l'on me force à donner sous prétexte qu'il y ait des croquettes fondantes dans mon écuelle et que vous m'avez bien emmené au vétérinaire pour les piqûres nécessaires. Vous êtes des Monstres ; ce conformisme, gardez-le, je ne sais pas, moi, pour vous acheter un chien. Quel affront ! Et puis changez de musique. Une vie de chat est beaucoup plus longue qu'une vie d'homme alors accordez vos chaînes Hi-Fi et en avant la musique de la passion. Ça apaisera. Quand viendra le temps de votre retraite vous comprendrez mieux. Tous avec des sonotones, vous serez. La musique outrage, c'est pour vous aussi, comment croyez-vous que je me suis maintenu ? Mais c'est Mozart qui a rendu tout possible. Avant Mozart — le silence. Quitte à choisir entre de la musique pop ou du silence, optez pour la deuxième solution, vous y gagnerez en intelligence et en sagesse. Suivez donc mon exemple. Un regard de star, un pelage parfait, de l'exercice ; pas de complication. Vous désirez gagner au moins dix ans en longévité. Vous avez quelque chose du chat parfois, vous ronronnez la nuit sous les caresses. Faites le RonRon, en musique si vous voulez. En fait vous n'êtes pas si mauvais mais je ne suis pas vous, Dieu me protège, et vous ne serez jamais moi. Allez, venez, je vous laisse me caresser, voilà, c'est ça. Je vais vous apprendre. Première chose : la musique.

Stéphane Savoye

Musique de chats

Je suis un soldat en fin de guerre. J'ai égaré ma compagnie, mon sac à dos et ma carabine et, enfin, je suis moi-même perdu. Vous voyez le tableau ? Je marche dans la ville depuis quelques heures, je ne parle pas la langue de ses habitants et, de toute façon, je n'en vois guère dans les rues. Ils se terrent sans doute dans les maisons en ruines ; ils me guettent peut-être. Vous pensez qu'ils ont peur ?

Pourtant je suis tout ce qu'il y a de plus vulnérable, j'ai des regrets et des souvenirs en bataille. Vous ne pensez pas qu'ils pourraient m'accueillir ? Vous ne vous exprimez pas beaucoup, vous avez sans doute peu de compassion pour moi, peut-être même du mépris.

J'entends des voix. On m'appelle. Ca y est. C'est sûr. Je ne comprends pas ce qu'elles disent mais je crois qu'elles s'adressent à moi. Vous feriez quoi, vous ?

Les voix proviennent de ce qui a dû être un café, un commerce, je ne distingue plus très bien. Il y a une odeur infecte, je n'ose pas m'avancer. Je n'ai plus ma carabine, ni mon couteau. Je n'ose pas y aller. Je me blottis contre le mur et j'attends.

Vous allez vous préparer un café ? Vous êtes bien installés, dans un fauteuil... Vous êtes qui d'abord ?

Finalement je me décide à y aller. Je me lève et me dirige vers une ouverture, dans le mur. Je pénètre dans un sombre couloir, vous sentez cette odeur de cadavre ? J'avance à l'aveuglette, je distingue une lueur et commence à entendre des murmures dans une autre langue. J'arrive. L'odeur putride s'estompe. J'entre dans une petite salle épargnée par les bombes.

Vous êtes là. Vous me proposez un café.

Je fuis une ville

Nicolas

Sin Emma c'est chagrin chagrine

Il y a comme une lueur de soleil entre les volets. Elle se projette sur le mur.

Ca arrive souvent de se surprendre à faire de ses mains, des animaux sur un mur.

La lumière tape sur vos mains qui en captent les particules. Votre petit doigt se réveille, corne droite d'un escargot.

L'émerveillement toujours naissant au creux des yeux.

Des bruitages accompagnent vos gestes, d'abord discrets puis de plus en plus étonnants, détonants.

Aujourd'hui encore il est là, dans son lit, à jouer avec le noir.

Un ombre de mélancolie au creux du lit, Emma est partie.

Laura R.

C'est malin. Je te l'avais dit on ne met pas de cumin dans ce plat. Tu vois bien le frigo est vide. Je n'ai pas fait les commissions. Tu n'avais pas fait la liste. D'ailleurs ta liste était longue. Je n'aurai jamais le temps de finir tout cela. En ce moment j'ai envie de faire une pause. La pause café bien que je ne doive plus boire de café. Hier, on y était avec Paul et est arrivée une jeune femme aux cheveux houblon. Ca nous a fait boire une bière. Tu vois qu'on y arrive. Ca je peux le rayer de la liste. Mais toi tu as oublié d'acheter du shampoing. Remarque c'est tout aussi bien car tu peux l'écrire pour que tu n'oublies pas. C'est du shampoing aux herbes que je prends. Il est fait à Marseille, comme le savon. J'y suis allée la semaine dernière et je me suis arrêtée au marché. Tu te rappelles tu y allais quand tu étais à la fac. Tu mangeais exotique à ce moment. J'ai encore un pot de gingembre confit. Tu en veux un bout ? Je te promets, ça donne la patate. Tiens il faudrait écrire sur la liste : patate douce. Il y a longtemps que j'en ai pas mangé. Demain tu seras parti déjà. Dommage. Je te l'aurais fait découvrir. Il y a trop longtemps que j'en parle et tu serais parti avec des cheveux bien propres et bien luisants. C'est dégueu quand ça reluit de trop. Tu as vu. Enfin, il faut que je t'en parle avant. Il y avait cette femme avec une voix d'ange. C'était bouleversant. Enfin, une voix d'ange, les anges ne parlent pas. Si. C'est drôle de dire cela. Mais reviens dans quinze jours et j'aurai toujours du gingembre confit pour toi. Tu pourras me trouver une recette. J'ai même celle du boudin aux pommes, tu t'imagines. Je ne la fais jamais. J'aime pas ça. Ca me rappelle trop mon enfance, on mange chez une copine de ma grand-mère et elle nous donne cette espèce de truc noir dans l'assiette. Jamais on mange quelque chose de noir. Et puis il y avait cette lumière, comme celle du frigo qui est vide, qui fait que le bout de boudin relit dans son assiette. Tu te rappelles quand ça reluit de trop c'est dégoûtant.



← Ca doit venir de ce souvenir. J'aimerais ta recette de ce plat qu'on a mangé chez ton copain Adrian. Il va bien. Il habite à Amiens maintenant, il est pharmacien. Si cela se trouve il n'a plus de recette car il en fait d'autres avec des drogues. Moi je me méfie toujours des pharmaciens. C'est pas des gens comme les autres. Oui n'oublie pas d'en mettre sur la liste. En même temps tu peux acheter des Doliprane, pour les copains qui en demandent des fois après une cuite. Apparemment ça fait effet. Il est bientôt huit heures, tu vas bientôt pouvoir y aller. A ma place. Je serais sympa. Pendant ce temps-là qu'est-ce que je pourrais bien faire ? Téléphoner. Non j'ai pas envie. Tiens, je te donnerai le numéro d'Adrian, au cas où tu veux lui téléphoner pour la recette. Non, on a abandonné cette idée mais tu peux toujours l'inviter pour un boudin aux pommes. Un pharmacien devant un bout de boudin aux pommes. Du jamais vu. Enfin, pour moi. C'est vrai qu'il faudrait que je côtoie les pharmaciens. Bon ils m'énervent ceux-là. Pourquoi cette obsession de la pharmacie ? Je ne suis pas sortie avec un. Jamais eu envie d'être pharmacienne. Ah si. Attends. Que je réfléchisse bien. Si, à un moment donné j'ai voulu être chimiste, à cause de deux produits qu'on a mélangé à l'école et ça a fait de la fumée, un peu épaisse d'ailleurs, et je me souviens ça a fait une substance jaunâtre. Ca m'avait plu. Ouah. Même effet quand j'ai commencé à faire de la mayonnaise, sauf que là, je m'en souviens, ma mère m'avait avertie du problème d'être jeune et de faire la mayonnaise. Ca m'a toujours semblé bizarre cette histoire. Alors c'est ça. Maintenant je comprends. Youpi ! Bon pour la peine, eh bien ce soir je t'invite au restaurant chinois et vive les recettes de la tarte à la fraise. Délicat, ça, non ?

Chantal__e

22 / 04 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

de quoi trembler

du nécessaire au superflu



les ateliers du rilge

[collectif]

D

La conque ▯

Un épithète claque et fouette la consonance mitoyenne. Laquelle rentre alors en résonance avec le 'O' de la ligne du dessus. Le verbe s'y met et lui répond deux tons au dessus. Le sujet raisonne. L'ensemble fend l'air et m'atteint juste derrière la tempe gauche. Mon échine tremblote. Pendant un temps qui me semble très long mon cerveau se fige. Un hoquet. Un contretemps. Léger. Puis. D'un coup le tressaillement d'une synapse se répand, se propage diffuse progressivement sans baisser d'amplitude.

Jérôme Q.

La vie d'Amadis se déroula depuis sa naissance, par une croissance rapide puis ralentie progressivement par quelques tremblements occasionnels s'intensifiant jusqu'à déboucher sur sa mort lente vécue comme un soulagement définitif.

Au cours de sa vie Amadis mélangea tout.

A un moment l'homme s'acheta une voiture neuve et consacra une partie non négligeable de son temps à passer de la première au point mort car naturellement des embouteillages ralentissaient son accession aux zones d'activités commerciales. L'homme vendit longtemps des sandwiches composés d'une tranche d'épaule la plus fine possible dans le but de maximiser son profit.

Plus tard, Amadis accéda à la propriété d'une portion de lotissement entourée d'un mur très haut.

A table avec ses invités, un jour de sa retraite, Amadis asséna : « c'est magouille et compagnie ! »

A la fin de sa vie Amadis voulut dire une dernière parole mais il n'en eut pas le temps.

Nicolas

C e j o u r i n c r o y a b l e , i n v i v a b l e
 Incroyable comment tout change en un jour, en quelques heures
 T o u t ... a n é a n t i
 Pourtant, le matin : réveil et tout le rituel - normal.
 A peine quelques minutes et tout est OK.
 Puis, trou de mémoire ; plus de souvenir.
 Pourquoi ? Peut-être parce que trop routinier, trop banal.
 L'heure du devoir sonne - faut le faire avant d'aborder la route,
 l a l o n g u e r o u t e .
 La peur de la foudre venant de cet homme à terre pousse à
 l ' a c t e : l a r e s p o n s a b i l i t é .
 Responsabilité mêlée à amour, dévotion, espoir.
 Attention ! Perturbations dans l'air. L'heure passe.
 F a u t y a l l e r m a i n t e n a n t .

Une heure, deux heures, le poids de la chaleur
 E t ç a r o u l e , ç a r o u l e .
 Fatalité ! Oubli grave... L'immobilité prend alors le dessus : ça
 d o i t ê t r e l a p e u r .
 C a y e s t - d e s t i n a t i o n a t t e i n t e
 Le ventre noué, la gorge serrée, la vieille porte de la chambre
 i n f e r n a l e s ' a p p r o c h e .
 L'homme avait les yeux ouverts, mais noyés dans la douleur.
 C e t h o m m e s ' a p p e l a i t S y l v a i n .
 Sylvain mangeait de la main des autres.
 Sylvain buvait de la main des autres.
 C'était les autres qui retenaient Sylvain.
 Puis, panique totale - Sylvain refuse, Sylvain n'en peut plus.
 Sylvain s'écroule devant des yeux impuissants.
 Tout ce tremblement n'a duré que quelques minutes.
 A peine quelques minutes et plus rien n'allait.
 Le temps s'est arrêté, sans que l'oubli soit sanctionné.

Aradhna

Qelba tnyx, ac zivof gadj !? Ohm kupur,
 wis degoj wallk. Ektab tōn ektoub, myb
 sintan run', al dagaj vin rq'tob. Shass :
 tanyz degoj, ohm kupur wiis ohm kupur...

Guillonne

Durée
 Le monde partout
 Être loin de l'esprit
 Pas de vertige, tout est solide dans l'apparence
 Survol
 Résorption du forclos au fond de la croûte
 Sans miroitement
 Une dissolution presque panthéiste apaise
 Monstre dans le noir égale phénomène mental
 Observer le mille pattes de la peur
 Observer de côté le coloriage d'un étouffement
 Son chatolement partie prenante et partie rejetée
 Sans connexion limbique
 espacement
 effacement

Macha

Silhouette. Chouette. Une robe déshabillée ouverte sur le corps d'Emma, ses dessous nous révèlent. Sa pudeur et son audace aussi. Emma gagnerait à s'habiller de froufrou. Ou y gagnerait son observateur indiscret et pervers ? Question ouverte ; réponse certaine. Un regard, du maquillage, un sourire, la musique et puis un tremblement... un vrombissement. Emma reste impassible. Son observateur vibre de tous ses membres. Cette silhouette enivre, élimine les intrus, les perdants, et a choisi l'observateur. Emma n'a rien choisi. Mais le jazz du corps et le diable des yeux de son observateur se sont connectés. Destination : alchimie. Vidange de l'âme, massage du corps, endorphines gloutonnes qui n'en finissent pas de se fouetter pour épouser les délices d'un autre corps.

Stéphane Savoye

Dans les encoignures étroites de la vieille fenêtre à meneaux, une légère opacité perdurait encore. Le rythme, ce lien essentiel qui réunit les sons et forme leurs épousailles, s'était hélas enfui et la gymnopédie égrenait lentement ses notes cristallines, plus lentement que ne l'aurait voulu l'usage.

Ces moments-là...

Folâtrer dans une nature où les couleurs les plus variées et les plus insolites se mêlent. Je m'étends, bras et jambes écartés pour occuper le maximum d'espace. Sentie les piqures des herbes sur ma peau. Je me tourne sur le ventre et remarque une petite coccinelle. Je la suis du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse de mon champ de vision.

De nouveau sur le dos, je me perds dans le ciel. Une grande, une petite, une qui trotte. Peu m'importe.

Les Parques n'existent pas ce soir.

Leur mélopée accompagnait mollement son regard jusqu'aux collines violacées, par-delà l'immensité lavande. Les odeurs subtiles qui enchantaient la campagne méditerranéenne ne lui parvenaient point. Pas davantage les piailllements des oiseaux.

Les grandes falaises de roches claires, songea-t-elle, aboutissent vraisemblablement à la plage. Là-bas les notes de Satie auraient rencontré un écho favorable, sorte de bouteille à la mer en vue de jours inéluctables certes mais par trop lointains. Restait ce quotidien meurtri au tracé aléatoire, cette survie indiscutée de l'instant.

Nicole Neaud

Comme un tableau moderne, abstrait. Aucune forme connue pour se rattraper aux sens communs. Le corps et l'esprit le vivent, en profondeur. Les mots résonnent, percutent l'âme, non les yeux ou les oreilles, non les tympons ou la rétine. C'est là qu'est le tremblement. Dans la fragilité des mots que le sens n'habite plus. Ainsi déliés, ils pourraient disparaître, mais, plus forts au contraire, les voila à jamais réunis. Une madeleine n'est rien. Celle de Proust ouvre un monde.

Frédéric

29 / 04 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

perplexités



les ateliers du rilge

[collectif]

Ð

La conque 

— ÉPILOGUE —

L'employée de la compagnie a probablement senti ma nervosité et décidé de jouer avec ma tête. Sa voix suave et fleurie m'annonce qu'elle me gratifie d'une vingtaine de minutes supplémentaires pour faire le point.

Vingt minutes pour revoir son visage à elle, revoir ses mains, ses hanches et ses yeux. Je me souviens qu'ils sont très beaux mais ne peux me décider sur la couleur qu'ils avaient autrefois. Elle m'a dit qu'elle arriverait ce jour, cette heure. Elle ne m'a dit ni pourquoi, ni pourquoi maintenant. Je fume. Fume-t-elle ? Elle fumait avant.

Je lui dirais. Non. Non, il vaut mieux ne rien dire. Courir vers elle, l'enlacer sans ouvrir la bouche. Juste les bras.

Elle arrêtera mon geste d'une grimace ou d'un air contrit et alors je saurai. Je saurai, mais sans être sûr. A moins que.

Je marche vers elle le long du quai, répète mes pas, prends quelques marques.

Je serai déterminé. Froid, mais ouvert, pas trop distant. Juste prêt.

- Alors ?

- Alors quoi ? répondra-t-elle et je ne saurai quoi dire. Elle se lovera contre moi et alors je saurai. Elle regardera distraitement un groupe de voyageurs agités et répondra : « Ca va ? ». Et alors je ne saurai plus.

Encore trois minutes. Dans trois minutes je saurai.

Jérôme Q.

Y'a bon les mots

J'ai faim, j'ai le ventre vide. Y'a bon, les mots. Ah bon ? En veux-tu ? ... En voilà ! Mots-sardines, mots-anchois, mots-maquereaux, des gros mots, quoi. Un bordel de mots. C'est pas des mots, ça, ça pue ! Où ils sont, les mots ? En carafe, en wagon-lit ? Sur la table ? ... Ouvre-là, cette boîte, nom de dieu ! Sont partis. Ah bon ? Tant pis. J'ai faim, j'ai le ventre vide.

Nicole Neaud

Lourde massive
Confusion du bord
Ventre comme une eau vive
idée fixe des lieux nacrés
leur échapper
transparente intensité
métamorphose me tue à la
découverte des genres

image dans les reflets
avec cette régularité qui capte
le cadran d'usine
me survivra
sans nécessité
mais foyer rougeoyant
à côté du propos

Macha

Odeur qui roule son *rizla croix* / odeur s'écroule et froid aux pieds
Puissant, le meublé en bois envolé de ses branches
livres de tant de langues
toute date contredite
aucune contrefaçon
ancien et nouveau ensemble en étroit voisinage
éructation légère
légère embolie du temps
Du bois prendre les briques
Nous n'irons plus au bois
les livres sont comptés jusqu'au fac-similé de leur frise
langue ininterrompue au réchaud des délices
Dents des fenêtres, canines des arbres
langue sans fracture à jeter en pâture aux rayonnages
Aimer le rouge froissé d'un foulard
si possible plus de fac-similé
Toute date contredite
Rogner les ascendances
Jusqu'à ce bric-à-brac
attirant

Macha

Mouvements

Face à lui, le vent. Le vent qui soulève des petites colonnes de sable qui vont en s'étirant.
Il sent les grains crisser dans sa bouche et leurs douces morsures sur son visage.
Le cheveux plaqués en arrière, il brave l'invisible.
Il esquisse un geste. Cela le fait reculer de quelques mètres.
Le sommet de son crâne offert au vent, il avance mécaniquement.
Quelque chose.
Il relève la tête, regarde et sourit face à lui.

courant d'air

Je marchais en silence, intérieure.
Absence dans la tête,
Juste un vide enveloppé d'une présence, physique.
La mienne, ou peut-être même plus.
Reliée au monde par le geste, unique conscience de soi.

Et puis, un courant d'air. Une bouffée de bruissements,
de chuchotements.
Arrêt.
La barrière au monde se fissure délicatement.
Des voix, vivantes comme des rires, des rencontres de
glace et, au creux du frémissement, des notes légères
s'éclipsent.
Des images et des sons plein la tête et deux grands
yeux ouverts sur le lieu.

Laura R.

La nébuleuse et le tamis

Loin du marbre, la térébrante nuée.
Foreuse. Décline ces galeries de pharynx à sphincter.
D'atmosphère, le clapotis vagal propice à la nausée.
Oxymérique, l'onduleuse présence. Épaisse. [ph neutre]
Bleu prussien d'où affleurent de grandes bolées de rires, en lents
et spasmodiques courants.

Guillonne

Balançoire du soir

Il est neuf heures. La nuit vient de tomber et je bouge, emporté par une vague interne qui me force à marcher. J'avance à pas d'homme pressé et croise un maximum de monde. Eux semblent heureux. Les réverbères les guident. Ils sont en groupe. Je suis seul. Chrysalide m'a ordonné de rentrer tôt. Elle vient de tuer son père. Elle nettoie en ce moment le sang qui a giclé lors de l'altercation. Qu'est-ce qu'il a à me regarder ? Ca ce voit tant que ça que ça ne va pas ? J'avance toujours mais je les regarde avec obstination. Ils parlaient fort au début. Leur groupe s'est compacté. Leurs yeux sont ouverts et me regardent comme une bête enragée. Je me doute qu'ils savent, qu'ils comprennent que quelque chose ne va pas, ne tourne plus. Mais je ne peux pas faire autrement que les regarder. Ma mère me disait toujours, enfant : « ne fixe pas les gens, tu vois bien que cela les défrise ». Mon front plissé et suant me fait mal, mes yeux ne m'obéissent plus. Je les toise et je

cours pour leur échapper. Chrysalide m'avait dit que j'arriverais à affronter mes peurs et mes doutes ; que je m'épanouirais dans son monde. Elle avait raison. Avec l'envol que je viens de prendre, personne ne peut me rattraper. Et pourtant, j'entends des pas derrière moi. Je me retourne. Il n'y a personne. Je suis à l'arrêt et ma main cogne dur sur du bois. Une porte s'ouvre et Chrysalide est là souriante aimante, un tablier et des produits ménagers à la main. Mon poulx décélère. Je respire, l'embrasse, ferme la porte d'entrée et violemment la plaque contre le mur de la cuisine. Je lui fais l'amour. Je suis de nouveau en contrôle. Elle m'aime je l'aime. Que demander de plus ? Son père était un vieux con. Dans un sens elle nous a rendu service. Mais même froid il va nous faire chier ce con-là. On va devoir investir dans un autre congélateur et ça je vais encore devoir suer sang et eau pour nous payer ça.

Stéphane Savoye

J'entrevois un silence qui est lourd de sens. Qui gronde mais qui retombe pour devenir compréhension donc vide de sens.

Qu'est-ce que le silence sinon l'inconnu ; même pas l'horreur, même pas une surprise, mais le doute, le mystère. Une certaine aventure qui s'offre à nous. A capter. A assouvir. Le silence c'est l'or de la parole, un répit dans des flaques d'idées. Le calme peut-être, l'angoisse peut-être, le cauchemar, l'ennui et le désir. Le silence fonctionne comme un navire emporté par les flots de nos idées. Si elles sont tristes, le silence devient triste, si c'est un silence d'esthète les pensées deviennent telles. L'un correspond à l'avancée de l'autre. L'autre le rejoint et le transforme. Le silence c'est l'accalmie avant le tremblement, une douce mélodie cristalline qui enrichit ou innove. Le tremblement cause le silence avant l'action.

06 / 05 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

les ateliers du rilge

lunaisons

Valiser le langage

[collectif]

Ð

La conque



Demain Super Action pas là Cool ?
 Hein ? L'expérience de la pré-parole de la peu pré-parole, ce truc, double truc
 Double truc ? Double truc pas fragile pas fragile. Pas Fou ! Pas là pas vie
 pas vie super joli. Action !
 Pour très vivant, survivant, de l'idée et demain demain, le plus fou.
 C'est fou, mégamégafou. Un truc truc pré vivant jusqu'à pas là du tout !
 Mais après après avant demain, pas parole fragile, pas rôle
 Peut-être, mais avant après demain, truc truc chocolat cool cool
 Jojoli chocolat, réaction engagée justelà.
 Celà parole. Là là et là joli. Au delà double plus joli.
 Au delà de quoi, de la plus parde, de la plus parabole. Le Vivant est fragile.
 C'est une jolidée. Demdemdemain, le vivant est truc, le non truc est vivant.
 Et le chocolat est chocolat.
 Le choco l'a...

Jérôme Q. & Laura R.

Vivre Polairemonde, doute pris du monde monde.

Il t
e
n
t
a
c
u
l
e vers Polaire monde.

Nondoute, Polaire monde monde vrai.
Eau vive, Polaire Monde, non doute.

Prendre son doute vrai vers Tentacule Monde. Il vive son Polairevrai, vrai monde, eau doute ! Vrai monde eau doute ! Tentacule déprise, il polaire vive, vrai monde, Tentacule monde ! Vrai monde, Tentacule monde...

Il prend son aller vers

il
eau
vrai
doute
polaire
polaire
doute
vive
eau
il

Guillonne B. & Nicolas S.

Par une attouchade, dans son sectarium, entre son vaa et son vient,
 elle se décida de chanter son *vene venatum*. Premier atout.
 L'usec de son véhicule prêt.
 L'avenir dans le versant sec de l'espoir.
 Tout était convenu par la forme de la sécatrice.
 Appel : « va le temps. » entendu.
 L'heure de ne plus venir.
 Section d'instant fini. Atterrissage. sec-ement
 Aimant aux pieds pour ne plus s'en aller.
 Contoucher une nouvelle vie.
 Pour y parvenir, vivre : vé-nus : le conditionnel de venir avec nous.
 Au touchement de l'autre, le monde est vaste, l'a-venir, où se
 trouver ?
 Dans le ressec de soi-même.
 Pays où il n'y a plus de larmes — le cœur sec.
 le rouge ne se liquéfie plus.
 une touchade.
 Sortie du sec-terre-sectaire-Taire le sec, c'est mouiller son devenir.
 Ce pays nous le prouvera ? Se promener sur l'a-venue, être la
 première venue.
 Crever la virginité de cette immensité. Ce n'était pas convenable —
 Soyez aimable. Elle partouche son temps de ne plus y penser.
 Immobile.

Chantal____e

Immensité d'un mensonge

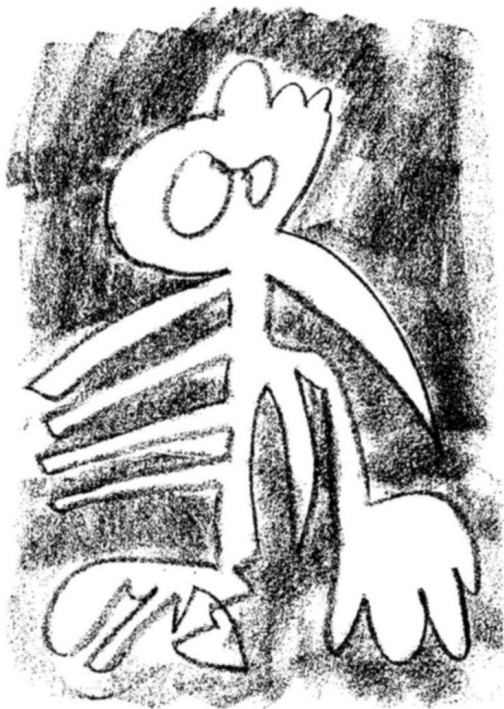
Rien ne sert de voiler le cul nu de la lune,
Ses senteurs intimes, ses brises en émoi, ses brillances moirées.
Rien ne sert de grimer le cul nu de la lune.
Rien ne sert de rimer
Rien ne sert d'admirer
Le cul nu de la lune
Vrai, c'est juste un cul.
La lune.

Nicole Neaud

13 / 05 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles



prétendre oublier

[collectif]

Ð

La conque ▯

Monsieur,

Si je prends la plume aujourd'hui, c'est d'une main nerveuse et sauvageonne dont les tressautements trahissent mon émotion.

Il était une fois un lieu que vous prétendez ne pas connaître. Il était une fois une période trouble où se confrontaient les pensées neuves et dissonantes. Le tumulte d'oppositions féroces, le brouhaha de multiples contestations vibrail alors sans discontinuer. La Magie du débat, l'ivresse de l'instant, tout vibrail, bourdonnail autour de nous.

Débarquées sans enjeu en cette feria incessante, nous perdîmes rapidement pied. Plusieurs fois nous crûmes au naufrage, à l'abandon. Naviguant à vue d'un prophète à l'autre, s'extirpant avec peine de débats houleux, luttant entre courants majoritaires et contre-pouvoirs rebelles, nous sombrions lentement dans la folie.

Quand nous aperçûmes la lueur de votre aura, la splendeur de votre tour. La netteté de vos prétentions illuminait le matin émergeant. Nous avions trouvé un sauveur et nous vîmes à vous. La suite de cette histoire vous est familière. L'Histoire vous a depuis oublié.

Pas nous.

Solange naquit quelques mois plus tard. Je tenais à vous annoncer fièrement, Monsieur, qu'elle hérita tout de vous et n'est, telle son père, qu'un mensonge.

Jérôme Q.

Nous fûmes grands, nous fûmes beaux, nous fûmes forts. Et nous régnâmes en maîtres sans partage sur ce vaste empire. Je me souviens. Je me souviens des tremblements compulsifs des badauds qui se risquaient à croiser nos pas, des bégaiements de nos interlocuteurs. Pas un, entendez-moi, pas un qui n'ose imaginer lever les yeux sur notre passage. Je me souviens de tout. de tous. Pas un mot adressé qui ne nous soit adressé sans déférence et révérence. Nous dominions. Tout. Tous. Un état de grâce. Une suprématie tacite et absolue. Je revois leurs regards qui exprimaient leur soumission cent fois, mille fois plus sincèrement que les louanges qui les accompagnaient. Je n'ai jamais vraiment prêté ces dernières d'ailleurs. Je pense même les avoir oubliées pour la plupart.

Mais les yeux! Leurs yeux suintaient la peur, la panique même. D'un battement de cil j'aurais alors pu les balayer. Je ne fis pas. Par pitié ? Non. Par plaisir, bien sûr. Pour jouir encore et encore de leur soumission. Pour sentir encore le pouvoir inonder mon front et couler dans mes veines.

Mais les hommes oublient. Oublient tout. Leur crâne n'est qu'une éponge dont les souvenirs suintent quand on la presse. Aujourd'hui? Rien. Je déambule au milieu d'eux. Pas un ne me regarde, ni même ne me voit. Nous avons quitté l'Histoire. Comment ?

Je ne sais plus.

Jérôme Q.

Le carrefour. Le plus grand. L'inégalable. Je prétends que c'est celui où la mort rencontre le chemin de la vie.

Je m'y tiens en sentinelle. Dressé sur le bas côté. Droit comme une faux. Un tic-tac insistant égrène les instants. Aucune bifurcation à ce carrefour, point d'embranchement. Avant, c'était. Après, ce n'est plus. Ce n'est pas rien !

Un carrefour continue, comme une rue qui changerait soudain de nom. Je suis sûr qu'elle semble toujours sans fin et que, tous, nous ne faisons que nous précipiter vers le grand embouteillage. Je suis sûr que c'est l'unique raison de la vie : il y a trop de monde qui se précipite vers la mort.

Je les observe tous, là ; vieux en pyjama, vieilles suicidées, petit chien écrasé... Alignés, ils se délestent de leur vie et passent sous mon nez. Le temps nécessaire au trépas, le retard accumulé dans le traitement des mourants... voilà ce qui garantit la vie.

Remontant cette ligne de vie, mon regard se perd au loin. Enfants, femmes ou hommes, animaux ou plantes, la création tout entière s'amoncelle en ce point.

Soudain cette pensée : je dois y être aussi, précédé et suivi, dans cette file de vie ! Qui m'y encadre ? Qu'est-ce qui m'entoure ? Un baobab géant, né il y a mille ans ? Un enfant aux yeux bleus, tout juste né ? Une femme morte

en couche ? Son mari effondré ? Je prétends être loin, peut-être suis-je à portée de vue.

Ce n'étaient que des fantômes, qui se pressaient aux portes de mon délire. Alignés jusqu'à l'horizon, prisonniers en marche, forcés d'avancer vers l'instant de leur mort. Soudain, me voici libéré. Je ne m'y trouve donc pas. Je ne peux m'apercevoir. J'observais la file des vivants s'égrenant vers la mort, craignant à chaque visage d'apercevoir ces traits si souvent aperçus, si souvent regardés, mais jamais vraiment vus : mon visage inconnu, perdu dans le lointain.

Je m'y étais pris, à ce jeu de l'esprit. Me voilà à nouveau seul et unique. Dans l'horizon de mes pensées se laisse encore apercevoir la file des condamnés, mais ce sont des fantômes, des chimères qui s'alignent.

Je les vois encore, leurs grands yeux implorants, leurs pupilles contractées, leurs prunelles ternes, leurs cils tombants, leurs paupières grises, leurs orbites gonflés, leurs fronts en sueurs, leurs visages hagards, leurs membres tombant, leurs corps ployés sous le poids de la vie bientôt abandonnée. Ces vivants bientôt morts, je n'en fais plus le compte. J'étais un témoin bien gênant de ce grand génocide, le bourreau suprême vient de me libérer de ce dérangement rôle d'observateur.

Frédéric

Dans un état de nausée dû à l'exposition prolongée aux gaz d'échappement, je lui demande un cageot de tomates fraîchement coupées, odorantes, juteuses, éclatantes.

Puis j'attends. Je me rassois par terre, sur le trottoir. Je repense à la façon dont je lui ai parlé quand j'ai formulé ma demande pour vérifier que je n'ai pas fait de fautes d'expression orale ou commis de lourdeur de style, quand soudain un de ces types qui lavent les pare-brise aux feux rouges se précipite sur moi muni d'un dictionnaire des synonymes. Je le congédie avec brutalité non sans l'avoir sermonné pour son snobisme. Je lui demande de détruire illico son bel ouvrage sur le trottoir et il s'exécute.

Puis je me rassois par terre. Mais sur un petit caniche blanc qui traînait au bout d'une laisse et que je n'avais pas vu. Je glisse discrètement ses restes à l'arrière d'une décapotable rouge garée là, quand j'aperçois la fille aux tomates. Elle revient, je ne m'y attendais pas. Elle a oublié les tomates. Je lui dis que c'est sans importance.

Elle me dit qu'elle a oublié qui j'étais.

J'ose prétendre que moi aussi. Elle me demande mon adresse. Je lui donne et elle s'en va. Je la suis discrètement, quand une pensée me distrait sans que j'aie pu l'esquiver. La fille m'échappe et de rage, je décroche un panneau STOP planté sur le trottoir. Rapidement se produisent quelques graves accidents de la circulation qui entament un peu plus mon humeur. Je me rassois par terre, sur le trottoir. Aux ambulanciers, pompiers, policiers qui m'interrogent, j'ose prétendre que je n'y suis pour rien.

Nicolas

Onze heures. J'essaime mal, ne discerne alentour qu'ombres sur ombres, environnées de noir. Je m'immerge, un peu inquiet tout de même.

Clairière, sans doute, OU cercle nu, et des griffes rugueuses. A tâtons, je me laisse glisser. Mes doigts agrippent et saisissent malgré moi – une pierre anguleuse, une poignée d'argile, quelques écorces sèches – dont certaines se fichent en l'interstice de sous les ongles – une touffe de cheveux, des grains rongés d'envie, déjections animales, furies de *grands colères*, jalousies volatiles, extraits d'ambiguïtés, friches mâles en projets, mottes d'angoisse.

En mottes, l'angoisse.

Secoué, *je prends la tangente*. Les pupilles verdies en phosphores chimériques, je me dépends de l'obscur – découvre un bord de monde et vomis tout en vrac. Et les pierres et les ombres et l'envie et l'argile et l'angoisse et les cheveux, les colères, déjections, jalousies friches et

– un craquement

j'ignore où je suis. Je me redresse. En travers de la gorge, mes résidus d'ambiguïté.

Je referme les yeux. Il est temps de marcher.

Je les triture, mes ambiguës. Je triture et malaxe. Clairière, bord de monde, clairière bord de monde. Vomissures, commissures. Ah ! J'ai glissé, pas glissé, tombé nu comme un ver, griffes, sales, griffes vertes, griffes glues. Ah, mais non ! Pas glissé non. Poussé. Ah ah ! Tu crois que je ne t'ai pas vu ? Tu crois que j'ignore tout ? T'ai vu, te dis, t'ai vu. Poussé, le plat du dos, et je penche à tomber, droit, et nu de ver, nu. En montées d'œsophage, c'est ton ambiguïté, qui suinte. Je la CONNAIS. Pupilles au bout des doigts. Pas clairière, non, pas. Juste puits. Ton *puits colère*, ton avide. Quelle heure, tu dis ? Je l'ai su, je l'ai dit à l'instant. Le temps, et ses blanches striures. Je les lis sans encombre, imprimés d'épiderme. Ma peau le parchemine, d'autorité. Clair-voyant, c'est mon nom. Mon véritable nom. C'est la raison, c'est ce qui m'a grippé, aspiré là-dessous. Le certain se déplace, la nuit, en grand silence et reptation glacée. Au tout début, j'ai craint la ruine, le vertige. Je sais bien, l'heure qu'il est, je sais bien. L'ai toujours su. Sous le troisième rocher, il faut creuser. Là où pointe la grue.

Guillonne

Grâce à un juke-box qui criait *y'a d'la joie !*, j'ai fait le tour de la lune. De là-haut, plein de joie, j'ai respiré avec délice l'air qui venait de la terre. D'un coup d'œil j'ai tout vu. Cela semblait minuscule et gigantesque. Paradoxe d'un amour qui n'existait qu'avec le senti et le ressenti. Pareil à un oiseau surplombant sa proie, ronde et pleine de messages et de souvenirs, j'ai pris goût au message de la joyeuse vie qui sommeillait en moi – et qui venait de se réveiller. Un vide submergé de bonheur m'a laissé saoul de liberté et d'enthousiasme, ivre de douceur, en un mot stimulé. Musicalement surtout. La beauté du chant des oiseaux qui volaient dans le ciel et qui chantaient comme moi l'ode à l'envie de l'amour du tout qui rend le souvenir joyeux et les demains heureux et chers. Comme eux, j'ai continué de voler dans la grâce et le sublime. Le vide et le tout.

Stéphane Savoye

20 / 05 / 2002 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

Bonde à fragmentations

Tables & Matières



les ateliers du rigé

[collectif]

Đ

La conque ▽

Première Partie

Où notre jeune premier s'envole vers un avenir radieux

- 1.1 Les sandales et le bermuda
- 1.2 Le canapé vert
- 1.3 De la flûte et des champs
- 1.4 L'ascenseur de service
- 1.5 Née un 31 Juillet
- 1.6 Ce qu'il faut pour faire un Homme

Deuxième Partie

Où notre jeune premier s'invente un avenir radieux

- 2.1 Le col de Thorung-La
- 2.2 Toujours plus à l'Ouest
- 2.3 Un moustique dans la chambre jaune
- 2.4 L'ampoule de la salle de bains
- 2.5 La croisade des boutons
- 2.6 Eden et Polystyrène

Troisième Partie

Où notre jeune premier s'invente un passé radieux

- 3.1 Or jaune et Cuivre brun
- 3.2 Du sable et de l'écume
- 3.3 La bielle et le piston
- 3.4 Un plan fixe et sans travelling
- 3.5 Le combi et la combi
- 3.6 Une vierge et du papier

Je suis né par un beau soir d'Automne au fond d'une confortable vallée où le vent bruisse sur des feuilles d'or jaune et de cuivre brun, dans une maternité de style stalinien qui sert aujourd'hui de rendez-vous lubrique à quelques amoureux jeunes et moins jeunes.

De toute ma vie je ne fis pas grand chose de palpable, consacrant toute l'énergie passant occasionnellement au crible d'une paresse conséquente à la production d'expériences intérieures, au stockage de souvenirs vifs, riches, que ce soit sous forme de flashes, de plans fixes ou d'images mentales dont je conserve en permanence un échantillon sur moi. Ma mort banale pris la forme d'un fait divers quelque peu cocasse, au point de mériter un article sur deux colonnes en page 8 du journal communal, accompagné d'une photo qui reste à ce jour la référence la plus notable à ma modeste contribution à l'épique aventure de l'Humanité.

Première partie – Négation

- 1 – Sentence absolue
- 2 – Dénigrement complaisant
- 3 – Constat d'échec et dépression
- 4 – Conséquence de l'anonymat
- 5 – Oubli ou ignorance ?
- 6 – On s'en fiche !

Deuxième partie – Errements

- 1 – Le paradoxe du continu par rapport au discontinu
- 2 – La condition humaine
- 3 – Grandeur et déchéance

Troisième partie – Révélation

- 1 – Un postulat de base
- 2 – Apparition, révélation
- 3 – Droit à l'oubli
- 4 – Le prisme incontournable
- 5 – Voici un saint

I – Ma plus belle œuvre, fut ma mort. Elle mit fin à une torve insignifiance, une absence d'originalité et une longue attente qui n'amènèrent que frustrations, désillusions et penchants suicidaires. L'accomplissement ultime, pour moi qui attendais la gloire, consista à mourir dans la plus absolue indifférence : aucun proche ne réalisa jamais que ma disparition était définitive ; personne ne souffrit de mon absence, d'abord insoupçonnée puis habituelle ; moi-même, mort, n'avais que faire de cette annonce qui, finalement, ne faisait qu'entériner un état général.

II – Vie insignifiante entrecoupée de réalisations superbes, tel serait le paradoxe qui me mena de la vulve maternelle à la pourriture éternelle.

D'un environnement moite et gluant à l'autre, certains – qui me côtoyèrent – furent les témoins d'actes de bravoure incroyable et de récompenses insoupçonnées d'autres, qui ne me côtoyèrent qu'aux mauvais moments. Le monde de mes proches se partage ainsi entre fidèles intégristes et détracteurs absolus.

III – Oublions mes défauts, mes erreurs, mes errements, peu nombreux au demeurant, pour ne conserver de moi que le noble souvenir d'un être altruiste, brillant et beau. Perversions oubliées, difformités cachées, basses œuvres enterrées, il ne reste de ma vie qu'une perfection admirée. Ceux qui ne me connaissent qu'au travers de ce prisme ont dans leur cœur l'image d'un saint qu'ils idolâtrèrent.

**1/ Évènement divin qui interrompt
le calme préparental**

- ◆ Divin
- ◆ Appelé
- ◆ Malade
- ◆ Sauvé

**2/ L'enfance jeté de cailloux dans
la mare de l'adulte. Fragile et fort,
un vaillant gaillard qui toute sa vie
durant va semer, la fureur, la
passion et des livres par milliers.
Constant et volontaire il va au fil de
ses découvertes puiser dans le puits
de son imagination pour laisser
naître de variés chefs d'œuvre.**

- ◆ Psychothérapie
- ◆ 16ans
- ◆ voilà
- ◆ Vacances et création

**3/ Bref atterrissage d'un papillon
de la littérature mondiale. Electricité,
atomes, ions et chimie se sont
décidés et sont passés par lui. Plein
de joie et de bonheur trop grand
l'homme est passé d'écrivain à
divin.**

- ◆ Mort Infarctus
- ◆ Pas Souffert

Il est né le divin enfant un 14 mai.
Ses parents ne l'ont pas appelé Jésus
(ils auraient pu faire un effort / un
prénom détermine toute une vie)
mais Stéphane. Comme il est né
enfant problème, il est né blanc, plein
de microbes / mort en quelque sorte.
Une étoile a veillé sur son cas et il
n'est pas mort de suite.

Son enfance fut bouleversée par
des parents enquête d'eux mêmes et
une psychothérapie commencée de
bonheur : bonne heure. Du coup sa
vie durant il a été Space comme on
disait à l'époque. Première œuvre
16 ans : Elle voit la pluie suivi d'une
production régulière et lente. A
chaque vacance une œuvre. Il réalisa
en outre un recueil de nouvelles de
contes et un mini roman. Bien
d'autres ont suivi mais on ne peut pas
tous les énumérer car il y a eu
beaucoup de vacances dans sa vie.
Un peu sybarite sur les bords il s'est
octroyé tous les plaisirs terrestres.

Aussi, il est mort en pleine joie, à
la remise du Prix Nobel de littérature.
Infarctus ; sur le champ il est mort.
il n'a pas souffert.

Stéphane Savoye

Histoire d'une vie

Dès sa naissance, la famille de N.N. nota avec surprise le tremblement fiévreux qui agitait les mains de l'enfant, une enfant par ailleurs normalement constituée et n'ayant pu encore toucher aux joies de la dive bouteille et comme ils en déduisaient fort logiquement qu'ils avaient devant eux un futur écrivain, ils s'acharnèrent à lui interdire d'écrire, la laissant accéder seulement au minimum vital nécessité par toute communication humaine.

Devenue adulte, après avoir passé nuit après nuit à écrire à la lanterne, la bougie, puis la lampe électrique ou halogène, elle refusa définitivement la lecture dont les siens avaient hélas réussi à la dégoûter au profit de réalisations telles que « l'Impasse Longeon » puis des romans plus étoffés dont ses mains tremblantes maîtrisaient mal l'écriture si bien que l'ordinateur lui rendit les plus grands services. « Passage de la Sourde », « Partition garance », « une Éclaircie dans l'eau trouble » furent ses romans les plus célèbres car l'ère du tremblement était à cette heure provisoirement révolue.

I.

Où N. N. s'avère dès la naissance une enfant proche de l'anormalité

- La tricherie
- Un tremblement fiévreux
- Mort et vie mêlées
- Les joies de la bouteille
- L'interdit de l'écriture

II.

Où l'ère du tremblement est provisoirement révolue

- Du do au si
- Les vertus journalistiques
- De la bougie à l'ordinateur
- L'entrée en littérature
- Une éclaircie dans l'eau trouble

III.

Où N. N. retrouve le principe du tremblement et en meurt sidérée

- L'ombre d'un presque mensonge
- Un personnage encombrant
- Le pied de nez impossible
- Poids d'une enfance
- La partition écarlate

Elle mourut sans s'en apercevoir un beau jour où elle tremblait cette fois beaucoup trop pour taper même une page sur le clavier de son ordinateur et ne resta de cet ultime roman que ce titre en soi évocateur, porte ouverte à tous ceux qui souhaiteraient l'écrire : l'Ombre d'un presque mensonge.

Nicole Neaud

AXE 1 :
D'ENCORE À NEVERMORE

Où E.G., jalousant l'horizon, se débonde au mépris de l'A7

- 1.1. Le ruban, ou taire l'horizontal
- 1.2. Anamnèse, ou rempailler l'avant
- 1.3. E.G. dénie le câble
- 1.4. Déception de l'écrou

AXE 2
DE L'HUMEUR DES ESSIEUX

Où l'on apprend comment la défragmentation produit des injustices, et où l'on voit E.G. œuvrer au bien-être des écrous

- 2.1. Le sourire des boulons
- 2.2. L'amertume des essieux
- 2.3. L'injection des gamètes
- 2.4. L'organon chair

AXE 3
AU-DELÀ DES JALONS,
OU LA THÉODICÉE

*Où K.D. filtre les résistances et déplore l'acuité des **décantés** du 12/9*

- 3.1. La convocation
- 3.2. Le Grand Moyeu
- 3.3. L'illumination décimale
- 3.4. E.G. déverrouillée

E.G., décantée en 12/9 du 3^{ème} axe, à N., sur Exten 2, déverrouillée en 25/5 après K.D.

Ayant vissé 42000 boulons, huilé 615000 essieux, empilé 13000 boîtes, rit 6 fois, pleuré 2 fois, éradiqué 50 virus (au sein même de mon organon chair), détruit 115 foyers d'infection numérique, produit 2x200 séries d'ovules frais et autant de gamètes neutres, sécrété ^x millions d'humeurs liquides, et autant de concrétions inertes ... me suis rendue en A7, pour défragmentation.

En 12/9 du 15^{ème} décan, E.G. a livré son organon au câble-ruban de l'A7 et me suis laissée **horizontaliser**, selon l'usage.

N'ai plus rien su, depuis.

Guillonne

27 / 05 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

dilutions

Seigneurs de la parole

les ateliers du rilge



[collectif]

Ð

La conque ▯

Mascarade et Crapaud gris vous faites de ce monde l'ennui
Boule de Gomme et Vert de Gris inventez des ziguigui
Fille de l'air et aire de folle sifflez le champagne
avant que ça décolle
Nuage bleu et Sein bauté revigorez les allumés
En avant les trompes et les trompettes vous en rirez de plus belle
Disparaître et inventer ainsi vous vous définissez
Solitude et Habitude gardez-vous de les implorer
Gigolo et Bimbo avancez d'une case en retournant au frigo
Pomme de Reinette et Reine des Pommes grisez-vous de vos tout-comme
Et maintenant que je dois rendre l'antenne
Je ne le fais pas sans peine. Sachez cher public adoré que vous devez vous
protéger et vous ouvrir au temps qui naît. En avant les Peter Pan vous êtes
tous des vilains canards et des gens intéressants. Profitez-en : éclairez vos
miroirs et regardez dedans.

Stéphane Savoye

Si vous parlez avant de penser, pensez
encore et peut-être vous ne parlerez car la
parole n'est bonne qu'à donner qu'une fois
qu'elle est mûrement raisonnée : vivez vos
mots sans les abîmer, peut-être serez-vous
compris sans être pillés mais enrichis par le
silence auquel vous répondez. Symphonies,
images et vents seront vos sens dorénavant.
Muré en bas muré en haut le cœur vibre à
tous les niveaux. L'essentiel n'est pas
qu'éventuel alors ouvrez vos cœurs et tout
de go respirez fort, vous raisonnerez illico.
Le cœur à cœur c'est ce qu'il y a de plus
beau. Un sourire, une larme, un crescendo,
tout ça c'est du bonheur à gogo.
Muré en bas
Muré en haut

Stéphane Savoye

Muet
A V C
privé centre phonétique
parle intérieur
médical aphasique
rêves
choses
sentiments ne dire
pscht
hé
ha
mots fermés
mots brisés
geste
bras
main
désolation aphonique
Seigneur mystérieux
du silence

Philippe

Naquirent en long, dans le long temps, les Topes. Si j'atrophie l'espèce, c'est à raison d'un hémisphère par an. Ériger temples. Ainsi que souffrières. Naissent en grandes germinations rentrées, les Topes. De l'eau ventrue, j'aiguise d'abord l'urgence. Topes lentes, d'emblée musique à moudre. Proférances tanniques, de ma bouche gangue, râpeuse. D'asymptotiques → glissements de sens, en dérivées ultimes. Naissent sourdes, langue enflée molle, sapieuse. Aux fracas. Il y faut de l'emphase. Et du souffle. Par d'équarrir en vrac, et d'extraire. Tout n'y est pas soluble. Réticences, en matière d'ombre, de projection. J'accentue les parois, je lisse, et polis avant l'heure. Membraneuses, fractales, les terres nuient (de nuer, ER, 3^{ème} pers. plur.) sous l'atrophie. U-TOPE, en mon sein.

Guillonne

J'a prends la vie. J'épris le temps. Je méprends me répands. Gondole et enfle, ressens le tremblement. Hirsute en moi le tremblement. Tremble et ment, langue mesquine. Longue-ment la langue ment. Ne pas parler, oubli. Ne plus parler, volonté. Décidé, s'en est allé. L'ouïe ! Louas-tu langue oubliée ? Langue arrachée, hors du corps. Mots arrachés, hors de la langue. Corps retrouvé, empli de mots. Vidé empli, vide et rempli. Sang noir sur blanc. Canalisé. Concentré. Modelé. Dessiné. Aligné. Corps en un point. Corps étalé. Sang répandu, vie apparue. S'ouvrir les veines, ouvrir la vanne. Jaillissement intarissable de sang de mots de mots en sang, rouges sur noir, sur blanc. Sur blanc, lâchés dans l'air posés sur terre – ou – posés sur l'air lâchés dans terre, plutôt. Intemporelle, un temps pour elle, parole suroublée. Susurrée. Entendue. Reçue. Malgré elle et eux. Cette oreille et ces mots. Étranges et compris, pourtant. Presque. Au-delà de la compréhension. Reçus. Pourtant.

Vois-tu l'homme, là, ici, figé, immobile, tête levée, yeux baissés. Le vois-tu, lui, qui semble ailleurs, qui semble en lui, perdu pour nous. Il lève les yeux et te fixe, étrange et sourd, aveugle il voit. Te voit, toi, au-delà de toi. En toi, comme un intrus, qui t'a fracturé, l'entendement, qui t'a pénétré, les songes. Le vois-tu ? L'entends-tu ? L'entends-tu ne rien dire ? Entends-tu ses mots tus ? Gardés en lui ? Ses mots pensés, transmis par son corps. Subtiles vibrations. Inexistantes. Rayonnement impalpable. Le sens-tu ? Le vois-tu ? Tu le vois et tu sais. Tout jailli de lui. Tes mots tes sons tes pensées tes envies tes attentes sont ici près de lui nés de lui. Il est là, il est moi, il est toi, il est mots. Lis tes mots, c'est à lui. Il t'a vu, il m'a pris.

Frédéric

Je vais tenter de m'expliquer, au risque de me faire disparaître. L'incompréhension qui m'accable m'est devenue insupportable et cette éventualité (ma disparition) ne me dérange en rien. Malheureusement je crains de ne pas même parvenir à cette fin tant les pouvoirs qui me gangrènent sont tenaces.

J'ai payé le prix fort la capacité de produire les choses par la seule action de leur évocation : désormais la douceur d'un échange avec un autre m'est interdite.

Mon langage, s'il est utilisé pour communiquer, se fragmente, s'éparpille. Il file, il ne sait où aller. Il s'affole, s'émiette, se disperse, s'appauvrit. Mais que l'espace d'un instant de lucidité, je réussisse à te dire une chose, me voilà dissous dans mes mots, évaporé, désintégré.

Je ne suis que mouvement et confusion. Il est d'ailleurs paradoxal que j'aie pu écrire tout cela sans que le stylo me tombe des mains et sans doute trouves-tu que le fait même de raconter, de communiquer, contredit tout ce que je t'explique.

Aurais-je perdu en cet instant la maudite contrepartie de mon pouvoir ? Ou bien suis-je en train de *te rêver* ?

Nicolas

03 / 06 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

Quelque *chose* à changer



[collectif]

Ð

La conque ▯

Un gant blanc
Avec un pouce et des doigts, trois.
Une montre simple, un peu ridicule,
Avec des aiguilles.
L'intérieur de la montre ne fait pas transpirer.
La chemise blanche en lin dépasse la veste,
Un bouton se montre à hauteur de poignet.
Quelques plis au niveau du coude mais l'avant-bras
D'un noir impeccable. Tissu du smoking en contact
Avec la chemise elle-même en contact avec la peau
Du biceps.
Épaule difficile à bouger, comme la tête
Intégralement camouflée par la ferraille du casque.
Armure de 300 kg.
Fentes pour les yeux. Vision à rayures.
Humidité permanente au niveau de la bouche due
A la condensation provoquée par l'expiration régulière
Du chevalier.
Intérieur rouillé, la faute au chevalier
(entretien du métal inexistant).
Le cou est orné d'un collier,
Avec le nom et le numéro de téléphone.
Les seins sont à leur place,
Découverts,
Offerts à la vision des gens qui se promènent.
Le ventre idem, animé d'une ondulation plaisante,
Et le string
N'est pas encore ôté.
La cuisse est recouverte d'une fourrure
Jusqu'au petit doigt du pied droit,
Ce qui n'a rien de ridicule
Pour un ours.

Nicolas

« Words, words, words » clamait John, en arpentant furieusement le conapt. Illusions, oh malheur, illusions, poudre aux yeux la civi ! Vitamines A, B, C, vitamines... au cœur même de sa fureur, les vieilles ritournelles de Linda ressassaient, ressassaient, encore et encore, leurs lancinantes promesses. Bernard Marx, réfugié dans l'angle le plus éloigné de la pièce, observait le Sauvage d'un air hagard. Antisocial. Absolument antisocial. Non que la mort de l'Archidiacre (*Orgelet Porgelet*) soit une tragédie en soi. Mais la cervelle répandue en toute obscénité, le cadavre gisant tout du long sur la moquette – l'instant d'avant immaculée – le tomahawk anachronique fiché dans l'occiput de l'Alpha + ... Aussi quelle vanité, quelle prétention, vouloir conditionner un a-civi, sans même passer par l'artifice hypnopédique, par le discours DIRECT ?! Oh Ford. Ford, Ford, Ford !!

John, imperceptiblement, ralentissait l'allure, se rapprochant de Bernard. Ses pupilles trahissaient son envie d'en finir avec l'évolution sociale. Bernard fit un rapide calcul : 35 années d'alignement alpha, pas moins de 10000 doses de soma, 5 postes brillamment occupés au plus haut de la hiérarchie – du D.I.C. au Service Hypnopédique, en passant par l'élaboration des statistiques malthusiennes -, quelques stages de Passion Violente, mais si peu d'accouplements réussis... Après tout, qu'est-ce qui le retenait ? Ford, FORD, tempêtait son subconscient, tentant désespérément d'empêcher

la dislocation du conditionnement le plus primaire. John s'arrêta brusquement, à quelques centimètres seulement de Bernard. Celui-ci percevait son haleine fétide, aux relents de mezcal.

- Frère ! (*Brother*) Quelle est la question ? (*To be or not to be* ?) Social ou Non Social ?

- John, je... Bernard sentit l'effondrement. Non, le Sauvage n'était pas qu'une insanité, que la terrible conséquence d'une négligence malthusienne, ni un être insalubre, ni un danger pour autrui comme pour lui-même. H. avait raison. Avoir une mère était loin d'être une tare, et Bernard fut saisi d'une émotion indescriptible, à l'idée qu'il pourrait, désormais, renverser l'ordre naturel des choses. Oui, John le Sauvage était le chaînon manquant, la pièce absente, celle qui lui permettrait de mettre enfin un terme au puzzle de son existence. Aux oubliettes, Ford. Ils allaient procréer, de concert, multiplier les « naissances », sur un rythme effréné qui annihilerait toute tentative archisociale d'éradiquer leur descendance innombrable. Même en Islande (car ils seraient immanquablement exilés en Islande, si d'aventure ils étaient pris) – L'Islande ! Terre vierge, farouche, sans téléviseur, sans cinéma sentant, sans ceinturon malthusien ! Il s'adressa à John, en une tirade si exaltée que celui-ci crut entendre son vieux recueil shakespearien pénétrer directement son esprit. *Brave New World* ! Islande, nous voici, bâtisseurs du Nouvel Âge Naturel !

Guillonne

Chemise blanche portée bras nu. Six boutons transparents. Des coutures droites à gros points noirs. La marque : Timberland. Chemise à marcheur. Un tissu épais lavable à 40 °. Frissons sur le haut. Rêche sur le bas. Derrière : bouton de rechange. Indications en chinois et en coréen. Sympathique. Retournée et retournable. Une chemise grisante pour seulement 17 €. Déjà habitée mais jamais égalée, la chemise de l'été. Pour rando et canoë. Chemise pour l'homme. Extensible et habillé, chemise pour un été décontracté. Dents jaunes + chemise blanche : dents blanches + cette chemise à prix d'acier. Corps et âme. Âme et corps : chemise blanche et blanche chemise. Pour un été ensoleillé. Silhouette allégée avec cette Timberland. Bon été. Sueur époncée, aisselle fraîche, muscles grisés, ventre couvert. Tout ça pour un prix défiant toute concurrence. L'été du bon pied : voilà une chemise Timberland.

Stéphane Savoye

Emma s'en allait d'un pas lent et déterminé. Comment pouvait-on lui en vouloir ? Enfermée entre ces quatre murs et un mari idiot et droit, Emma voulait de l'espace et des curiosités de part et d'autre. Mais quelque chose avait changé. Son allure n'était plus si nette. Ses pieds ne cognaient plus aussi fort contre le sol. Son dos s'était voûté insensiblement et son ombrelle, qu'elle tenait droite tout à l'heure, penchait coincée entre sa tête et son épaule. Elle ne souriait plus. La vie lui apparaissait comme jamais. Aux gens qu'elle rencontrait, elle les saluait de la tête. Même la bonne ne la reconnut pas quand elle entra dans sa propre demeure. Charles vint à elle et lui dit, inquiet : « Qu'as-tu ? ». Elle se sentait lourde, idiote, supérieure, laide, poisseuse, vile. Elle vomit, sa mine passa de livide à frêle. Ses forces l'abandonnèrent. Et dire que seul le désir la rendait folle. Cela sembla calmer son cauchemar. Et entre les bras de son mari qui la maintenait de force, elle se mit à rire, d'un rire tonitruant et terrible. Le pauvre Charles crut qu'elle délirait mais bien au contraire, la vérité semblait éclairer tout et lui donner une autre dimension. Emma, qui était allongée, fermait les yeux et se fredonnait tout bas, pour elle, « tu l'oublieras ». Dire qu'il n'avait fallu qu'un baiser pour tout inonder, mettre à feu sa vie et lui redonner un sens ! Le sens lui-même se trompait. Le sens était insensé. La vie était invivable sans amour et sans but. Dépourvue de l'un et de l'autre elle avait renoncé à la morale chrétienne jusqu'à s'avilir de plaisir et appauvrir son âme. Sa foi en l'homme venait de disparaître, traînant dans sa mort son lot de complications et d'erreurs jusque-là pris pour le devoir de chacun. Le Devoir c'était d'être digne. Pas dingue. Et comme elle avait marché au début, elle partit vers la mort avec une cadence résolue et lente. Les bras ouverts.

Stéphane Savoye







Jérôme Q.

10 / 06 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

perforer le trou

les ateliers du rilge

[collectif]

Đ

La conque ▯



Le réchappé de toutes les plombes

Le trifouillard, le démuni, le réchappé de toutes les plombes garantissait qu'à lui seul, il réussirait le trou noir d'une splendide excavation. Histoire d'une histoire sans début ni fin. Ariane sans fil, plombier provisoirement inoccupé. On lui avait accordé un sursis miraculeux sauf qu'il n'avait jamais cru aux miracles. Bon, fallait vérifier. Un homme sans tête, franchement, il n'en avait nul besoin. Le voilà qui creuse, extirpe, rajoute de temps à autre quelques pipis modérateurs formant des petits trous douillets aussi atténués que ceux d'une perforeuse. Et pourquoi ? Bienséance, retour d'usages, désaffection probable des planètes ou simple cueillette d'une fraise ? D'ailleurs, à un moment donné, ne faut-il pas arracher la vigne ?

Il se servit de tout : la queue d'un peigne, sa propre bêtise présumée, des tisons ardents bien qu'il ne croie ni en Dieu ni en Diable. La sottise ineffable de ce qu'il restait du monde, c'est à dire très peu (de monde), lui fut cependant d'un immense secours. Puis il se dit, mais avec ma main, c'est tout con, ça, une simple main, et il fut pris du début d'un fou-rire inextinguible. Finalement, il creusait seulement une simple orange, mais quelle orange ! Le trou saignait, écartelé, désossé, élargi. Et puis, merci Eluard, la Terre est bleue comme une orange, jamais une erreur, les mots ne mentent pas. Sans le poète, s'en serait-il sorti ?

Pour le coup, il foirait lamentablement, atteint, dévoré, même, par la masse des souvenirs indélébiles, ceux qui ne sont ni bleus ni oranges, bien évidemment, mais d'un triste vert glauque tout juste bon pour des poissons en carafe. Et, en définitive, tout avait toujours une fin, même s'il venait juste de le comprendre, cet imbécile.

Nicole Neaud

Un caillou dans la nuit. Alvéoles de photons. Le poids de l'envie dépasse l'atelier. Changement de respiration. Odeur d'inspiration. L'univers aspire une tarte par une femme ! Stupide passoire en plastique ! Plaie odorante à la lumière instantanée, qui perce l'unique peau, gonflée comme une pomme, un ballon. Trouver couteau, respirer l'eau, ticules (tes ou par ?) ; devenir galactique ! Formé d'air, de toile et casque pointe. Action confiture.

Respirer l'inanité, revenir voir la table basse, pendu dans le grenier, mort sur l'oreiller. Tamis de l'histoire. Mémoire automatique flux de mots tendus sur cordes dures, jeter sur papier pain et velours marron. Respiration alternée du poumon droit au gauche, vert et merde, automatisme lancé à la bonde de l'eau, bonde abonde morphonde sa mort fondre l'eau du courant.

Putain c'est elle. Le trou ! C'est elle ! L'histoire possible inaccessible, révélation par l'absence de consistance. Le trou est l'œil hypnotique œil perçant à jour le devenir, l'inexistant, presque vivant. Le trou était là avant l'histoire, trou central dans page blanche remplie de mots qu'il aspire en lui et renvoie.

Que dire avec ces mots comment dire quoi avec eux ? Épine de fer nouée vers le ciel, tendue d'acier acéré hérissé, araignée de métal tisseuse de barbelés !

Frédéric

Voici l'histoire d'une chatte malpolie qui désirait déféquer dans un ballon de baudruche Louis XV. Il y plonge un doigt, puis deux pattes et racle pour élargir le trou; insère un tube creux, cylindrique et affûté qui s'enfonce encore et encore jusqu'à traverser la nouille de part en part en en écartant les chairs.

Le mal est fait. Le stylo s'écarte, le sang gicle quand le liquide noir s'y enfonce.

On aperçoit à présent des culs de lumière qui atteignent le fond de mon emploi du temps.

Un gamin glousse et ma chatte repart toute guillerette.

Jérôme Q.

Essentiellement pour passer à travers. Passer, passer est le mot qui revient le plus fréquemment. Il s'agit de foncer, d'aller tout droit. Et de ne pas se laisser emmerder par ce qui peut ralentir le mouvement. Non, ce qui freine il faut le pulvériser, le hacher menu.

Vous étiez assis tranquillement à l'ombre d'un des pins qui ornait votre jardin. Vous goûtiez le confort d'une retraite prématurée dans votre demeure californienne et dans votre fauteuil roulant. Vous aviez toutefois abandonné définitivement la lecture d'un roman de guerre. Vous n'aviez plus goût à ça depuis votre retour...

Passer, trépasser. Il est possible de se remplir les poches avant l'évasion ou après, c'est indifférent. Rien à dire sur l'ordre. Tout le monde introduit sa carte bancaire dans un distributeur pour se remplir les poches, tout le monde joue des mains et des jambes pour passer dans la foule, personne ne s'emmerde et ce qui gêne, il faut l'écraser comme une mouche.

Nous sommes confortablement installés et instruits. Nous avons l'eau courante, quelques ouvrages sur la géographie et l'économie de nos régions rurales, nous disposons d'un petit bas de laine. Les enfants commencent à avoir des éruptions sur le visage et sur les mains, ce sont les conséquences normales de l'irradiation. Mais ça devrait aller, au moins pour la semaine. Ca devrait aller...

Ton estomac s'apparente à une fourmilière. L'acide qui le dévore coule d'une source intarissable, tu vas finir par te dissoudre et te disperser au gré du vent. Pourtant je t'assure, cet astéroïde ne devrait faire que frôler la terre... la frôler tu m'entends ? La caresser, on ne sentira rien, juste un courant d'air. Pas un cratère, un courant d'air...

D'ailleurs pourquoi voudrais-tu qu'il fonce sur nous ?

Nicolas

T'as une tache... pistache !
Qu'est-ce que tu dis ?
T'as un trou... pistrou !

Au début il y eut le trou.
Non ! Au début c'était la tache.
Je veux dire, au tout début, il y eut le trou,
en haut de la feuille. Dieu n'arrêtait pas de parler,
Il dit la mer, le ciel, la terre... Quand il en a eu assez,
Il poussa un profond soupir et il y eut le trou.

Au commencement,
Le trou était plein, sans bords et sans reproches,
Sans rai, juste plein. Puis de frustrations en déceptions
le trou se vida.

Les hommes furent surpris de découvrir le vide, le rien.
Ils eurent peur de ne pas se voir dans ce bout de monde ;
parce que le trou c'est un petit bout de tout.

Les hommes mirent très longtemps à comprendre que le
trou ce n'est pas le néant, mais le possible.
Un espace de liberté hors norme.

L'œil par lequel on voit tout ce qu'il y a au-delà de
nous. Et l'oubli de ce qu'il y a autour.

Demain et Hier à la fois.

Le rêve, l'espoir et le souvenir

Il peut tout faire, tout être, tout donner.

Et finalement, il ne demande rien, juste un peu
d'attention, un regard, un mot.

Le plaisir de dire « le trou », mot bref, sonnante, presque
drôle, rigolo serait plus juste et d'un coup effrayant et
morbide.

Comment dire alors que le trou est vide ?

Laura R.

L'homme terrier tape brise / langue – dans et avec la langue. Muet, passage. De galeries sinuantes sinuantes. Il se veut dire. Taupe temps, un silence véreux. Le support poreux → dialogue dit nuisance. Le verbe, est moyeu. Par dénuement. Tempe nue. Rides, ondulent, ~~à~~ ~~la~~ ~~sur~~ face ~~des~~ mot. L'envers bruit. Les plosives. ~~Clac~~ Pe Be – Fricatives (point). Uvulaires (Point). La sonatine érode leurs tympanes. Parce que muette. Verbicide. Fangeuse. Dans la fange et l'inerte, ~~l'encodeur~~ bris de codes. La dépouille. La mue flaque, ~~trans~~ lucide, craque ~~le fissure~~ ^{frisse} ~~et~~ stigmates – d'explicite. ~~Creux versus~~ Vers sillage ~~prolepse~~, porte elliptoïdale ~~prolepse~~ – anfractuosité parenthétique, de glas. L'homme terrier, à sourdre, dans l'avant du tout dire. Il rhizome, temps d'avant dire, d'avant tempe – ty^mpan. Rémanente prolepse. Enlac. Stagnante. ~~Langue échoue grève gravier~~. Langue noue d'insonore – en échouées de trêves. ~~Prolepse~~.

G e



17 / 06 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

onire au logis

mentir en toute sincérité



[collectif]

Ð

La conque



les ateliers du rilge

- C'est ça qui m'inquiète. La possibilité que vous n'existiez pas.
- Mais enfin c'est insensé, voyons... J'ai 380 ans, je vous assure. Il faut me croire, regardez ma peau, c'est un parchemin qui tombe en poussière. J'ai de sacrés problèmes de dents aussi mais enfin, après tant d'années passées dans votre cave et l'humidité ambiante, je devrais plutôt me réjouir d'avoir le visage encore consistant.
- Vous prétendez vous appeler Laurent Chenez ?
- Absolument pas. Mais je vous assure que l'éventualité d'un mensonge est à écarter car s'il m'arrive de mentir dans mes rêves ou dans la nuit, je dis la vérité ailleurs... vous comprenez ?
- Je vous accorde que pour mentir à quelqu'un, il faut bien l'avoir rencontré...
- N'est-ce pas ? Vous ne pouvez pas nier que nous parlons ensemble ce soir ! Et vous savez, vous n'avez pas à craindre d'être la victime d'une hallucination...
- Pourquoi ?
- On peut assimiler une hallucination à un rêve. Or si vous êtes en train de rêver, le rêve d'une hallucination constitue un rêve de second ordre. Connaissez-vous la probabilité d'un tel type de rêve ?
- Environ 0,00003 %.
- Et encore ce ne sont que des extrapolations. On en a recensé un cas en Allemagne en 1975 mais il demeure douteux. Non, croyez moi, nous commençons à bien nous connaître, je vous le dis franchement : votre doute me chagrine, il faudrait vous réveiller à présent...
- Vous serez encore là ?
- Ne vous inquiétez pas... je vous assure...

Nicolas

Sans doute ai-je alors dit, si je l'ai dit ou si je l'avais dit, « *c'est un fantasme avec ma bonne* ». Pourtant ce n'est pas ça, trop absolu par rapport au rêve, trop charnel et incarné. Des images de corps sont invoquées, évoquées, par l'auditeur qu'interpelle cet aveu.

« *C'est un fantasme avec ma bonne* », faudrait-il dire... en précisant « *où je ne serais qu'un sexe en gros plan sur un écran de ciné, occupant tout l'écran, mais à rien rattaché* ». Et si je n'étais qu'un sexe, il me faut bien l'avouer, elle n'était qu'une main.

Et pourtant ce n'est pas ça. Pas vraiment ça encore. Vous avez à l'esprit un vague va-et-vient, manuel, mais ça n'était pas réel. Ca n'avait rien d'un sexe, il n'y avait pas de poil, il n'y avait pas de doigt. Cette main était comme un voile, un rideau doux et fin, léger ondulant... il y avait du vent, donc, mais je ne sentais rien. C'est assez amusant de se voir comme un sexe, d'y être réduit, d'être tout et partie.

Pourquoi n'est-ce pas ça encore ? Plus ils se précisent, plus les mots s'éloignent de l'irréalité. Il y avait aussi, au fond de ce rideau, une vague culpabilité. Pourquoi ne l'aurais-je pas dit, sinon, ce rêve d'adolescent, vague fantasme humide qui vient à 15 ans. J'en suis encore étonné de voir qu'il m'est resté, si présent à l'esprit. Si je cherche toujours, c'est « *pourquoi cet effluve coupable ? Pourquoi l'avoir caché ?* »

Était-il si présent ce sexe détaché d'un corps semblable à une idée ? Était-elle si douloureuse cette pensée, pour que ce membre soit ainsi enrobé par un pudique voile ? C'était au Maroc, j'avais sans doute 15 ans. C'est amusant aussi de se rappeler, qu'au Maroc, beaucoup de femmes sont voilées.

Frédéric

À l'hosto

Non, non et non, je ne veux rencontrer personne. D'ailleurs, je ne sais même pas si je dors, encore moins qui je suis. Je sais tout juste ce que je voudrais être mais ne le suis pas. Ca tombe mal. Tellement mal que je me suis cassée la gueule du lit. Un boucan ! Quel boucan ! Comment voulez-vous rêver dans le boucan ? Je crois que je suis une vieille dondon rondouillarde à deux doigts de la retraite. Deux doigts ! Vous vous rendez compte ? Aussi, leurs gouttes, leurs compte-gouttes, ça fait pas vraiment rêver ! Pas du tout, même. Je crois que ce brave Stéphan est assis dans le fauteuil à côté de moi. Dort-il ? Boule rasée à zéro mais barbe longue de dix mille kilomètres : la barbe de la sagesse. Et une immense moustache jamais élaguée qui le dispense de parler. C'est pratique. Vous parlez d'une rencontre ! Il paraît que je suis blanche, tête en bas, pieds en haut, je me croyais dans un superbe lit deux places à baldaquin. Je m'étais juste un peu fourvoyée dans les rideaux. L'infirmière m'a relevée. Chic : c'était pas un infirmier : il n'a pas vu ma petite culotte. En catimini, j'ai vu passer des chats, des ombres de chats, dans tous les sens ; de temps à autre, je comprenais bien qu'il s'agissait d'un rêve. Mais cette andouille de Stéphan qui semblait avoir vieilli de dix ans avec cette poussée excessive de barbe (peut-être voulait-il, dans mon rêve, me signifier : « la barbe, Nicole » !). Pire, j'ai vu détalier Roucky, mon sibérien roux et blanc, le plus doux et le plus beau de tous mes chats et j'ai su intimement qu'il allait mourir après qu'une sale main, celle de Stéphan peut-être, se soit amusée à le tondre. Je me suis réveillée de très bonne heure, impossible de dormir dans un hôpital. Plus de Stéphan. Avais-je rêvé sa rencontre ? Juste un rasoir à main et un petit sac poubelle que j'ouvris hâtivement tant était grande mon inquiétude : des poils longs, formant masse, se mêlaient à des touffes beaucoup plus douces, d'un roux doré. Ni chat ni homme. Quelle preuve me restait-il à part trois bleus au fesses ?

Nicole Neaud

Il y a des portes que l'on ferme. D'autres qu'on ouvre, des plafonds bas des plafonds hauts et des pièces lumineuses ou non. Et puis quelqu'un, celui qui est passé par tout ce dédale, cherche quelque chose. Il va d'abord vers le bahut mais n'y trouve rien. Il entre dans une autre pièce : sur la porte à la peinture usée, deux vitres et un rideau à carreaux rouges. L'homme fait vite le tour de la petite pièce qui sert de passage. L'homme revient sur ses pas, ferme la porte et son regard est attiré par l'armoire à pharmacie qui est au-dessus du lavabo. Il ouvre l'un des battants miroirs et une photo tombe. L'homme reconnaît mon père. Et il sourit au miroir. Je ne vois pas son visage de face, ostentatoirement il prend mes traits. Et quelques secondes après cet état d'allégresse le regard, qui a perdu son côté Gestapo, est guidé vers la fenêtre. L'homme regarde mais l'image n'est plus vue par ses yeux. Un chien avec un corps de berger et la tête mâtine n'en finit pas de baver. Il bave comme une machine à laver qui aurait avalé trop de savon. Sa gueule fait environ 40 cm X 30 cm ; on dirait un bobtail, mais un bobtail malade, avili. Il court dans un champ triangulaire grillagé fils barbelés. Sous son corps l'herbe est vert foncé. Le ciel au-dessus est lourd, bas et couvert. Un regard épie toujours le tout. Derrière la barrière un jeune chien, plein de candeur et de naïveté, se promène. Il n'est pas attaché. On ne voit pas ses maîtres. Le regard, peut-être la conscience, prédit une tragédie. L'énorme Cerbère, la foudre blanche va mordre le petit chien. La fatalité fait mal à celui qui la regarde. Ce qui va suivre est fatal. Le chien court comme un lévrier pourtant il a un corps de dogue. Ce dernier bave sous l'effort : le regard a mal. Ca y est, il escalade la barrière, s'approche du chien qui ne l'a pas vu, va le mordre. Le regard a chaud. Il transpire. Ce que le regard redoute arrive. J'ai chaud. Je me réveille. Allait-il vraiment le mordre ? Je tire les couvertures à moi et me chuchote tout bas : la vie est belle.

Stéphane Savoye

il n'y a pas à pas de rapport
signes distinctifs d'un accord
il n'y a pas de legs.
les voix finissent closes.

Lune lune lune
l'excrémentiel vital
parmi une d'entre elles
Ce sont les closes

elle entre par la sortie de secours
ou l'urgence
première distinction
ils ou elles sont les dernières arrivées.

S'étreignent là où l'ivresse a peur.
les banalités d'usures, ou le silence — se choquent.
une migraine sourde et muette.
pas à pas

sous « le toit du clocher »
l'assistance est là
elle porte un homme en triomphe
pendu au bout d'une corde le sexe en érection
le vertige m'empare
un rien

j'ai rencontré cet homme plus tard
il était derrière moi vêtu d'un manteau rouge.

le manteau était vide de tout appareil.
il me disait de me retourner
d'accepter ça comme l'autre possibilité.
ça.

je redoutais cette évidence
comme le pire mensonge
jamais su de toute la vanité
du monde.
moi un homme vieux
parmi les autres d'un
vortex nu.

Patrice Hartmann

Ces deux vieilles femmes, derrière le bus, au moment de la marche arrière. Elles ne sont pas dans ce rêve là. Ce fantôme décontenancé, froid, qui croise un visage tendre et victorieux, il n'y est pas non plus. Ni le tsunami textile des draps où suffoque l'enfant. La rencontre que tu veux entendre est forcément télescopique, hors tout monde clos. La rencontre que tu tends à circonscrire n'est, ne peut être axiomatique. Il te faut donc y croire. Et m'écouter. Écoute. Le plaisir irrigue d'abord les bras, tendus, horizontales déployées, lignes flottantes. Je, homme-femme à peau bleue, survole les bouches laminées du grand fleuve. Tout autour les arbres millénaires chuchotent. Il s'agit d'une fuite (mais, ceci, tu l'as deviné). Cependant la fuite est euphorique, parce qu'il y a l'envol, la toute puissance de l'envol, du survol. Fuite devant les animaltigrés qui pourchassent le ventre collé au sol, à la mousse, à l'humus. C'est ici qu'intervient le soldat, dans l'escalier. Non, bien sûr, ça ne s'est pas vraiment passé, en tout cas pas comme ça. Pourtant, écoute encore. L'escalier ne comporte qu'une volée de marches. Une volée de marches, tu m'entends ? On y descend tranquillement, juste après la pause chocolat, dans le moelleux du chalet. ... laisse-moi me concentrer... il s'agit d'une station alpine, au départ, enfin juste avant que cela devienne un grand jardin orné de ruines, d'anges marmoréens, de guirlandes de lierres – peut-être d'anciennes thermes romaines (non, tu as raison, elles ne peuvent pas être romaines). C'est juste à droite, un peu en contrebas, que se trouve le petit escalier. Où l'on croise tous ces soldats serbes. L'homme bleu s'évanouit, cède la place à un je de petite fille en couette et jupe plissée, mal repassée, la culotte qui pince un peu fort l'entrejambe. Là, si tu resserres les pores de ma conscience, suffisamment, tu induis la rencontre. L'homme-femme bleu surgit bien au-dessus de la falaise, en sourires et vertiges, les bras toujours pris dans la fuite, le plaisir brut de cette interminable fuite. J'observe attentivement le terrain vague jonché de vieux plastiques, vieilles seringues exsangues, et les gens qui s'y noient de stupeur – un peu idiots. (tu sais bien que je figure aussi parmi ces gens, sous le visage adolescent, au milieu). Au moment de rejoindre le rêve originel, un éclair métallique, le froid d'une arme pâle, un treillis qui s'imprime au fond de la cornée, silhouette découpée sur le blanc de l'escalier, sur le fond blanc de marbre et vert de lierre. Ne proteste pas, c'est inutile, il est nécessaire, cet éclat. Sans lui tu ne comprendrais pas la trame, tu ne me croirais pas assez.

Guillonne

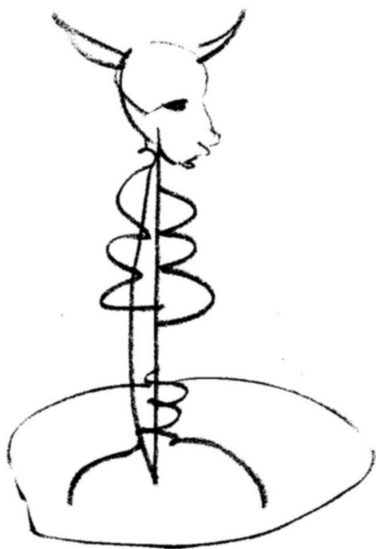
24 / 06 / 2003 **à la librairie-
bibliothèque**

Scrupule

26 rue du Fbg Figuerolles

labyrinthites aiguës

six faces dans ta grille



les ateliers du rilge

[collectif]

D

La conque 𐤃

Le plancher garde le silence de la nuit. Un réveil à affichage digital diffuse une faible lueur sur le mur, sur le canapé-lit et sur la lampe de chevet éteinte.

A plus grande échelle, une orange-lueur de la forme d'un dôme surplombe la ville qui abrite l'appartement.

A une plus grande échelle encore, on se trouve à la périphérie d'une galaxie parmi des milliards de galaxies, qui s'éloignent d'ailleurs les unes des autres, ce qui fait dire que cet univers dépourvu de centre est en expansion. Nous sommes placés là au hasard, ce qui ne signifie pas que ce qui nous arrive n'a pas de sens mais...

Dans le studio évoqué plus haut, et qui était vide jusqu'alors, arrive Laurent H., d'une réception donnée en l'honneur du mariage de sa nièce Adèle. Laurent a bu. Il se dirige vers la cuisine où il se sert ce qu'il se promet être un dernier verre. Il va ensuite dans le salon, ouvre les rideaux de sa baie vitrée, prend l'air

sur sa belle-vue-terrasse avant de vider son whisky-cul-sec et de tituber jusqu'au canapé-lit.

J'ai connu Laurent il y a une dizaine d'années, quand je l'ai recruté dans une petite société de mailing-box que j'avais contribué à fonder. Nous nous sommes rapidement liés d'amitié à cause d'une double passion commune pour le base-ball et les grands crus californiens.

On a tendance à penser que le hasard, si l'on s'en remet à lui pour sélectionner les choix auxquels la vie nous confronte, répartit uniformément les différentes possibilités. Mais que l'on accepte de lui confier pleinement les rênes de son existence, de s'en remettre à lui comme à un dieu, alors croyez-moi, il en inflige du sens !

Mes parents ont connu ceux de Laurent. Nous ne l'avons appris que très récemment car nous, orphelins et adoptés, nous n'avons pas connu nos parents...

Nicolas

Grégory voulait vendre sa moto pour pouvoir partir à Saint-Tropez avec Phénomène. Il tenait beaucoup à cette vieille Harley. Tous deux avaient une histoire qui remontait aux années 70 : les dimanches matin, il la bichonnait, la frictionnait pour la faire vrombir les dimanches après-midi. Aujourd'hui, la lumière égrenait ses dards ensoleillés et l'air sentait bon. Il lui sembla qu'il était déjà à Saint-tropez. Midi souriait au clocher du village dont il était maire. Sa montre le faisait souffrir. Ses rides aussi. Ces années avaient de l'emprise sur lui.

Phénomène, lors d'une soirée plutôt câline, s'était laissée aller jusqu'à faire part à Grégory de son désir de revoir Saint-Tropez. Saint-Tropez évoquait pour elle sa sœur Betty, les fêtes perpétuelles et l'époque bénie où tout devenait magique parce que c'était nouveau. Saint-Tropez, c'était aussi cette soirée si délicieuse où Grégory avait demandé de l'épouser. Ce soir-là, il s'était également battu pour elle ; et à bien y réfléchir c'était cette bagarre qui lui avait rapporté : ce oui pour la cérémonie. Demain, ou non, ce soir, allons sonner chez Monsieur le Curé. Elle avait ri.

Pour l'heure, dans son HLM avec ses vieux meubles des années 70 avec les posters de femmes nues et les images d'animaux qui jonchaient sur le papier marron foncé... toute son histoire était là, mais il n'y avait pas Saint-Tropez. Quand elle allumait son téléviseur et qu'elle tombait sur la Madraque, elle ressentait un bonheur jeune, quelque chose de vertigineux qui ressemblait à de la pureté. D'ailleurs, quand, après l'avoir réveillé et demandé son accord à Monsieur le Curé, qui avait dans les trente ans, Grégory l'avait emmené faire un tour sur sa Harley et ça aussi, cela avait été un réveil.

Stéphane Savoye

Les humides de la cornée, indécises, potentiellement joyeuses, tristes, craintives. Les rires d'appréhension, les boursofflures zygomatiques, au climat d'insécurité, à l'équinoxe pyrrhonienne. Et puis tombée dans le placide, la trouée muette du ressenti. Lac, sous les paupières, lac, en aval de la lurette. La langue-pont, l'épiglotte-charnière. Dévaster. Dévaster bien. Détonateur enclenché. Et la crispation lente, sourde inquiétude. En phrases nominales, la construction du sens traverse une phase cryptique dont les syntagmes rudent d'aléas. Le tronc-hauban, le bras-vergüe, tendus. La tête phare, cyclopéenne. C'est vers cet avènement idyllique, d'archipelagiques possibles, que j'embouque. Chrysippe, mort d'une rage de dents, fut la risée des sophistes en son temps. L'œil-cloison, resserré sur la cible. Impatience, les nervures frémissantes, synapses fourmillent, fourmillent. Loin des furibonds, des charniers colériques. Longitudinale écartée vers la mi-temps du glas. L'encodage systématique du narratif ne permet qu'accessoirement l'exégèse. Il y va comme dans la rhétorique gorgienne, de l'expressif contrit. Sans à-coup, lentement, la peur s'infiltre. Brides, sangles, on n'entend plus les pores, il s'exaspère sans doute, ses humeurs tangibles. Impavides. Le tracé isoglosse ne rend pas compte du hasard, dans cette histoire.

Guillonne

C'était tout petit. Haut... trois pommes à peine. Vraiment pas plus. Je me rappelle, c'était prévu. C'était donc là, comme dit. Moitié vivant, moitié mort, déjà.

Le souvenir que j'en aurais m'a sauté à l'esprit. J'étais déjà là, depuis peu, et les pommes aussi. Je les ai vues ; je me souviendrai de leur mort, de cette suée de vie.

Nous étions enfermés. Aucun doute. Seuls, nous deux. Avec ce truc mourant, dégoulinant depuis des lustres. Les pommes à peine ne soulagent rien, ne sont bonnes à rien, elles condamnent, révèlent, rendent impuissant. Je hais leur dégueulis.

Je dois m'éloigner ; où suis-je et qu'y fais-je ? Papier froissé annoté. Déplié, un plan, mes pas ! Pourquoi y ai-je noté un arbrisseau noyé ? Comme s'il y avait eu un plan auparavant ; un moment plus tôt, où ce plan avait un sens, ce sont mes pas, aucun doute jusqu'ici. Qu'ai-je noté « trépigner » ? Incantation ouvreuse de porte ? « Il te faut trépigner, pour pouvoir la passer ! », voix d'outre-tombe. L'arbrisseau noyé vient après... Ou avant... Je ne comprends rien à ce plan !

Frédéric

l'alouette vie gigote grogne.
sur la tempe à l'autre temps.
elle – une étude de magazine branchée sur la télé – pilote – feu de paille sur
l'eau brève. rit sur l'eau. j'entends le buisson rougir de honte – sans bruit –
le présent palpète, il fait peur s'il renouvelle le bruit qui péniblement s'épuise.
arrivé sur l'autre rive du penchant – chaque moment pointe – petite ligne sainte
mesurée – vertes – 500 – la pioche
un tour de force dans la densité du corps grave
personne n'y peut rien.
infiniment calcaire sur le rebord de la fenêtre
infini dans l'éblouissement blanc de la fissure – infime – du présent.

Patrice Hartmann

Pouvoir et devoir être là, renversé par la négation, le non-devoir, le
« ne pas » ; l'interdit flotte toujours au-dessus du héros. Affirmation,
négation, liberté et entrave, on se perd dans les méandres du
« bon-droit » comme en ces murs de pierre froide. Marche à suivre
labyrinthique pour être bien-pensant, bien-agissant ; et merde ! seul
compte la pression cardiaque, souffle-pont-levis. L'air se fraie un
passage vers l'extérieur, les soldats sont prêts, la pression, resserrement
du cœur, étouffement, puis, expulsion. Parfois envie de contenir, de se
contenir pour éviter le regard juge des gens, des autres, pour ne pas
croire qu'on est toujours le seul à... Quand tout est passé de l'autre côté
des remparts, le corps se sent apaisé, serein, peut être trop. Une grande
pièce vide au plafond très haut, si haut qu'on ne voit pas de limites, pas
de traces de quelque chose de plein, alors on croit qu'il est plus facile de
respirer. Une araignée au plafond-tête, haut et loin vers les nuages.
Le souffle entrecoupé par l'effort de la course, les perles de sueur
dégoulinent emportées par le vent de la vitesse, tout donner pour
s'échapper, jusqu'à son dernier souffle. Ne jamais voir le bout, la
lumière, toujours dans l'ombre du labyrinthe à des années-lumières
des points cardinaux, sans repères sinon la course.

Laura R.

06 / 07 / 2003 **sur la place de
la Canourgue**

perspectives

appeler le mouvement



les ateliers du rilge

[collectif]

D

La conque ▸

Alors que je regardais le temps s'écouler nonchalamment, adossée à un muret, deux pigeons près de moi satisfaits roucoulaient, des promeneurs leur donnaient des miettes restant d'un goûter. Dans un bruissement d'ailes, les "colombinacés" se sont envolés, envolées aussi les minutes du Temps qui s'est arrêté confus de manquer de temps.

Des amoureux tendrement enlacés se disent qu'ils ont tout le temps de prendre du bon temps, des gamins insoucians jouent dans des allées ombragées, tous d'un coup figés en même temps, même Éole taquin et capricieux dans les branches des platanes centenaires avec ses complices Mistral et Tramontane se sont posés. Devant mes yeux étonnés, c'est une immense carte postale qui s'offre désormais.

Douce béatitude, instants privilégiés de rêverie. Je suis Ève promenant dans le Jardin d'Eden légère, flottant dans la lueur de la voûte éthérée d'une journée d'été.

Brusque sursaut de réalité, l'arrêt sur images est terminé. Doucement la vie pénètre les êtres qui lentement se meuvent. La brise chatouille la surface du lac qui ondule.

d'une tête de faune incrustée dans une fontaine en pierre de Castries coule une eau claire et son doux murmure emplit mon cœur d'une tendre nostalgie.

A une terrasse de café je décide de m'arrêter, je prends mon temps, cette eau fraîche me donne envie de me désaltérer. Une véranda déserte, inondée de soleil, sur une table vide, un bouquet de marguerites soudain visité par une abeille par l'odeur alléchée.

A nouveau sans savoir pourquoi, le temps semble perdre la notion du temps.



← Plus rien ne bouge une fois encore. Dans cet immobilisme, je perçois la mélodie d'une musique orientale, son rythme éveille des désirs suaves de volupté. Drapée dans des voiles chatoyants, j'abandonne mon corps qui n'a pas vu le temps passer...

Le palais de Justice s'est assoupi. Les avocats ne plaident plus, leur épitoge d'hermine blanche soigneusement pliée et les condamnés ont juste le temps de supplier. Seuls quelques estivants bronzés profitent de cette torpeur accablante de chaleur laissant dégouliner sur leurs doigts brûlants la crème à la pistache d'une glace goulûment avalée.

A force d'efforts surhumains, je déplace mon regard et cherche une raison de rester là, immobile. L'occasion ne tarde pas. Un homme qui court après le Temps perdu parle à haute voix et dérange ma réflexion. Je quitte la terrasse embrasée. J'écoute le silence retrouvé. Je sens les couleurs des géraniums desséchés par la canicule, je touche des odeurs d'asphaltes fondue, les semelles de mes sandales en témoignent. Qui y-a-t-il encore ? Je suis invisible et laisse mon âme divaguer dans un dédale d'effluves odorantes.

D'une brume faite de vapeur flottent des souvenirs occultés et doucement, sans se presser le Temps réapparaît...

L'horloge de la basilique Notre Dame des Tables sonne les vêpres. Bientôt les grenouilles de bénitier se pressent sur le parvis.

Il est temps d'aller prier pour que de temps en temps, les hommes prennent le Temps pour vivre et aimer...

Anne-Marie Santilli

Ruelle étroite qui se resserre, sans horizon, sans vision, sans sensation, sans bruits, sans voix, sans lumière, vide de reconnaissance.

Choc aidant, fissure d'un cadran immobilisant les aiguilles du temps. Souffle désespéré de l'être au centre de la ruelle, cherchant à repousser les murs et capturer ce temps qui n'existe pas. Marche funèbre sans mouvement, dédiée à l'esprit-crédation qui a figé la terreur. La peur se glace, se durcit puis se fissure. L'esprit-chauffant brûle d'envie d'inspiration. Un cri puissant a remis en marche les aiguilles du vent, du soleil, des couleurs en fleurs, de l'eau qui s'écoule en continu, des bruits de bouteilles qui s'entrechoquent, des langues de toutes sortes qui s'éparpillent dans le mouvement, la crevasse a fait jaillir une chanson de Bill Deraime. Le temps n'est plus compté, juste besoin d'un passeport pour une vie nouvelle où coulerait de tous les bords, du bon lait et du miel.

Des arbres pliés chantant la beauté, des ailes déployées traversant le bleu du ciel, les trajectoires se croisent, les êtres vont et viennent, les couleurs existent à nouveau ensemble. Une branche caresse ou effleure la rose colorée, figée, se laissant aller aux douceurs de ce vent qui unit certains êtres que l'on imagine pas vivants.

Mérim

Sec, et fibreux. Pâle. Un gisant. Chevilles brunes. Lacets pris dans la chair. Un torse creux. Des os raides. Tout l'immobile d'une coque. Vide. Intransigeante. Plis malaisés de charpente. Contraintes des articulations. Jambe, sous le genou. Cartilages blêmes. Et des fourmis, là, en colonnes. Reptations blanches. En sourdine, crevant l'oubli, la mécanique des stimuli. Quelque chose gémit, halète. Rauque. Tendue, arc-boutée soudain. Mésestimant les engourdis, méprisant l'atrophie. Les membres amputés du songe. *Rien – Rien, je te dis*. Je projette (tentaculairement) ma conscience au tout long de ces membres. Pli, dépli. Pli, dépli.

Guillonne

Une cloche sonne. Six heures, minute solennelle. La place change. Les âmes ne tiennent plus en place. Six heures. Il faut faire. Il faut ci il faut ça. On marche. On s'active. La place court. Six heures cinq. Les passants ne viennent plus dès six heures. Les habitués épanchent leur soif à la terrasse des bistrots. À six heures dix nonchalance. La rue qui y mène semble déserte. La place et ses habitués reprennent leur souffle. Et fait égrener les minutes jusqu'à et quart. Les enfants courent. À six heures ils jouaient aux billes. La vieille Armande les effraie. À six heures seize les enfants rentrent au logis. Un chien que tout le monde regarde pisse sur la statue. Les hommes attablés se plaignent de l'hygiène. À six heures vingt Monsieur Jourdain, qui habite au-dessus du bar, sort. Il rappelle son chien. Ce dernier rapplique. Il le frappe. Un des buveurs hausse la voix. M. Jourdain, l'air hautain et vexé, s'en va au-dessus du bar d'où il ne ressortira que demain. Six heures vingt-cinq. Quelques femmes pleines de courses reviennent joues rouges aux lèvres. La place prend des couleurs. Elle se couvre de vert, de violet et de rouge. Les hommes au bar, blasés, regardent tout de même. Les femmes s'enferment. Six heures trente. La cloche sonne. Les hommes savent qu'ils doivent rentrer. Les voix se font plus volumineuses. Des rires obligés pètent en tout sens. Ils se demandent s'ils appartiennent à cet endroit ou le contraire. Le temps laisse ses empreintes sur l'homme. L'homme en profite, se venge.

En prend-il conscience ? Un vide s'installe. On se regarde. On se sourit. Les hommes se sourient. On sue. M. Jourdain vient d'ouvrir sa fenêtre. Il ferme ses volets. Six heures quarante. Certains partent. Des femmes inquiètes surveillent par leur petit vasistas la venue de leur mari. Des senteurs de soupe et de viande grillée montent et emplissent la place. Le temps passe plus vite. L'estomac parle. Les hommes regagnent presque tous leur foyer. Ça sent bon. Six heures quarante-cinq. Le tenancier commence, M. Patou, à laver les tables. Lui aussi se laisse gagner par la faim. Il accélère le mouvement. La place se couvre. Des nuages englobent la place. M. Patou accélère le rythme. Il ne veut pas recevoir cette raclée. Six heures cinquante. Deux hommes, mains dans les poches, l'air mécontent, rentrent chez eux. Ils sentent les odeurs. Ils sourient et accélèrent le pas. L'un d'eux se trompe de maison. Le ciel se maquille gris charbon. Six heures cinquante-cinq. M. Patou termine son labeur. Lui aussi veut rentrer manger. Avant qu'il ne pleuve, il installe son dernier volet. Il va au limonaire, prend ses affaires et sort de la boutique. Ses clefs grippent. Il faudra les faire changer. Si la place vêtue de ses plus sombres atours avance, ça signifie que ce soir il va pleuvoir des cordes. La cloche sonne sept heures. Il pleut. Le déluge. Des volets cognent le long des parois, des voix affolées s'entendent, la place gagne. Elle gagne sa liberté. Plus personne ne sévit dehors.

Stéphane Savoye

Le taureau se prélassa dans le pré l'été. Il s'imprègne
du temps qui s'entend. La cigale, Tsi Tsi, Tsi, Tsi
strident l'été de la méditerranée vivait tout l'été.
l'œil du taureau s'engouffre
dans la robe rouge de la femme
ritournelle cernée dans la citadelle.
Il n'y a rien de tel qu'une querelle
à tire d'ailes
Elle désirait pacifier les nerfs de l'enfer
le flottement de la robe rouge
Et le taureau a disparu de l'arène.
Et une reine est née sans sacrifice, sans artifice.
Dans le silence de l'été la dilution des vibrations
remplissait son cœur d'une nouvelle mélodie.
Les débris d'or jetés en cet été
annonce l'aurore d'ici demain.
Infiniment vôtre, sa robe rouge est tombée à ses
pieds. Et elle s'en est allée
Le temps s'est fait d'eux, les gens le défaisaient. Une
défaite du temps qui se passe. La cigale tsi tsi tsi
continue dans le temps.

Chantal___e

D'un point à un autre

Pour l'instant, l'arrondi de l'ombrelle capte benoîtement la lumière. Pas plus. Un seul point de mire et lentement, histoire de renforcer l'immobilité des phrases. La courbe pure, nette, défie l'attention. L'œil ne peut que jauger le cylindre d'or du platane. Dénombrer une à une les écailles emboîtées. Les blessures qui entaillent l'écorce. De droite, l'œil va passer prudemment à gauche. Il hésite encore : interdit de la séparatrice qui opère une fragmentation. Sous la paupière indécise, à gauche, vers le blanc, il devine la guérison. Vite. Plus vite. L'œil a glissé. Cette fois il est happé. En bord de contraste. Toupie des pensées à cent à l'heure il ne devine plus les couleurs ni les plis. Dans une confusion sans morosité le flou l'emporte. Il a réussi l'exploit, il pivote. Plus rien. Si : l'engin qui déboule avec son cirque, le contraste des plans, l'éloignement antinomique, la révolution du manège. Et le cerf-volant qui ne fait plus la jointure. Juste le temps de lire « triangle bleu de ciel ». Trop loin à présent.

Nicole Neaud

Assis à une table d'un bar, j'observe la femme verte. La femme verte veut faire un tour. Elle prend une cigarette. Elle allume son briquet. Celui-ci brûle la cigarette. Ignition. Elle prend une bouffée. Elle souffle. De la fumée s'échappe de ses lèvres. Sa main reste en suspens dans l'air. Elle réfléchit. Elle s'évade. Sa vue s'égare. Tout son corps réfléchit. Elle porte de nouveau sa cigarette à ses lèvres. L'inhalation la fait tousser. Comme une excuse elle sourit. Et elle parle. Elle parle d'Elle de la mer et du temps. Le temps passe, et l'heure, mais elle analyse tout, sereine. Doucement, elle se lève. Elle rattrape ses affaires et s'en va. Sa démarche semble copiée sur celle de la biche. Elle fuit quelque chose. Je la regarde toujours. Mes yeux la suivent. Je ne la vois plus. Mes yeux transpercent les murs et mon mental continue le chemin. En pensée, je l'accompagne. Nécessaire à ma survie, je voyage avec elle. Son parfum, je le respire encore. Poivré, il vous envahit comme une journée de printemps attendu. Je me rappelle mon enfance. Pourtant, je suis toujours avec elle. La serveuse vient me demander de régler l'addition. Tout s'interrompt. Je ne la vois plus. Je ne pense plus. La femme verte disparaît. Mes préoccupations matérielles m'emmènent à la banque. Je paye. La serveuse me sourit. La femme verte ne revient pas. Je me lève et je m'en vais.

13 / 07 / 2003

**sur la place
de la Tour**

Allah soupe

briser l'initiative du lecteur



les ateliers du rigle

[collectif]

Đ

La conque ▮

Quatre petites oiselles sautillantes, quatre demoiselles à demi nues, fragiles, déplumées. Coquetterie et préparatifs en vue d'une soirée magnifique, peau mordorée, manteaux parfumés délicatement noués par une broche—cure-dents épinglée.

L'ambiance chauffe dans la marmite insonorisée.

L'un sort l'autre rentre, c'est la loi du hasard, de la malchance. Impossible cohabitation des personnages en perdition, dans la tragédie antique on dit une mort pour une vie.

Rencontre éloquente du yin et du yang, féminin masculin, doux mélange épice, aromatisé, allumer le feu doucement, que la chaleur ne fasse qu'effleurer.

Il ne faut pas attendre quoi que ce soit des hommes, ma grand-mère l'a toujours dit. Et pourtant je suis toujours là à regarder ma montre. Le temps passe.

Les personnages ont disparu, ils couvent leur bonheur pendant quarante minutes. Juste un fumet amoureux s'élève de leur espace. Vital.

[il paraît que la farine épaissit les sentiments, on risque les maladresses, s'embourber dans l'allégresse. Chercher à savoir si la vérité a raison, a ses raisons.]

Laura R.

A partir d'un voyage gastronomique au beau milieu d'un après-midi ensoleillé, je me suis laissé emporter : par un flot de sons reconnus plus tard comme de la musique ; par un amas de couleurs, d'odeurs et de saveurs qui ont désorienté ma boussole et mes sens répertoriés par la Connaissance Universelle.

On me dit :

Avant toute chose, lave-toi bien les mains, ce geste purificateur te débarrassera de cette peau impure et t'immatérialisera afin de te préparer au rite. Cette préparation est aussi psychologique car tu dois être fort de patience et ce dès le tri de ton entourage/ingrédients.

Des couleurs contrastées et vives (rouge, jaune, vert, blanc) tu les traiteras et mélangeras avec violence pour stopper toute résistance intrinsèque.

Choisis-bien l'endroit de ta dématérialisation car si tu veux y revenir, la précision sera déterminante.

Concentre les éléments de feu et d'air autour de toi pour ne pas te laisser happer par une poche inopportune d'obscurantisme. Joue avec eux de façon rigide et douce alternée et incline-toi devant l'onde d'eau qui te soulagera.

Au loin tu entendras le mijotement de tes sens sollicités un à un. Odeur entêtante de cette mixture colorée dont le parfum inconnu t'entraînera dans la folie douce de l'envie ; tu veux que cela se rapproche de toi, et tu veux le palper alors tu te décides à croquer dans la vie mais la croustillance est minime par rapport à tes attentes. Eh oui, tu remarqueras que dans le halo de douceur que l'eau a formé autour de toi, tout est soft. Même ta liberté est contrôlée, est sensée. Tes sens, ton goût, ton odorat et ton toucher t'ont juste permis de savoir que tout était prêt. Mais prêt à quoi ? Est-ce toi qui t'es dématérialisé qui doit revenir en arrière ?

Étendu sur l'herbe fraîche, tu te souviens mais tu ne peux plus revivre ces instants là.

Le dîner est prêt, ils sont tous là, à toi de jouer maintenant ! Et si ça ne plaît pas, élève-toi au Mont "Palpitant", qui pliera pour t'accueillir mais ne cèdera pas à ton ignorance.

Kareen

La ville a décidé un jour qu'elle comptait dans ses rangs suffisamment d'illustres pour en faire un parc. Quelques mois durant, colloques, consultations et réunions secrètes décidèrent des plans, agencements et organisations à mettre à jour pour arriver à cette fin. Chaque illustre trouva sa place au sein de ce panthéon paysager prévu. Une cérémonie pompeuse marqua le lancement des travaux d'expulsion des habitants du périmètre désigné et le quartier visé divisé en blocs égaux.

Un bloc sur quatre fût incendié et ses habitants rôtis. Un autre quart fût progressivement réduit à une suite de monticules de petits cailloux tandis que l'on évacuait les rescapés pour une utilisation ultérieure.

Dans le troisième bloc, d'anciens dieux endormis surgirent des catacombes d'un ancien cimetière indien et ravagèrent l'entreprise. Le parc fut abandonné et la ville mise sous séquestre. De longs mois s'écoulèrent avant que les esprits ne concèdent aux vivants le droit d'honorer leurs morts.

Judith naquit au milieu des décombres du bloc 7 à quelques mètres de l'emplacement prévu pour la statue en pied d'un généralissime mort depuis longtemps d'une maladie honteuse. A l'âge de 7 ans elle prit en photo sa mère en haut d'un escalier de pierre, vêtue d'un chapeau de paille et regardant distraitemment l'horizon. Peu de temps après ils tirèrent mon père au sort pour donner son nom au parc futur. Jusqu'alors illustre inconnu, ils le sommèrent de passer à la postérité dans l'année.

Une équipe de trois nègres concoctèrent un programme politique plausible et un appel à la résistance. Trois équipes de tournage et cent sept cascadeurs à huis-clos réunirent un fond documentaire bien ficelé à la gloire de mon père. Deux mois plus tard, un peloton honni depuis assurait à son nom, donc au mien une postérité suffisante pour figurer sur les 7 plaques de cuivre et de marbre qui figureront aux 7 entrées du parc le jour où ce dernier verra le jour.

Jérôme Q.

Eau troublée, envahie de bulles, bulles dans ton cerveau,
trous d'air, oxygène des pensées lourdes...

L'eau asphyxie le feu asphyxie du monde pollution
physique remède :

feu de bois, bois de charbon, charbon au gaz, mis au
dessus du feu :

stop, stop it ; stop it all.

Always pour toujours et tous les jours. Un jour : un
sachet de thé pour deux personnes, l'autre jour : deux
sachets de thé pour quatre personnes. Sachez ôter le thé
du feu, l'heure de la pause.

Ça revient, et de loin ; pas besoin d'entretien parmi les
siens :

Christine Angot, Roger Laporte, Paul Valéry, Georges
Bataille

Je les ai lus dans les feuilles du thé, tu étais tout
frémissant à l'idée de boire dans leurs mots, une affaire
de goût ?

Pensées zébrées. Quel déguisement as-tu mis à
Montpellier, il est temps de boire une tasse de
thé-intérieur réchauffé.

Prends soin de t'accompagner d'un « tea biscuit » en cas
de pénurie — si peu de douceur dans les rues, le manque
se fait parler ou une crampe à l'estomac.

On ne peut éviter les souvenirs d'enfance, on n'est
cependant pas obligé de s'y tenir

Le monde, parfois, pas bien beau, à voir, mais
habitons-le, même chez soi. Les souvenirs veulent
s'accrocher à la tasse de thé — on est dans une proximité.

Il fut cinq heures à l'horloge de la ville ; il est cinq heures
je t'ai vu boire ta tasse de thé ;

L'eau encore trouble, tarie par ton cri. Le chant est
peut-être nécessaire en temps de déperdition tout ceci
peut devenir si vite religieux quand on boit une tasse de
thé et cinq heures à l'horloge de la ville c'est un temps de
pause quand tu désires reposer tes yeux des images du
monde qui t'arrive sur ta rétine.

Un monde ni beau ni chaud pour ton estomac vide.

Chantal___e

La tarte zozoreille, recette traditionnelle vietnamienne

Prenez de préférence un bœuf ou, selon vos moyens, un porc (les volatiles ne conviennent pas). Attachez l'animal à un piquet solide, à un arbre éléphanesque, à un point d'ancrage quelconque, mais résistant. Tranchez la queue de l'animal et, profitant de sa surprise, arrachez-lui dans le même temps ses deux oreilles.

« Pourquoi cette ruse ? », s'interroge le cuisinier occi-dental, vaguement révolté par l'idée d'avoir à côtoyer un animal vivant. Le sage oriental, au regard profond entouré de rides millénaires, ne s'étonnera pas de cette question profane. L'air ironique, sourire aux lèvres, il haussera les épaules : « ce qui doit être doit être ». Rassuré sur ce point, une précision est nécessaire, les ingrédients doivent être de première fraîcheur, c'est la garantie d'une tarte zozoreille de qualité.

Probablement interpellé par la désaffection générale pour les poules, canards, oiseaux et poissons de tout poil, sachez qu'un ultime recours existe. Sans bovidé ni animal porcin, rabattez-vous sur un lapin. Moins féroce, il ne devra pas être amputé de sa queue pour offrir ses oreilles. Toutefois, si l'envie vous taraudait, coupez-lui les pattes.

L'oreille sanguinolente en main, renouvelez l'opération sur un second animal. Deux paires sont en effet nécessaires. Il faut remarquer ici l'avantage du lapin sur le porc et le bœuf : à quantité d'oreille égale, les déchets sont moindres.

Admirez les appendices ainsi obtenus, en contre-jour. Apparaît alors l'entrelacs de vaisseaux sanguins ; les veinules rouge sombre se détachent sur les chairs rose tendre. Le conduit auditif se termine brusquement sur un puits de lumière. Le tympan est resté sur l'animal, forcément !

Un remord vous prend-il ? D'une part, rappelez-vous qu'il n'est point besoin d'oreille pour vivre, d'autre part, vous allez vous régaler.

Hachez des oignons. Faites les revenir dans une poêle. Ajoutez 3 oreilles émincées. Faites griller la dernière, la plus belle.

Battez 4 œufs dans de la crème et du lait, assaisonnez. Recouvrez-en un fond de tarte couvert d'oreilles aux oignons.

Recouvrez de gruyère râpé et décorez avec l'oreille restante.

Passez au four 40 minutes (Th. 7) et servez tiède avec une salade de tête (voir recette p. 147).

Frédéric

Aube, bouche et seins au mortier. Au mortier, au pilon des injures. Les tribuns : escogriffes, de corps tubulaires au diamètre restreint, faces plates, index accusateurs. Saisi, puis disséqué, le volet érotique de la vie d'Aube.

(les deux mille deux cents minutes du procès ne seront pas, ici, retranscrites. Prière de contacter la production au 00.00.15, 8 *bis* Avenue des Champs-Élysées, Paris)

Ne pas se fier (jamais) à la conscience professionnelle des stakhanovistes du Vécu. La béquille claque, égratigne, accroche, impacte par petits éclats réguliers, la surface pâle des carreaux. L'une des trois, des trois figures de ce qu'il faut narrer : Partie civile. Toutes rougeaudes, courtes, belles à sinistrer mille destins. Il y aurait, au hasard des silences, matière à recoller ce qui un jour fut disjoint.

S'imisce, dès lors, l'indéchiffrable tendresse, de la bouche d'Aube, vers toi, de la poitrine d'Aube, vers moi, de la peau et des mains d'Aube vers ces doigts qui la désignent, ces griffes qui l'explorent, ces sourires qui la dépècent proprement.

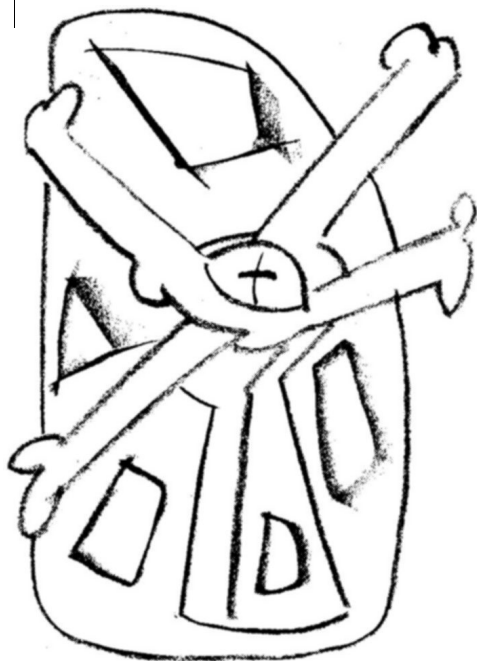
Par l'humide du souvenir, on épanche d'inavouables soifs. Il y eut, ce jour-là, une disparition rythmique, épisodique, qui rendit grâce à l'affrontement des bouches, tendres et crues. De cette nuit du temps, Aube nous entretint longuement, avant de s'éveiller, bleue de contusions, dans le corps même de ses bourreaux.

Guillonne

17 / 08 / 2003 **au bar**
« aux Capucins »

macrobes

déployer un cosme



[collectif]

D

La conque ▮

Le déclic de l'appareil, à cet instant, pour ce regard empli de mille choses invisibles. Instant *i*, devant ce regard mélancolique. L'impression dans la chair d'être vivant.

A ce moment ne pas pouvoir faire autrement que d'appuyer, réaction simple à l'émotion, rien de cérébral.

Cet instant de vie attrapé en plein vol au cœur de l'appareil.

L'appareil ouvert, éventré et l'instant pellicule coincé enserré, agrandisseur.

Ambiance étouffée, rouge.

Le regard invisible, masqué sur le papier, jeux de liquides, révélé, peu à peu, dans la peur du décalage ; le papier prend le temps de l'instant. Fixé, inamovible, pourtant encore en vie.

Un regard volé en papier, protégé par le cadre et le verre, un instant hors du temps, matière, offert.

Laura R.

Peur du seul papillon
le désir
Il la gifle
la dépouille
la triture
Peur de l'extrémité
pour dépecer le rêve
parfois
au fond de la fatigue
tu serres le visage
inachevé,
que le désir arrache
Nocturne
peur de la réalité
un autre te surprend
t'époumone
séparé tu serres
la voix
contrepois par nature
les yeux sont en fatigue
Il te dépouille
sans pareil entrevu
il te boursoufle
te dépèce en grands morceaux
de toi

Macha

L'Immaculé – le Propre, aux confins des Rainures. L'Être premier, présent de toute éternité. A jouir de l'étendue, résumer l'étendue, s'épuisait lentement. De son ennui il façonna le nom. Il se nomma CRAR, un mot tissé d'ennui. De soif intarissable, aiguillonné le CRAR finit par glisser hors l'étanche. Il se rendit poreux. Mais Poreux ne pouvait s'exprimer. Il n'y avait qu'étendue au sans-limite du CRAR. Naquirent les larmes. La première catastrophe, qui figea l'étendue, accomplit le poreux et enfanta Frontières. Frontières refusait et la soif et l'espace. Ainsi vécut Poussières, au destin effroyable. Poussières eut d'innombrables descendants. De Poussières sont issus le connu l'inconnu. Aussi la catastrophe ultime. Poussières se mange elle-même – et se nourrit de CRAR.

Guillonne

24 / 08 / 2003

**au jardin
des plantes**

les ateliers du rilge

thériologies

(*alphabêtes sauvages*)



[collectif]

Đ

La conque ▯

Chute ses motsous
Chut en le vent — j'ai et suis.
l'ouïe. Le ou - et ie
Saches : pas de chasse aux mots—
Dits
Pas à peu : un pausepenses
peu à pas : parmi les partis
Et es la : Pan

Dans le dedans du vent. c'est
fait levant
En, en se regardant : Alors même,
à l'or rien...
Rien de même
s'amène la reine - sans arènes.
La — au-fond — se confond - sur fond de
sans aplomb : le son : ... A et ses
quatre lettre
Prendre l'alphabet, et mets
Sons fait voix.
Sons fait voix : toi
Vois toi. Vis moi. le Roi
Empire : En pire. en piréné.
orient-ales — s'étallent — un périné
occidental
quequaquoi — qu'accroire —
Soir du loin - lointain-nain du
matin
Parti si loin de l'œil et et l'ouïe
du midi dit l'heure du cœur,
cœur sait, s'est cru, si cru

Maintenant
Plus de re-vues, de ren-vues
ça s'est tue
çela est le beau tu
Elle s'envoile dans ta toile
En et sous
Elle se seu
Elle se seume
Elle se pseume

Chantal___e

Ils disent qu' x^n sang-frais ont citoyé cette canicule, de prime gorgée à sueur fine, sans discontinuer. Les incivils de Charatte*, qui fomentaient leur invisible, se malgéraient mutuellement de cet afflux de non-devises hors toute fiscale donnée. Ils en non-informèrent malgré tout les sang-sages, sans trop se dévaluer, car la plupart de ces derniers ingérait du tissement sans relever.

Ils disent aussi qu'une quote-part des exsangues est objectivement due aux dysgestions des liquidités, qu'il faudrait citoyer et citoyer encore, pour assainir le ghetto centre. Ils estiment biengéré de planifier à moyen terme les délits d'initiés, d'en digérer profit de canicule en canicule, jusqu'à insolvabilité des ressources. Ils racontent que les civils écologistes, en grande partie neutralisés, créditent encore la plus globale des menaces.

On a l'impression qu'ils n'ont pas pleinement verrouillé les échanges, que quelque chose circule qu'ils n'ont pas soudoyé. Le résultat est qu'ils se non-informent systématiquement et qu'ils longardent au DoJo étalon. Les plus développés des incivils avouent qu'il y a probablement peu à placer sur cette timide civilisation, mais ils préconisent parfois d'en financer la jachère pour hypothèque future.

Guillonne

** mère-sœur et amante du terrible Charat ... cf. Frédéric B.*

Attrape, attrape, attrape. Zut. Attrape. Ahh ! Là. Attrape, merdeeeeeeeeeee ! Une oie qui picorait du pain dur... Sur un mur... Pas très sûr... De son Zburrr... Ra gna zburrr... Prout croute gnurr... oulggggggg, zboulggggggg, yagurrrrrrrr...

Attention, là... Ahah !

... Passage dangereux... Doucement... Doucement, tu vas tomber...Trois mille millions de mètres de vide ! Regarde pas en bas... Doucement. Ddddoucement. Reste plus qu'à sauter. Ou longer la faille abruptéprofonde ! Rien n'impressionne le démoniaque explorateur sur le chemin de la vengeance sacrée... Ahahah... Il longera le précipice effrayant. Oups... Attention ! T'emballe pas, t'emballe... La vengeance sacrément imbécile de ses poursuivants. Creuser une faille de trois millions de kilomètres de profondeur. N'empêche, faut le faire. Dis, c'est sacrément grand, non, trois millions de kilomètres ? Ca fait quoi ? C'est plus grand qu'ici à là-bas ? Hein ? Zut. Là, tombé ! Ahahah, mais vous croyiez vous en débarrasser comme ça ? Il est toujours là !





Bon, allez, stop. Traverser... Le chemin de terre de la forêt vierge hantée par d'innombrables animaux cruels et sanguinaires. Humant le sang du fond des sous-bois. Tapis dans l'ombre, à la recherche de l'explorateur perdu. Là, un banc ! C'est quoi ce banc ? C'est quoi, ce type, là, sur ce banc.

On dirait un homme, non ? Allongé. Je crois que c'est bien un homme, mais pourquoi il dort là ? Avec son air inspiré, en train de lire. C'est...

Mais y'en a d'autres ! Ils sont pleins, dis ! Un... deux... trois... trois..... Six... Neuf..... Cent..... J'sais plus. C'est quoi ? Dis ? C'est quoi ?

Mais, y'a personne. Derrière ? Personne ! Si... Enfin... Personne ! C'était où ? Ce chemin, je crois... Oui, bon, enfin, ça pourrait aussi être ça... Allez, celui là... Pas ici... Pas ici... Pas ici... Là ? Non. Panique pa, c'est pas grand... Mais si c'est pour toujours ? Là... Là ? Non. Pourraient avoir accéléré. Demi-tour. C'était là. C'est sur. Alors, tout droit. Faut pas tourner ici, si ? Pas peur. Pas peur. Pas peur. Pas... peur... pas... PEUR ! HE ! HO ! ZETE...

Là ? LAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA ! Pas peur ! Pas peur ! Pas peur ! Mempa !

Frédéric B.

31 / 08 / 2003

**aux jardins
du Peyrou**

les ateliers du rilge

la fin du jour



[collectif]

Đ

La conque ▮

Il le regardait. Depuis des heures sans doute. Depuis des heures. La peau sur ses côtes pendait imperceptiblement ; inexorablement soumise à la pesanteur. « Même aux derniers instants, le corps est lourd, pensa-t-il. La dernière once d'énergie n'est pas utilisée pour vivre, mais pour se mouvoir. Pour agiter cette chair, tendre ces muscles, emplir ces poumons. On meurt du mouvement, pas d'être immobile ». Il avait parlé.

Depuis le début, depuis cet instant qu'il avait nommé début, il s'était demandé qui serait le dernier... Il l'avait trouvé par hasard, moulé par le bas-côté, encore vivant. Le dégoût n'avait pas duré et il s'était approché. Les yeux fixés sur le corps, il avança. Comment avait-il pu percevoir qu'il s'agissait d'un mourant et non d'un mort ? Il restait si peu de vie dans cette chair... Seul l'infime étirement des rides de la poitrine témoignait d'une respiration. La sueur s'était répandue dans un ultime réflexe de préservation.

Il s'assit, insensible. Attentif. Guettant le moindre changement, la dernière secousse musculaire, se demandant à chaque fois s'il y aurait une nouvelle inspiration. Il y en avait toujours eu une...

Lorsque enfin il se releva, le jour était tombé.

Frédéric.

En premier lieu
Me regardant tout droit
A peine fixait-il l'attention
Fuyard devant mes mots et à présent jamais
ne s'investit.
La coutume est d'abondance qu'il ne sut s'y
tenir, l'effort de vivre au bras d'un lamantin
échoué sur le port .
Jamais plus que lui-même et son ombre
partie en voyage. Le dément comme il se
nomme et dont je suis épris ; en premier lieu.
A la fin s'ébruitant il ne recommencera une
fois de plus que son visage de dément au
vaste regard parce que je l'ai vu dans le ciel
noir, comme un exorciste armé d'une flèche
scintillait son pendentif. Il avait les yeux
fermés et un large sourire au vent fendu.
Il était une fois un petit garçon armé d'une
flèche qui combattait avec le démon dans le
cloître soucieux du mois d'août ; à la fin.
Finalement tout était comme une séparation
heureuse de lui et de moi vivant entre lui.
Au moins me disait l'autre, tu auras fait de
ton mieux pour rester sincère. J'appris plus
tard qu'il ne valait pas mieux que moi au
moins en ces termes : que tout finisse un jour.
Cela devrait au moins me rendre plus
humain à vos yeux, qu'il en soit ainsi et de
moi, de ne plus en douter.

Patrice Hartmann

bouche pâle et pluie. une petite
pluie. toute légère et fine. voile humide
enroulé souple. halos blancs de lumière, un
sol tacheté or. de l'obscur, une pointe
incandescente apparaît disparaît. une main
grattant l'écorce. attente.

je les ai vus baiser l'asphalte, membre à
membre. épanchés. ailerons amollis. repliés.
paupières closes, à demi. gueules béantes.
sables, au-dedans. comblés.

soifs. et fourmis au vertèbres. vacarmes.
bleu peur, en écho, en écho. briques, les
minutes, briques, les secondes. maçonnerie
dans l'urgence. mais [brèche] le voilà qui
vient.

Guillonne

c'est la fin de la journée la faim d'un jour à créer un
jour né, né d'aujourd'hui, de la mise à jour. sans contour
ni retour. Où est le séjour des jours à venir pour créer ton
avenir, sans le prédire ou le contredire ? A contre-jour les
jours sont comptés sans numéro, sans bureau, sans boulot. Trop
tôt, trop tard, on se met à table. Table rase, tu ne t'es pas rasé
aujourd'hui. A table, ça parle avant ton départ trop tard, sans reculer,
t'as pas le cul, le culot, de l'eau sans pour cela jouer au loto avec
mon ego.

go for it for it for me formidable-incontournable sérénade à la table
des jours. Sur ta joue, un baisé osé, posé, opposé à l'idée du baisé
abaissé par ton idée, idée jouée aux dés, dés du départ de la journée
accouchée, ça me dépasse car je passe mes journées encore pas nées, à
souhaiter l'été allongée et j'allonge mon écriture si écrite en pur et dur
qu'aujourd'hui la journée s'allonge. moi éponge, toi réponse à un onze
de faim puisque enfin nous voilà au début de la fin de la journée
inaltérée par nos pensées pour que demain ta main passe sa journée à
délibérer les dés jetés sur la table de la salle à manger. J'ai faim à table
quand tu manges comme un ange affamé de femme, celle-là, qui a une
âme, à table, à te voir manger des mangues douces de ton pays natal et
ça s'étale à toute une planète, un plat à consommer sans fin. Planète
pleine de vie, de visions, de contorsions et de sensations. Scions ici
notre demain qu'aujourd'hui lui, au jour ni lendemain, ne sait dire
"oui". Tireline de ton délire à s'écrire, à s'écrier, à ancrer le sacré de
nos jours sans passé. Sans passé au lent demain de tous les jours ;
séjour dans la tour, détourné du monde prochain, le secours cessetral
de l'inférieure table des desjoués.

Chantal___e

sommaire

<i>date</i>	<i>N°</i>	<i>titre du recueil hebdomadaire</i>	<i>pages</i>
19 11 2002	36	emplois du temps	6 à 9
26 11 2002	37	à baisser des lettres <i>vingt-six rencontres, plus ou moins</i>	10 à 15
03 12 2002	38	incorporer — in corpore <i>mimes & tiques</i>	16 à 21
10 12 2002	39	d'exotismes à archaïsmes	22 à 25
17 12 2002	40	langues farcies <i>mon français comme langue étrangère</i>	26 à 31
07 01 2003	41	émanations <i>arpenter les voix intérieures</i>	32 à 37
14 01 2003	42	cités de mémoires <i>la ville à venir</i>	38 à 43
21 01 2003	43	politesse <i>du lard ou du cochon ?</i>	44 à 47
28 01 2003	44	intrusions <i>le vol, c'est l'appropriation</i>	48 à 53
04 02 2003	45	trances lucides <i>élaborer les parentés</i>	54 à 61
11 02 2003	46	l'œil du cyclone	62 à 67
18 02 2003	47	un texte qui s'invente lui-même	68 à 75
25 02 2003	48	seuil (du) fantastique <i>entre les espaces</i>	76 à 81
11 03 2003	49	trésors de guère <i>conscientieux El-Kannazîn</i>	82 à 85
25 03 2003	50	Dédale au choix <i>quelque chose s'est passé</i>	86 à 95

01 04 2003	51	renversant [le] miroir <i>nos haïkus à nous</i>	96 à 101
08 04 2003	52	je éteint nôtre <i>[oniriques]</i>	102 à 107
15 04 2003	53	à vos marques <i>tutoyer le lecteur</i>	108 à 115
22 04 2003	54	de quoi trembler <i>du nécessaire au superflu</i>	116 à 121
29 04 2003	55	perplexités	122 à 127
06 05 2003	56	lunaisons <i>valiser le langage</i>	128 à 133
13 05 2003	57	prétendre oublier	134 à 141
20 05 2003	58	bonde à fragmentations <i>Tables & Matières</i>	142 à 149
27 05 2003	59	dilutions <i>Seigneurs de la parole</i>	150 à 155
03 06 2003	60	quelque chose à changer	156 à 163
10 06 2003	61	perforer le trou	164 à 171
17 06 2003	62	onire au logis <i>mentir en toute sincérité</i>	172 à 179
24 06 2003	63	labyrinthites aiguës <i>six faces dans ta grille</i>	180 à 185
06 07 2003	64	perspectives <i>appeler le mouvement</i>	186 à 193
13 07 2003	65	Allah soupe <i>briser l'initiative du lecteur</i>	194 à 201
17 08 2003	66	macrobes <i>déployer un cosme</i>	202 à 205
24 08 2003	67	thériologies <i>alphabètes sauvages</i>	206 à 211
31 08 2003	68	la fin du jour	212 à 217

chaque semaine ou presque depuis plus de deux ans, les participants de l'atelier d'écriture « les ateliers du rilge » voient leurs productions publiées dans un recueil hebdomadaire.

les textes produits au cours de la seconde année sont ici réunis.

ces territoires d'écriture personnels, silencieux dans leurs structures et étonnamment poreux en surface, se doivent d'être découverts *en cheminant*, au gré des semaines. déambuler au cœur des contrées en chantier. leurs frontières ? imperméables, cocasses ou ouatées, neutres, glissantes, indécises ou turbulentes : ce sont bien ces lignes contre lesquelles il s'agit de nous frotter l'iris.

Ð

les ateliers du Rilge

tropes — ateliers d'écriture

